

@

Joseph de LA PORTE

**LE
VOYAGEUR
FRANÇAIS**

**LA CHINE
Formose**

Le Voyageur français
La Chine

à partir de :

LE VOYAGEUR FRANÇAIS

ou

La connaissance de l'ancien et du nouveau monde

Lettres LV à LXV : La Chine.

Lettre LXVI : Formose & îles voisines.

mis au jour par l'abbé Joseph de LA PORTE (1714-1779)

Vincent, imprimeur-libraire, Paris, 1767. Tome V, 484 pages.

Édition en format texte
par Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mars 2013

TABLE DES MATIÈRES

[Avertissement](#)

[LETTRE LV](#)

Arrivée de l'auteur à la Chine. — L'île de Hay-Nan ; ses productions. — Mœurs de ses peuples. — L'île de Sancian. — La ville de Macao. — Son gouvernement. — La ville de Canton. — Description de cette ville. — Son gouvernement, & sa police. — Caractère de ses habitants. — Idée générale de villes de la Chine. — Leur nombre. — Comment on voyage à la Chine. — Des grands chemins de l'empire. — De l'ancienneté & des révolutions de l'empire de la Chine. — L'empereur Yu. — L'empereur Chi-Hoang-Ti. — La grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. — L'empereur Vou-Ti. — L'empereur Tai-Tsong. — L'empereur Tai-Tsou. — L'empereur Chi-Tsou. — Le canal royal, & autres. — L'empereur Hong-Vou. — L'empereur Tsoui-Chong. — Le Tribunal historique. — Exemples tirés d'un règne moderne. — Comment la race aujourd'hui régnante est montée sur le trône de la Chine. — Histoire de cette révolution. — Parallèle de Louis XIV & de Cang-Hi, empereur de la Chine, contemporain de ce prince.

[LETTRE LVI](#)

La ville de Chao-Tcheou-Fou ; signification de ces divers noms. — Célèbre monastère de bonzes aux environs de la ville de Chao-Tcheou-Fou. Origine des bonzes à la Chine. — Doctrine des bonzes. — Vie que mènent ces religieux, & leur industrie pour s'attirer des aumônes. — Leur profession est fort méprisée à la Chine. — Les bonzes font adroits dans les intrigues galantes. — Réception dans l'ordre des bonzes ; le noviciat ; le temps de la profession. — Il y a aussi des bonzesses à la Chine. — Grand nombre de couvents de bonzes à la Chine. — Ce que c'est que le supplice de la cangue à la Chine. — La bastonnade, punition très commune dans ce pays. — Les mendiants chinois ; leurs artifices. — Rigueurs qu'ils exercent contre eux-mêmes. — Procédures criminelles, & loix pénales de cet empire. — Les prisons de Chine. — Ce qui s'observe contre les criminels qui font jugés à mort. — La question ordinaire & extraordinaire. — Trois sortes de supplices contre les malfaiteurs jugés à mort. — La province de Canton. — Les douanes de la Chine. — Beauté & magnificence extraordinaire des ponts de cet empire. — Les lettrés de la Chine. — Comment on acquiert cette qualité. — Études des Chinois. — Comment ils apprennent à écrire. — Ignorance des Chinois, causée par la nature de leur langue. — Ce que c'est que cette langue. — Différentes classes de lettrés. — Comment se fait le concours pour arriver aux degrés. — Les charges ne se donnent qu'au mérite. — Comment on arrive aux grades militaires.

[LETTRE LVII](#)

Les Chinois sont bornés dans leurs connaissances. — Leur étude principale se tourne vers la connaissance des mœurs. — En quoi consiste leur morale. — Respect & soumission des enfants envers leurs parents. — Trait remarqué d'amour filial. — Respect des Chinois pour leur souverain. — Devoirs du souverain envers ses sujets. — Devoir des Chinois entre eux. — Étude de l'histoire chez ce peuple. — Manière dont ils écrivent l'histoire. — Ils ont peu d'idée de l'éloquence. — Leur poésie. — Leurs pièces de théâtre. — Leur musique. — Leur arithmétique. — Leur géométrie. — L'astronomie est la science qu'ils ont le plus cultivée. — Ils y ont fait peu de progrès. — Quelles en sont les causes. — Le calendrier chinois. — Comment s'en fait la distribution. — Les médecins de la Chine. — Leur méthode dans le traitement des maladies. — Il y a beaucoup de charlatans parmi eux. — Plaisanteries sur les médecins de la Chine. — Chinois épris du secret de la pierre philosophale. — Gouvernement & différentes juridictions de la ville de Canton. — Les portes de l'empire. — Des officiers militaires dans les provinces. — Récompense & punition des officiers militaires & civils. — La fête des lanternes fort célébrée à la Chine.

Le Voyageur français La Chine

LETTRE LVIII

Voyage de Canton à Nan-King. — Comment on fait passer les barques d'un canal à un autre. — Montagne la plus haute de la Chine. — Ce qu'on voit dans les temples. — Comment on demande des nouvelles de la santé de l'empereur. — La ville de King-Te-Ching, où se fabrique la plus belle porcelaine de la Chine. — Beauté de la campagne, des villages & des bourgs. — Montagnes cultivées jusqu'au sommet. — Ce que c'est que l'arbre qui produit le suif. — De l'arbre qui produit la cire, appelé l'arbre de cire. — Patente, ou billet de poste. — Ce qui se fait à la Chine lorsqu'un pays souffre de la famine. — Autre endroit où se fabrique la belle porcelaine. — Comment elle se fabrique. — Porcelaine de la Chine comparée avec la nôtre. — Beauté de la province de Kiang-Nan, dont Nan-King est la capitale. — La fameuse tour de porcelaine de Nan-King. — Célèbre monastère à côté duquel elle est bâtie. — Description de la ville de Nan-King. Politesse des habitants. — Le cloches de Nan-King. — On fait à Nan-King un grand commerce d'excréments humains. — Les religions dominantes à la Chine. — La secte de Confucius. — Vie de ce philosophe. — Comment il instruit les rois. — Écrits de ce philosophe. — Vénération qu'ont les Chinois pour sa mémoire. — Abrégé de sa doctrine. — Les Chinois ont toujours été éloignés de l'idolâtrie. — Le tribunal des Rites. — Secte de savants subtils, qui approchent de l'athéisme. — Secte de Lao-Kiun. — Sa morale. — Le judaïsme & le mahométisme établis dans quelques provinces de la Chine. — Le christianisme. — Les premiers missionnaires de la Chine. — Disputes entre ces missionnaires, & leurs effets funestes à la religion. — Ce que disait à ce sujet l'empereur Cang-Hi, qui aimait les missionnaires. — Persécution contre les chrétiens de la Chine. — Précautions que les missionnaires sont obligés de prendre présentement.

LETTRE LIX

Ce qui se pratique à la Chine lorsqu'un homme meurt. — Prévoyance des Chinois pour se procurer un cercueil. — Convoi funèbre chez les Chinois. — Le lieu de la sépulture. — Comment sont faits les tombeaux. — La durée ordinaire du deuil à la Chine. — En quoi consistent les habits de deuil. — Comment se passe le temps du deuil. — Deuil que l'on porte pour les souverains. — Devoirs que l'on rend aux morts, même après le temps du deuil. — Mariage des Chinois. — Comment se font ces mariages. — Comment la mariée se présente à son futur époux. — Ce qui s'observait à la Chine, avant la domination des Tartares, au mariage des empereurs. — Ce qui s'observe aujourd'hui. — Les Chinois ont, outre leurs femmes légitimes, un grand nombre de concubines. — Causes qui peuvent rendre à la Chine les mariages nuls. — Mariage entre des personnes mortes. — Le divorce est permis à la Chine, & dans quel cas. — Les femmes chinoises vivent dans une grande retraite. — Divers noms que prennent les Chinois. — Ils désirent fort d'avoir des enfants. — Ils en ont d'adoption. — Comment on invite quelqu'un à dîner à la Chine. — Cérémonies avant de se mettre à table. — Ce qui se pratique lorsque chacun est placé. — Quels sont les mets favoris des Chinois ? — Comment on sert à table. — Quelle est la boisson la plus commune ? — Argent distribué aux valets par les convives. — Cérémonies observées dans les visites. — Formalités qui s'observent dans les lettres que l'on s'écrit. — Fête de la nouvelle année. — Fête que célèbrent au commencement du printemps les gens de la campagne. L'empereur conduit lui-même la charrue. — L'agriculture est fort honorée à la Chine. — Fête célébrée en l'honneur de Confucius. — Honneurs accordés aux mânes des personnes illustres. — Fête donnée à la mère de l'empereur. — Description de cette fête magnifique. — Ordre qui s'observe pendant cette fête. — La fête des eaux ; en quoi elle consiste.

LETTRE LX

Province de Ho-Nan. — Key-Fong-Fou, capitale de cette province. — Productions naturelles de Ho-Nan. — Province de Chen-Si. — Ses productions naturelles. — La poule d'or. — Si-Ngan, capitale de la province de Chen-Si. — Province de Se-Tchuen. — Propriétés de ses rivières. — Son excellente rhubarbe. — Comment on la recueille. — Le commerce qu'en font les Européens. — Description de cette plante. — L'arbre au vernis, autre production de la province de Se-Tchuen. — Comment on recueille le vernis. — La province de Quey-Tcheou. — La province d'Yun-Nan ses productions. — La province de Quang-Si, & ses productions. — La province de Hou-Quang ; sa fertilité. — Vou-Chang-Fou, capitale de cette province. — Commerce de semence de poisson qui se fait dans la province de Kyang-Si. — La province de Fo-Kien. — Ses productions. — Description de

Le Voyageur français

La Chine

l'arbuste qui produit le thé. — Comment & quand on recueille le thé. — Propriétés que les Chinois attribuent à cette feuille. — Histoire plaisante à ce sujet. — Plusieurs espèces de thé. — La dorade, poisson singulier. — Sa description. — La province de Tche-Kyang. — La beauté de sa soie. — Culture des vers à soie. — Fabrique d'étoffes de soie à Nan-King. — Matière dont on fait le papier à la Chine. — Façon de le fabriquer. — Grande consommation de papier à la Chine. — Encre de la Chine. — Comment elle se fait. — Bambou, autre production commune dans la même province ; à quoi on l'emploie, — Tcheou-Fou, capitale de cette province. — Arcs de triomphes communs à la Chine ; leur description. — Lac délicieux de la province de Tche-Kyang. — La ville de Tchao-King, dans la même province, semblable à Venise. — Ning-Po, autre ville de la même province ; son commerce. — Quelques petites îles voisines de Ning-Po. — Respect des Chinois pour la ceinture jaune ; histoire plaisante arrivée à ce sujet.

LETTRE LXI

Portrait des Chinois. — En quoi ils font consister leur beauté. — Les femmes ont les pieds extrêmement petits & pourquoi. — Coquetterie des femmes chinoises à ce sujet. — Habillement des Chinoises. — Leur modestie. — Coiffure singulière des femmes de cette nation. — L'habillement des hommes. — Toutes les couleurs ne font pas permises à tout le monde. — Les habits varient selon les saisons, les conditions & les circonstances. — Ce qui distingue l'habit des Mandarins. — Les modes ne varient point à la Chine. — Les Chinois sont forcés de se faire couper les cheveux. — Simplicité des meubles à la Chine. — Comment ils ornent leurs appartements. — Caractère des Chinois. — Ils font doux & polis. — Très prévenus en leur faveur. — Ils méprisent les autres nations. — Ils sont froids & flegmatiques, & ennemis de l'emportement. — Les troupes tartares participent à cet esprit de douceur. — Retenue & modestie des femmes chinoises. — Elles vivent dans une grande retraite. — Lieux de prostitution établis à la Chine. — La ville d'Yang-Tcheou, célèbre par ses jolies femmes. — Exemple du caractère flegmatique des Chinois. — Opiniâtreté de ce peuple dans son opinion. — Les Chinois sont vindicatifs. — Artifice des voleurs de ce pays. — Mauvaise foi de ces peuples dans le commerce. — Ils sont enclins à la procédure. — Les Chinois ne sont point braves. — Ils estiment les personnes vertueuses. — Ils sont industrieux, laborieux & économes. — Ils ont un talent particulier pour le service. — Les Chinois vendent ou noient les enfants qu'ils ne peuvent nourrir. — Ils sont naturellement portés à la dissimulation. — Ils sont magnifiques dans les occasions d'éclat. — Exemple de cette magnificence, dans les mandarins lorsqu'ils paraissent en public. — Cortège des mandarins envoyés de la cour. — Rencontre de deux mandarins. — Respect que les Chinois ont pour les vieillards. — Les enfants pour leurs pères, les écoliers pour leurs maîtres. — Superstition des Chinois. — Leurs processions. — Comment ils traitent leurs pagodes.

LETTRE LXII

Les villes de Sou-Tcheou & d'Yang-Tcheou, dans la province de Kyang-Nan, pays voluptueux. — Chaises & porteurs publics dans cette province. — Ce qu'il en coûte pour la nourriture des voyageurs. — De quoi ils se nourrissent. — Comment on bat le blé dans certaines provinces de la Chine. — La visite des barques à la douane. — Écueils que l'on rencontre dans les voyages par eau. — Ce qu'on observe à l'égard des barques des Mandarins. — Îles flottantes, ouvrage de l'art. — Comment on annonce dans les rues les marchandises à la Chine. — Dans les passages difficiles on trouve de monastères de bonzes. — Pêches extraordinaires. — Chasse du canard. — Les hôtelleries, les monastères, les rivières, le gibier, les fruits de la province de Chan-Tong. — Sorte de soie particulière à cette province. — La ville de Ta-Tcheou est le grand marché pour le vin de la Chine. — Comment se fait cette liqueur. — Légume qui croît en abondance dans cette province. — Comment le peuple se défait des sauterelles qui ravagent le pays. — Procession de bonzes. — Doctrine dont les prêtres de Lao-Kium font profession. — Industrie des habitants de la campagne des environs de Péking. — Mauvaises hôtelleries dans les mêmes environs. — Bastonnade donnée à un malheureux payé pour la recevoir pour un autre. Anecdote à ce sujet. — Les Chinois n'ont ni assiettes ni serviettes ; leur malpropreté. — Beauté des environs de Péking. — Description du palais impérial. — L'entrée en est défendue aux estropiés, aux

Le Voyageur français La Chine

mendiants & aux moines. — Noms superbes que donnent les Chinois aux différentes parties qui composent ce palais. — La salle d'audience. — Multitude d'autres palais à côté de celui de l'empereur. — Vingt-quatre hôtels superbes placés aux environs du château, pour le logement des grands officiers de la couronne. — Temples dans la même enceinte. — L'assemblage magnifique de tous ces édifices donne la plus haute idée de la grandeur du maître. — En quoi consiste leur principale beauté. — Simplicité des maisons chinoises. — Quelle en est la cause. — Murs de la ville de Péking. — Description de cette ville ; son étendue. — Multitude innombrable des habitants. — Ce qui cause les embarras de cette capitale. — Police de la ville de Péking. — Les cloches qui sonnent pendant la nuit. — L'observatoire. — Instruments de mathématiques.

LETTRE LXIII

Quel est le pouvoir de l'empereur de la Chine ? — Le tribunal des censeurs, comparé à nos parlements. — Anecdote à ce sujet. — Mémoires présentés à l'empereur de la Chine. — Perfection du gouvernement chinois. — Succession au trône. — Les princes du sang. — La noblesse n'est point héréditaire à la Chine. — Comment l'empereur de la Chine donne la noblesse. — Ce prince a le pouvoir de béatifier & de canoniser qui il lui plaît. — Respect des Chinois pour leur monarque. — Sa maladie, son vêtement, son cortège. — Cours souveraines de Péking. — Le tribunal suprême où préside l'empereur. — Précautions que l'on prend pour empêcher que les cours souveraines n'abusent de leur autorité. — Inspecteurs qui veillent sur la conduite des magistrats. — L'empereur visite quelquefois ses provinces dans la même vue. — Histoire à ce sujet. — Catalogue des bonnes & mauvaises qualités des mandarins. — Il est des occasions où l'on tolère les injustices. — L'empereur fait une instruction aux grands de sa cour, & ceux-ci au peuple. Gazette qui s'imprime chaque jour à Péking. — Ce que c'est que l'office de mandarin. — On en distingue de plusieurs classes. — Avec quel appareil ils paraissent en public. — Comment on nomme à ces emplois. — Ce qu'on exige des mandarins. — Ils ne peuvent être employés dans le lieu de leur naissance, ni recevoir des présents. — Quels honneurs on leur rend lorsqu'on est content de leur administration. Plusieurs s'écartent de leur devoir. — Les mandarins militaires. — Chef du tribunal militaire de Péking. — État des forces militaires de la Chine. — Caractère de troupes chinoises & tartares. — À quoi elles sont destinées. — Comment on les exerce. — Les Chinois ont l'usage de l'artillerie, & fabriquent des canons. — Méthode de lever les impôts à la Chine. — Punition de ceux qui paient mal. — Ressource dans les temps de disette. — Revenus de l'empereur de la Chine. — Cause de l'extrême population à la Chine. — Abondance des choses nécessaires à la vie. — Le commerce des Chinois. — La monnaie du pays. — Les poids & les mesures à la Chine.

LETTRE LXIV

L'ambassade de Pierre le Grand, empereur de Russie, à Cang-Hi, empereur de la Chine. — Relation de cette ambassade. — Arrivée sur les frontières de la Chine. — L'empereur défraie les ambassadeurs. — Beauté des paysages. — Marmottes très communes près de la grande muraille. — Frontières de deux empires. — Le sable des déserts de la Tartarie. — Tentés des Tartares. — Comment on tue le bétail chez les Tartares. — Autres paysages singuliers. — À qui est confiée la garde de la grande muraille. — Réception que l'on fait aux ambassadeurs. — Danses chinoises. — Combat des cailles. — Cuisines chinoises. — Entrée d'ambassadeur à la Chine. — Réception & logement des ambassadeurs. — Il remet une copie de ses lettres de créance au premier ministre. — L'empereur lui envoie des mets de sa table. — Comment l'ambassadeur doit se préparer pour l'audience de l'empereur. — Marche singulière & respectueuse des Chinois. — Quelques difficultés sur le cérémonial. — Punition des grands seigneurs qui manquent à leur devoir. — L'ambassadeur est conduit à l'audience de l'empereur. — Appareil d'une audience d'ambassadeur. — On présente à boire à Son Excellence. — On lui sert à dîner. — On lui donne des spectacles. — Le soir il y a un feu d'artifice. — En quoi consistent les présents de l'empereur de Russie à l'empereur de la Chine. — Fête de la nouvelle année. — Processions durant cette fête. — Femmes de la province de Péking. — Cabinet de curiosités naturelles & artificielles du premier ministre de la Chine. — Les éléphants de l'empereur. — Spectacles, comédies & tours singuliers, — Spectacles de singes & de souris. — La verrerie de l'empereur. — Les boutiques de Péking. — Les mendiants. — Chronologie des Chinois, & leurs idées sur le déluge, sur

Le Voyageur français **La Chine**

l'aimant, &c. — Cabarets aux environs de la capitale. — Jeux des Chinois. — Description d'une maison de campagne de l'empereur. — Chasse de l'empereur. — Combat de trois tigres. — Présents de l'empereur de la Chine à un ambassadeur de Russie. — Portrait de l'empereur Cang-Hi. — Comment il est parvenu à la succession du trône de la Chine. — Éloge de ce prince. — Comment il en use avec les envoyés des princes étrangers. — Respect que l'on porte à la lettre que l'empereur de la Chine leur écrit. Cérémonial que doivent observer les ambassadeurs.

LETTRE LXV

L'imprimerie, connue depuis longtemps à la Chine. — Comment on imprime chez les Chinois. — De quelles machines se servent les Chinois pour mesurer le temps, au lieu de montres. — Les eunuques à la Chine. — Les esclaves à la Chine. — Directeurs des maisons de débauche. — Il n'y a à la Chine ni procureurs ni avocats ; comment on plaide sa cause. — Descendants de Confucius considérés à la Chine. — Les Chinois ne voyagent point. — Les livres sacrés des Chinois. — Pourquoi les médecins chinois saignent rarement. — Le gin-seng. — Ses vertus incroyables. — Comment on recueille cette racine. — Manière d'en faire usage. — Ce qu'on raconte d'un certain lézard appelé *garde des dames*. — La marine des Chinois, inférieure à la nôtre. — Comment ils naviguent sur les rivières. — Les nids d'oiseaux, mets excellents ; comment on les accomode. — Description des maisons de campagne chinoises. — Les Chinois n'ont point de statues dans leurs jardins. — En quoi consiste la peinture des Chinois. — Champs de tabac aux environs de Péking. — Comment les Coréens commercent à la Chine & y sont traités. — Éloge de l'empire de la Chine.

LETTRE LXVI. Formose & îles voisines

Les îles de Lekieou. — La principale, où réside le souverain, se nomme Lieou-Kiéou. — Origine fabuleuse des peuples de ce royaume. — Depuis quand les Chinois connaissent ce pays, qui est devenu tributaire de la Chine. — Comment le roi de Lieou-Kiéou reçoit l'investiture de l'empereur de la Chine. — Action singulière d'un roi de Lieou-Kiéou. — Religion & usages de ce royaume. — On y compte neuf ordres de mandarins comme à la Chine. — Commerce qui se fait dans ces îles. — Productions au pays, & caractère des habitants. — L'île de Formose, autrement dite Tai-Wan. — Description de sa capitale. — Gouvernement de cette île, dans la partie soumise aux Chinois. — Productions naturelles du pays. — Les Hollandais y ont eu un établissement. — En quel temps les Chinois ont connu l'île de Formose. — Révolutions de cette île. — Caractère des anciens insulaires ; leurs vêtements. — Leurs mariages. — Leur nourriture. — Leur gouvernement. — Histoire de la conquête de Formose par les Chinois. — Quelques usages des Formosans qui habitent les montagnes.

@

AVERTISSEMENT

@

L'immense collection des voyages formerait une bibliothèque nombreuse, dont la lecture occuperait la vie d'un homme. Sur un plan donné par les Anglais, rectifié ensuite par lui-même, M. l'abbé Prévost a réduit à un certain nombre de volumes cette quantité prodigieuse de relations plus capables d'effrayer par leur multitude, que d'exciter la curiosité par ce qu'elles ont d'intéressant. Mais, outre les défauts du plan, & une extrême confusion dans les détails, on a encore reproché à l'*Histoire* de l'abbé Prévost ses répétitions fastidieuses, & son excessive prolixité. L'ouvrage, d'ailleurs, n'est point achevé : il manque à ce recueil la collection des voyages de terre, c'est-à-dire, de toute cette partie de l'ancien monde, où se sont passés les événements les plus mémorables. L'état actuel de ces lieux célèbres, les révolutions qu'ils ont éprouvées, les restes précieux des monuments qui attirent l'attention des voyageurs, eussent complété cette grande Histoire. C'est par là que commencent les relations du *Voyageur Français* & quand les deux premiers volumes n'auraient d'autre utilité, que de servir de supplément & l'*Histoire générale des Voyages*, c'est un avantage dont le public pourrait lui savoir gré. Mais son projet est plus étendu. En portant, dans ses voyages, le flambeau de la philosophie & de l'observation, il y puise des connaissances utiles, qu'il communique à ses concitoyens. Tous les objets faits pour exciter la curiosité d'un lecteur philosophe, les lois, les mœurs, les usages, la religion, le gouvernement, le commerce, les sciences, les art, les modes, l'habillement, les productions naturelles, en un mot, la connaissance de tous les pays & de toutes les nations de l'univers, en commençant par les peuples de l'Asie, font la matière de toutes ses lettres. Il ne porte son attention que sur ce qui lui paraît mériter une juste curiosité, & comme son but est d'intéresser & d'instruire, tout ce qui ne produit point ces deux effets, ne lui semble pas digne de ses remarques. Rarement il entretient ses lecteurs de ce qui le regarde

Le Voyageur français
La Chine

personnellement. Jamais ni les préparatifs du voyage, ni tous ces petits accidents qui arrivent nécessairement, se devinent & se supposent durant une longue route, ne prennent la place d'un récit plus intéressant. Ce n'est point l'histoire du voyageur qu'il importe de savoir ; c'est celle des pays où il a voyagé.

@

LETTRE LV

La Chine

@

p.005 Me voici enfin arrivé, Madame, dans le plus vaste & le plus ancien empire de l'univers. Aussi étendu que l'Europe, soumis à un seul prince, gouverné par une seule loi, il subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans. Ses mœurs, ses coutumes, son langage même n'ont éprouvé aucune altération ; &, contre l'ordinaire des royaumes asiatiques, le monarque se considère à la fois, comme le p.006 protecteur, le père, & l'ami de son peuple. Mais je ne touche, pour ainsi dire, encore qu'aux frontières de cette immense & admirable contrée. À mesure que des objets dignes de curiosité s'offriront à mes regards, ils feront le sujet de mes observations & de mes lettres.

Des ports de la Cochinchine nous vînmes débarquer à Macao, après avoir mouillé dans l'île de Hay-Nan. Parmi les productions de cette île, nous distinguâmes particulièrement les bois précieux d'aigle & de violette, & une sorte de bois jaune d'une beauté extraordinaire, & qui passe pour incorruptible. On en fait des piliers qui sont d'un prix immense, lorsqu'ils sont d'une certaine grosseur. L'empereur Cang-Hi en fit bâtir un palais destiné à sa sépulture. On y voit aussi quelques arbres dont les uns distillent le sang de dragon, les autres une gomme blanche, qui, sortant de l'écorce par une incision, rougit à mesure qu'elle prend de la consistance ; jetée dans des cassolettes, elle répand une vapeur plus agréable que celle de l'encens. Une autre production de l'île de Hay-Nan p.007 est un petit poisson bleu qui se trouve entre les rochers, ressemble au dauphin, & est plus estimé que la dorade ; mais il ne vit que très peu de jours hors de son élément.

Le circuit de cette île embrasse près de cent cinquante lieues. Les Chinois n'en possèdent qu'une partie ; le reste est habité par un peuple libre, retranché dans des montagnes inaccessibles, & qui n'a avec eux

presque aucune communication. Les hommes & les femmes passent leurs cheveux dans un anneau, & les portent sur le front. Leur habillement consiste en un chapeau de paille & un petit tablier de toile ; leur parure, en des boucles d'oreilles d'or, & des raies bleues qu'ils se sont sur les joues ; leurs armes, en un arc, des flèches & un coutelas qu'ils portent dans un petit panier attaché derrière eux à la ceinture. Ils sont, en général très difformes, de petite taille, & de couleur rougeâtre.

On compte dans l'île de Hay-Nan quatorze ou quinze villes, qui sont presque toutes bâties sur le rivage. La capitale nommée Kiun-Tcheou, reçoit les vaisseaux jusque sous ses murs. ^{p.008} Il se fait un si grand commerce dans cette île, qu'on peut la mettre au rang des plus considérables de l'Asie. Les montagnards ne paraissent presque jamais, si ce n'est pour fondre, par intervalle, sur quelques villages voisins ; mais ils sont si lâches & si mal disciplinés, que vingt-cinq Chinois sont fuir cinq cents de ces insulaires.

Avant que d'arriver à Macao, nous passâmes près de l'île de Sancian, que la mort de l'apôtre Xavier, & son tombeau qu'on y voit encore, ont rendue célèbre. Ce tombeau est placé sur une colline qui est au pied d'une montagne. Les jésuites portugais y ont fait bâtir une chapelle ; je crois vous avoir déjà dit que le corps du saint avait été transféré à Goa.

La ville de Macao, située dans une péninsule à l'embouchure de la rivière de Canton, n'est renommée que parce que les Portugais y avaient établi le fort de leur commerce ; Ils en ont été les fondateurs ; car ayant obtenu ce terrain pour quelques services rendus aux Chinois, ils y construisirent, un fort qui devint bientôt une ville florissante. Elle est aujourd'hui fort déchue ^{p.009} de cette ancienne splendeur. Les Chinois y sont en plus grand nombre que les Portugais ; & ceux-ci, étant les plus pauvres, y sont aussi les plus faibles. Il leur est permis néanmoins d'exercer, deux fois l'année, le commerce à Canton. Ils ont un gouverneur ; mais les Chinois ont un mandarin dont tout le pays dépend. Quand les habitants ont quelque grâce à lui demander, ils se rendent en corps dans son palais. Le magistrat répond par écrit, & s'exprime en ces

Le Voyageur français
La Chine

termes : « Cette nation barbare & brutale me fait telle demande ; je l'accorde, ou je la refuse. »

Les Portugais n'ont qu'une très petite garnison à Macao, parce qu'ils ne sont pas en état d'y entretenir beaucoup de troupes. Ils payent aux Chinois un tribut pour le terrain des maisons & des églises : ces maisons sont construites à l'européenne, mais un peu basses. Sur la langue de terre qui joint Macao au continent, on a bâti un mur de séparation, pour empêcher la communication des habitants avec la Chine. Ce mur est ouvert au centre par une porte, où l'on entretient une garde continuelle. On donne quelquefois aux ^{p.010} Chinois, qui demeurent dans la ville, la liberté de pénétrer dans le pays ; mais cette permission ne s'accorde presque jamais aux Portugais. Cette porte même ne s'ouvre que certains jours, pour donner aux habitants le moyen d'acheter des provisions ; & les Chinois qui les leur vendent, y mettent un prix arbitraire.

Après un court séjour fait à Macao, nous entrâmes dans la rade de Quang-Tcheou, que les Européens nomment *Canton*. C'est une des villes les plus maritimes, les plus peuplées, & les plus opulentes de toute la Chine ; surtout depuis qu'à son commerce avec les royaumes voisins elle a joint celui des peuples de l'Europe, à qui les Chinois ont interdit tout autre port. Elle est la capitale d'une province du même nom, divisée en dix contrées, qui comprennent autant d'autres villes capitales. Il n'est point de plus charmant spectacle, que celui que présente le *Tu-Ho*, rivière superbe, qui conduit à cette grande ville. Tantôt ce sont des prairies émaillées de fleurs, entrecoupées de bocages, terminées par de petits coteaux qui vont en ^{p.011} amphithéâtre, & sur lesquels on monte par des degrés de verdure. Tantôt ce sont des rochers couverts de mousse, des villages situés entre de petits bois, des jardins cultivés avec art, des canaux qui formant des îles se perdent dans les terres, & laissent voir des rivages toujours fleuris, toujours riants. Les deux côtés de la rivière sont couverts d'une infinité de barques rangées par files parallèles, qui sont des espèces de rues, & sont les seules habitations d'un peuple innombrable. Chaque barque loge toute une famille dans

différents appartements qui ressemblent à ceux d'une maison ; & dès le matin, on voit les habitants de cette ville flottante sortir en foule & se disperser, les uns à la ville, les autres à la campagne, pour se livrer au travail.

Nous entrâmes dans une ville immense, qui est comme un composé de trois villes différentes, séparées par de hautes murailles, & dont le circuit est à peu près le même, & le nombre des citoyens aussi grand que celui de Pans. Les rues en sont longues & assez étroites, alignées presque partout & fort bien pavées. Les maisons sont ^{p.012} serrées ; & l'on y a ménagé le terrain avec beaucoup d'économie. Elles ne sont presque bâties que de terre, avec des accompagnements de brique, & une couverture de tuile. La ville des Tartares, qui est du côté du nord, a de grandes places vides, & n'est d'ailleurs que médiocrement peuplée ; mais du centre jusqu'à la ville chinoise, elle est bien bâtie, & coupée par de belles rues, ornées d'arcs de triomphe. Le palais où s'assemblent les lettrés, celui du vice-roi, du général des troupes & de quelques mandarins, ont une sorte de magnificence, mais bien différente de celle que nous connaissons en Europe. On voit d'assez beaux temples, environnés de cellules de bonzes, qui sont les religieux du pays. La ville chinoise n'a rien de remarquable, à la réserve de quelques rues bordées de riches boutiques du côté de la rivière. Le faubourg, qui est à l'ouest, est le mieux peuplé & de la plus belle apparence. Ses rues, dont le nombre est infini, sont couvertes à cause de la grande chaleur ; & comme ce quartier est rempli de marchands on croit, en les parcourant, se promener ^{p.013} à Paris sur le quai de Gesvres, ou dans les galeries du Palais.

En général, les rues de Canton sont si pleines de monde, qu'on y est arrêté à chaque pas. Les honnêtes gens, qui vont en chaise à porteurs, sont obligés de faire courir devant eux un homme à cheval, qui débarrasse le passage. Le peuple remplit les rues, surtout les portefaix, qui ont les pieds, les jambes & quelquefois la tête nus. D'autres se la couvrent avec de grands chapeaux de paille d'une figure bizarre pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont tous chargés de quelque fardeau ;

Le Voyageur français
La Chine

car on ne se sert ici ni de voiture ni de bêtes de charge, pour porter ce qui se vend ou ce qui s'achète.

Il y au bout de chaque rue une barrière, qui se ferme sitôt que le jour disparaît ; tout le monde est obligé alors de se tenir renfermé chez soi ; & cette police entretient la tranquillité dans les plus grandes villes. Cet usage est général dans toute la Chine.

Tous les matins, lorsqu'on ouvre les portes, & le soir, un peu avant qu'on ne les ferme, la foule de ceux qui entrent & qui sortent, est si grande, ^{p.014} qu'on est souvent obligé de s'arrêter dans ces endroits, pendant un temps considérable. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans ce grand nombre d'allants & de venants, on ne rencontre pas une femme.

Les habitants de Canton sont laborieux, actifs, intelligents. Quoiqu'ils aient peu de vivacité pour l'invention, ils imitent avec une facilité surprenante, tous les ouvrages que leur montrent les Européens ; & ils exécutent fort adroitement tous les dessins qu'on leur donne. La grande quantité d'argent qu'on y apporte des pays les plus éloignés, y attire les marchands de toutes les provinces ; de sorte qu'on trouve dans cette ville, ce qu'il y a de plus curieux & de plus rare dans tout l'empire.

Les relations que j'avais lues autrefois sur la Chine, m'inspiraient tant de vénération pour ses habitants, tant de joie de me voir parmi eux, tant d'envie de les connaître, que je visitais sans cesse les lieux les plus fréquentés, dans l'espérance, parmi cette foule d'étrangers qui abordent ici de toutes les parties du monde, de ^{p.015} trouver quelqu'un qui satisfît mon empressement. Un jour que j'étais le plus occupé de ce désir, je vis venir à moi un homme dont le visage ne m'était point inconnu ; c'était, en effet, un prêtre des missions étrangères, qui avait été mon camarade de collège à Marseille. Il était établi, depuis quelques années, à la Chine, & était venu à Canton pour des affaires concernant sa mission. Il se nomme M. Des Roches ; & quoique d'un corps, où, sur certaines pratiques chinoises, on ne pense pas toujours

comme les jésuites, il vit avec eux dans la plus parfaite intelligence. Il est de plus très instruit des usages & de l'histoire du pays ; & dans ces climats éloignés, je reçois de lui tous les secours & tous les éclaircissements nécessaires.

— Quand vous aurez vu, me dit-il, la plupart de villes de la Chine, vous remarquerez entr'elles une si grande ressemblance, que c'est presque assez d'en avoir connu une seule, pour se former une idée générale de toutes les autres. La forme en est carrée, du moins autant que le terrain le comporte. Deux grandes rues qui se croisent, coupent ^{p.016} d'abord ce carré du midi au septentrion, & du levant au couchant. Le centre forme une grande place, d'où l'on aperçoit les quatre portes principales de la ville. Chaque portion du carré est coupée par de longues rues, les unes fort larges, d'autres plus étroites, bordées de maisons qui n'ont que le rez-de-chaussée, ou qui ne s'élèvent au plus que d'une étage. Un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours forment l'enceinte des villes chinoises, de celles même qu'on appelle *villes de guerre*. Les habitants n'ont point suivi le modèle de nos places fortes, même depuis qu'ils sont usage du canon.

Dans l'intérieur des villes on voit d'autres tours fort hautes & qui le paraissent encore davantage par le peu d'élévation des maisons. Dans les rues, on trouve des arcs de triomphe, des temples assez beaux, des monuments en l'honneur des héros de la nation & des édifices publics, plus remarquables par leur étendue, que par leur magnificence. Les boutiques sont ornées de porcelaine, d'ouvrages vernissés, & d'étoffes de soie. Devant chaque porte est exposé en forme ^{p.017} d'enseigne, un écriteau de bois enluminé, & enchâssé proprement dans une bordure dorée, sur lequel sont marquées en gros caractères, les différentes sortes de marchandises dont les boutiques sont pourvues. On y voit le

nom du marchand avec cet écriteau, *il ne vous trompera pas*, qui ne rassure pas plus à la Chine, que les affiches de ces petits aubergistes de Paris, qui promettent de *donner à manger proprement*. Ces tableaux, hauts de sept à huit pieds, & posés sur un piédestal, à égale distance devant les maisons, forment une perspective aussi agréable que singulière : c'est même en cela seul, que consiste presque toute la beauté des villes de la Chine.

Ce pays, ajouta le prêtre missionnaire, en renferme plus de quinze cents, sans y comprendre une quantité innombrable de forts, de citadelles, de bourgs & de villages ; on peut dire que toute la Chine en est couverte ; & plusieurs de ces bourgades sont aussi vastes & aussi peuplées que les plus grandes villes. Elles sont fermées par des murailles de terre, ordinairement fort basses. Les maisons sont aussi de terre battue, & ^{p.018} de très vile apparence. Vous voyez, dit M. Des Roches, que celles des villes ne sont guère plus magnifiques.

Les Chinois condamnent la multiplicité de nos étages, & frémissent de peur, quand on leur parle de la hauteur de nos escaliers. Une autre différence encore plus sensible, est la manière dont les fenêtres sont distribuées. Ils n'en percent aucune du côté de la rue, de peur d'être en spectacle aux passants. Ils élèvent même derrière la porte d'entrée un petit mur à hauteur d'appui, sur lequel ils posent une espèce de paravent de bois, pour ôter à ceux qui entrent, la vue de ce qui se fait dans les appartements.

Après plusieurs autres observations, notre missionnaire, qui doit rester ici encore quelque temps, s'est offert de m'accompagner dans tous les endroits de la ville & des environs, où la curiosité pourra m'attirer.

— Vous pouvez, me dit-il, passer pour mon catéchiste ; en cette qualité, vous pénétrerez dans tous les lieux qui me seront ouverts.

J'acceptai ce titre avec plaisir ; & je ne refusai pas même d'en exercer les fonctions, s'il en était besoin. Il me proposa de ^{p.019} faire avec lui un voyage dans quelques villes de la province de Canton, où différentes affaires l'appelaient. Nous prîmes, pour cela, nos petits arrangements ; car, quoi que vous en disiez, Madame, je ne voyage point comme ces héros de romans, qui, avec des trésors & des pierreries, manquent d'habits, de linge & de nourriture.

On ne trouve jamais de lit dressé à la Chine ; il faut toujours porter le sien avec soi, à moins qu'on n'aime mieux coucher sur une simple natte ; c'est le parti que nous prîmes. Nous ne manquâmes point d'hôtelleries ; mais elles sont mal pourvues, si on en excepte celles qui sont sur les grandes routes. Il y a des endroits, où le gibier, les faisans même, sont à meilleur marché que la volaille. En été, des personnes charitables sont distribuer gratuitement sur les chemins, des rafraîchissements aux pauvres voyageurs, & en hiver, des liqueurs chaudes.

On a soin d'imprimer un itinéraire public, qui marque la route qu'on doit tenir pour aller d'un lieu à un autre. La sûreté, l'embellissement & la commodité des grands chemins sont des ^{p.020} objets qui ne sont point négligés à la Chine. Ces chemins sont d'ordinaire fort larges, bien unis, & pavés dans plusieurs provinces. On a pratiqué des passages sur les plus hautes montagnes, en aplatissant leurs sommets, en coupant les rochers, & en comblant des vallées profondes. Les canaux, dont la Chine est traversée, sont bordés, en certaines provinces, de quais de pierre de taille ; & dans les lieux marécageux & aquatiques, on a élevé de longues digues pour la commodité des voyageurs. Il y a des endroits où les grands chemins sont comme autant de belles allées, qui me rappelaient sans cesse ces belles routes de France, monuments à jamais glorieux du règne de Louis XV. D'autres sont renfermés entre deux murs, de la hauteur de huit à dix pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs, dans les lieux de traverse, ont des ouvertures qui aboutissent à différents villages.

Les mandarins de chaque district ont ordre de veiller à l'entretien des chemins ; & la moindre négligence est punie avec sévérité. Un

Le Voyageur français
La Chine

mandarin, p.021 n'ayant pas fait assez de diligence pour réparer une route par où l'empereur devait passer, aima mieux se donner la mort, que de s'exposer à un châtement honteux & inévitable, qu'en France un intendant de province, qui serait dans le même cas, trouverait bien moyen d'éviter.

Dans les chemins fréquentés on rencontre, de distance en distance, tantôt des tours surmontées de guérites pour y loger des sentinelles qui veillent sur ce qui se passe, tantôt des monastères de bonzes, où l'on exerce l'hospitalité ; tantôt des reposoirs en forme de grottes, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri de la pluie, du froid, ou de la chaleur. Ces hospices agréables & commodes sont ordinairement bâtis par de vieux mandarins, qui, retirés dans leur province, cherchent à le rendre recommandables par quelque ouvrage utile au public.

Les sentinelles logées dans les tours, sortent de leur corps-de-garde, & se mettent en rang quand il doit passer quelque officier de marque. Comme la campagne est couverte de grands chemins, à chaque instant on p.022 rencontre quelques-unes de ces tours : aussi les voleurs sont-ils très rares à la Chine. Ils n'ôtent même presque jamais la vie à ceux à qui ils demandent la bourse.

Ces mêmes tours servent aussi à marquer les distances d'un lieu à un autre, & indiquent les noms des principales villes. Les sentinelles sont encore chargées de porter les lettres de la cour, qu'elles font passer de main en main, jusqu'aux gouverneurs des villes & des provinces.

Nous faisons nos petites courses, tantôt sur des chevaux, tantôt sur des mulets, & quelquefois à pied, accompagné de porte-faix chargés de notre bagage. J'accablais de questions mon compagnon de voyage ; & il y répondait de façon à ne rien laisser désirer à ma curiosité. Il me parla d'abord de l'origine, de l'ancienneté & des révolutions de l'empire Chinois.

L'histoire incontestable de ce peuple, la seule qui soit fondée sur des observations astronomiques, me dit le savant missionnaire, remonte

jusqu'à une éclipse calculée plus de deux mille ans avant Jésus-Christ ; car les Chinois ont joint l'histoire du ciel à celle de la ^{p.023} terre, & ont ainsi justifié l'une par l'autre. Les jésuites envoyés, dans les derniers siècles, chez cette nation inconnue, ont vérifié les éclipses du soleil rapportées par Confucius ; & en les comparant avec les différentes époques de l'histoire chinoise, ils ont fait remonter l'origine de ce peuple aux temps les plus reculés. Les écrivains qui lui sont les moins favorables, conviennent que cette monarchie est pour le moins aussi ancienne que celle des Égyptiens & de tout autre empire dont on trouve des traces dans l'histoire. Quelques Chinois ont porté leurs prétentions au-delà du déluge ; mais cette idée est traitée par les savants même de ce pays, comme l'est, parmi nous, l'opinion de ceux qui ont écrit que les Français descendent des Troyens. En général, tous les Chinois s'en tiennent à leur histoire authentique, qui fixe le commencement de leur empire au règne de Fo-Hi. Ils regardent même comme très obscur tout le temps qui s'est écoulé depuis Fo-Hi jusqu'à Yao. Ce dernier commença à régner près de deux mille quatre cents ans avant Jésus-Christ ; ^{p.024} & pendant quatre-vingt ans qu'il fut sur le trône, il chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom est encore en vénération à la Chine, comme l'est, parmi nous, celui de Louis XII & de Henri IV.

Ce n'est que depuis cet empereur, que la chronologie chinoise paraît certaine. Ce prince travailla lui-même à réformer l'astronomie ; car il fut un mathématicien habile ; ce qui prouve qu'il était né chez une nation déjà policée ; car on ne voit point, dit quelque part M. de Voltaire, que les anciens chefs des bourgades gauloises aient réformé l'astronomie. Clovis n'avait point d'observatoire.

Vingt-deux dynasties, ou familles souveraines, ont successivement gouverné la Chine. La première reconnaît Yu pour son fondateur, & finit dans la personne de Kié, dix-septième empereur de sa race. Vous jugez bien que ces nombreuses dynasties ont dû produire de bons & de mauvais rois ; les premiers, par une suite naturelle, se sont maintenus sur le trône, beaucoup plus longtemps que les autres. Sans entrer dans

Le Voyageur français
La Chine

le détail de leur ^{p.025} administration, je crois, me dit notre missionnaire, que vous ne serez pas fâché d'apprendre différents traits qui m'ont été racontés de quelques-uns de ce monarques.

Avant le règne de Fo-Hi, les Chinois étaient un peuple barbare sans discipline & sans mœurs. Ce prince les poliça, leur donna des lois ; & pour les accréditer, il publia qu'il les avait vues gravées sur le dos d'un animal extraordinaire, moitié cheval, moitié dragon. Cette imposture lui réussit, comme à Numa, Mahomet, & plusieurs autres. Ce dragon célèbre est devenu la devise de la Chine, l'ornement des habits impériaux, l'objet de la vénération des peuples.

L'empereur Yu, pour se rendre plus accessible à ses sujets, fit attacher à la porte de son appartement une cloche, un tambour & trois tables de différents métaux. Suivant la nature des affaires, on frappait sur ces divers instruments ; & le monarque donnait audience sur-le-champ. On assure qu'un jour il sortit deux fois de table, qu'un autre jour trois fois du bain, pour ^{p.026} écouter les plaintes de quelques particuliers.

Chi-Hoang-Ti fit construire, il y a environ deux mille ans, la fameuse muraille qui sépare la Tartarie de la Chine, & qui subsiste encore sur un contour de plus de cinq cents lieues. Elle s'élève sur des montagnes, & descend dans des précipices : on y a pratiqué de larges voûtes pour le passage des rivières, bâti des forts & un grand nombre de tours, d'espace en espace, pour des corps-de-garde, & ménagé plusieurs issues, pour la facilité du commerce. Cette muraille est partie de briques, partie de terre battue ; sa hauteur est de trente pieds, sa largeur de vingt : monument supérieur aux pyramides d'Égypte, par son immensité & son utilité. On prétend qu'un tiers de la nation y fut employé ; que sa construction n'a duré que cinq ans ; & qu'elle était gardée par un million de soldats ; ce qui n'a pas empêché les Tartares de se rendre maîtres de la Chine : aujourd'hui où se contente d'entretenir de bonnes garnisons dans les endroits les plus exposés.

^{p.027} Ce même empereur, qui laissait un monument éternel de sa gloire, voulut encore que la postérité ne parlât que de lui. Il ordonna

qu'on brûlât toutes les histoires, pour anéantir la mémoire de ses prédécesseurs. Il n'épargna pas même les livres de morale sous prétexte qu'ils nuisent au despotisme des souverains ; que ceux qui en font leur étude, s'érigent en réformateurs de l'État, censurent la conduite du prince, & soufflent parmi le peuple l'esprit de désobéissance & de révolte. Il devait s'attendre que de pareils ordres ne seraient pas pleinement exécutés.

Vou-Ti, que les Annales chinoises mettent au rang des meilleurs princes, fit recueillir les anciens livres qui avaient échappé aux fureurs barbares du tyran Chi-Hoang-Ti, & ordonna aux savants de les enseigner dans les écoles publiques. L'histoire ne reproche à ce prince, qu'une crédulité excessive pour les sciences occultes. Un imposteur lui apporta un jour un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant l'immortalité. Un mandarin, qui avait plus d'esprit qu'eux, prit la coupe & avala la ^{p.028} liqueur. L'empereur irrité, le condamna à perdre la vie.

— Mais, dit le mandarin, si ce breuvage rend immortel, vous entreprendrez inutilement de me faire mourir. Si, au contraire, il ne donne pas l'immortalité, un si frivole larcin mérite-t-il la mort ?

Tai-Tsong comparaît un prince qui foule ses peuples, à un homme qui couperait sa chair par morceaux, pour s'engraisser de sa propre substance. Voyant un jour le dégât horrible que faisait dans la campagne une foule innombrable de sauterelles, il en prit une qu'il mit dans sa bouche, & dit, en soupirant :

— Malheureux insectes, vous dévorez la subsistance de mon peuple ; que ne dévorez-vous plutôt mes entrailles ?

Une autrefois qu'il se promenait dans une barque avec ses enfants :

— Vous voyez cette barque, leur dit-il ; c'est l'eau qui la porte, & qui peut, en même temps, la submerger. Le peuple ressemble à cette eau & l'empereur à cette barque.

Lorsque Hugues Capet commençait la troisième race des rois de France, Tai-Tsou fondait la dix-neuvième ^{p.029} dynastie des empereurs

de la Chine. On raconte de ce dernier, que, durant un hiver très rude, son armée étant aux prises avec les Tartares, il se dépouilla d'une robe de fourrure & l'envoya au général de ses troupes, l'assurant qu'il voudrait bien en donner une pareille à chaque soldat.

Chi-Tsou fut le premier prince tartare qui monta sur le trône de la Chine. Il était contemporain de saint Louis, & se fit adorer, comme lui, par la douceur & la sagesse de son gouvernement. Il laissa à ses nouveaux sujets leurs lois & leurs usages ; & il eut la prudence de se conformer lui-même aux mœurs & au génie de la nation qu'il venait de conquérir. Cette même politique a encore été suivie par les Tartares Mant-Cheoux, maîtres aujourd'hui de la Chine ; ils se sont soumis, les armes à la main, aux lois du pays dont ils ont envahi le trône. C'est au règne de Chi-Tsou qu'on rapporte la construction du fameux canal, qui coupe la Chine du midi au septentrion dans l'espace de six cents lieues, & ouvre une communication facile d'une extrémité de l'empire à l'autre. Cet ^{p.030} ouvrage, qu'on appelle *canal royal*, est supérieur à tout ce que l'Europe offre de plus merveilleux en ce genre. Il se joint à des lacs & à des rivières dans lesquelles il se perd pendant quelque temps. Il en sort ensuite pour reprendre son propre cours, & se rejoindre de nouveau à d'autres rivières & à d'autres lacs. Sa principale destination est de fournir à la subsistance de la capitale, & à l'approvisionnement de la cour. La Chine est pleine de ces canaux qui, sans être de la magnificence de celui-ci, sont d'un usage infini pour l'arrosage des terres, la facilité des transports, & la commodité des voyages. On en voit qui s'étendent l'espace de dix lieues en droite ligne. Il y en a dont les rives sont bordées de pierre & de maisons fort serrées, qui contiennent un nombre infini d'habitants. Les principaux canaux se déchargent des deux côtés dans un grand nombre de petits qui se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent à la plupart des villes & des bourgs.

Un grand mérite, joint à des circonstances heureuses, éleva sur le trône ^{p.031} de la Chine un homme qui avait été cuisinier dans un monastère de bonzes.

Hong-Vou, c'est le nom de ce monarque, pour n'avoir point à rougir de ses ancêtres, conféra le titre d'empereur à son père, à son aïeul, à son bisaïeul & à son trisaïeul ; comme en France, quand le hasard ou le mérite élève des plébéiens à des places qui supposent quelque naissance, leur premier soin est de fabriquer des généalogies qui ennoblissent une longue suite d'aïeux roturiers. Un jour que Hong Vou visitait les provinces, accompagné de son fils il s'arrêta au milieu d'une campagne où des laboureurs conduisaient la charrue.

— Apprenez, dit-il au jeune prince, à ménager des hommes si estimables ; & quand vous régnerez, gardez-vous bien de les surcharger d'impôts.

Tsouï-Chong, général chinois, qui aimait éperdument sa femme, eut le malheur de se la voir enlever par un empereur. L'époux furieux conspire contre son maître, le fait assassiner dans une sédition & s'empare du trône. Ce grand événement est aussitôt placé dans les fastes du tribunal historique. Il faut d'abord vous dire ^{p.032} ce que c'est que ce tribunal. Ce sont des docteurs chargés de consigner dans l'histoire de l'empire les vertus & les vices de l'empereur régnant. C'est une espèce de loi fondamentale, que l'existence de cet établissement, qui n'est rien moins qu'agréable au monarque, & qu'il ne peut cependant point abolir, quelque absolue que soit son autorité. Une chose plus surprenante encore, c'est l'extrême sévérité de ce tribunal. Il est inébranlable, incorruptible, sans égards, sans ménagement. Les menaces de l'empereur, la crainte des supplices, les tourments les plus affreux, rien ne serait capable d'arrêter la plume de ceux qui le composent ; ils ont juré d'écrire la vérité, & ils l'écrivent. Ils sont chargés d'observer toutes les paroles & toutes les actions du monarque. Chacun d'eux en particulier, & sans en faire part aux autres, les écrit sur une feuille volante à mesure qu'il en est instruit ; signe ce qu'il vient d'écrire, & jette cette feuille dans un bureau, par une ouverture pratiquée à ce dessein. On y marque tout ce que l'empereur a dit & fait de bien & de mal.

^{p.033} Par exemple : Tel jour, le prince accorda des distinctions

Le Voyageur français
La Chine

honorables aux races futures de ces héros plébéiens, qui l'ont consacré leurs plus belles années au service de l'État.

Tel jour, il adopta leurs fils, les réunit dans le même asile, & voulut que sous les mêmes auspices, ils y apprissent à la fois les lois de la religion, de la probité, de l'honneur & de la guerre.

Tel jour, en telle année, on lui dit qu'en risquant une attaque qui ne coûterait que peu de sang, une ville qu'il assiégeait se rendrait quatre jours plutôt ;

— J'aime mieux les perdre devant une place ces quatre jours, répondit-il, qu'un seul de mes sujets.

Tel jour, en telle année, il gagna en personne une bataille fameuse ; & il ne fut flatté du titre de vainqueur, que pour donner la paix à ses ennemis.

Tel jour, frappé de l'affreux spectacle des morts & des mourants étendus sur le champ de bataille :

— Qu'on ait soin, dit-il, de mes sujets comme de mes enfants ; qu'on ait soin même des ennemis.

Tel jour il se transporta en personne dans les hôpitaux militaires, pour ^{p.034} s'assurer si ses ordres étaient exécutés.

Tel jour, en telle année, les fatigues de la guerre l'ayant mis sur le bord du tombeau, tout l'empire retentit de cris de douleur, de tendresse & de désolation. Instruit de ces témoignages d'amour :

— Qu'ai-je donc fait, s'écria le monarque languissant, pour être aimé de la sorte ?

Tel jour, en telle année, il reçût le titre glorieux de *monarque chéri*, par une acclamation unanime de son peuple, qui est lui-même, de tous les peuples du monde, le plus chéri de son roi.

Tel jour enfin, il vit mourir son fils unique, & montra, dans cette occasion, toute la tendresse du meilleur des pères, & la fermeté du plus grand de tous les rois, &c. &c.

On fait la même chose par rapport aux mauvaises actions ; mais dans les Mémoires de l'ancien règne que j'ai parcouru il ne se trouve que des actions dignes de servir de modèle à tous les princes.

Le bureau où les feuilles du tribunal historique sont déposées, ne doit jamais s'ouvrir durant la vie de ^{p.035} l'empereur régnant, ni même tant que sa famille est sur le trône. Quand la couronne vient à passer dans une autre maison, on rassemble ces différents mémoires ; & l'on en compose l'histoire de la dynastie éteinte.

C'est dans les Fastes de ce tribunal, que fut consignée l'action de l'usurpateur Tsoui-Chong. Le récit ne lui en était pas favorable. Informé d'une telle licence, il dépose le président, le condamne à la mort, supprime la relation, & crée un nouveau président. Le premier usage que celui-ci fait de sa dignité, est de dresser une nouvelle relation, aussi vraie, aussi circonstanciée que celle de son prédécesseur. L'empereur, instruit de cette audace, casse, dissout le tribunal, & fait mourir tous ceux qui le composent. L'empire est aussitôt inondé de relations qui peignent le monarque de si noires couleurs, que ce prince craignant avec raison, une révolte générale, ne parvint à calmer ses sujets, qu'en permettant le rétablissement du tribunal historique & en lui tendant toute sa liberté.

C'était, Madame, par des pareils récits que le prêtre missionnaire ^{p.036} diversifiait les agréments de notre voyage ; & comme je le voyais si bien instruit de l'histoire du pays, je le priai de m'apprendre comment la race, aujourd'hui régnante, était montée sur le trône de la Chine.

— Le plus vaste empire du monde, conquis par une nation à peine connue, voilà, me répondit-il, un des événements les plus mémorables de l'histoire moderne. Cette étonnante révolution arriva dans les commencements du siècle passé, de la manière dont je vais le dire. Au-delà de la grande muraille, dont je vous parlais, il y a peu de temps, étaient quelques tribus de Tartares Mant-Cheoux, qu'un vice-roi de la Chine, voisin de ce peuple peu redouté, traitait fort durement.

Ils se révoltèrent ; & s'étant réunis en un corps d'armée, ils élurent un chef, auquel ils donnèrent le titre de roi. Le choix tomba sur la personne de Tay-Tsou, celui-là même que la maison régnante reconnaît pour le fondateur de sa dynastie. Il ne pensait pas, sans doute, alors à conquérir la Chine ; il ne voulait que s'en venger, & procurer la liberté à son peuple. Ses ^{p.037} succès inespérés lui firent concevoir de plus vastes projets. Chaque année de son règne était marquée par quelque victoire ; & chaque victoire lui acquérait une province. Il ne vécut pas assez, pour soumettre toute la Chine ; son fils Tay-Tsong, qui lui succéda, s'en fit proclamer empereur ; mais sa mort affaiblit, pour quelque temps, la puissance formidable des Tartares. Comme il ne laissait point d'enfants, & qu'aucun de ses frères n'eut alors l'ambition de marcher sur ses traces, la monarchie des Mant-Cheoux se changea en une espèce de république.

Cependant l'esprit de révolte agitait toutes les provinces de la Chine : au défaut d'ennemis étrangers, cet empire était déchiré par ses propres habitants ; & tandis que le monarque restait dans son sérail avec ses femmes & ses eunuques, le peuple obéissait à différents chefs, dont un seul mérite d'être connu. Son nom était List-Ching ; il vint avec l'élite de ses troupes aux portes de Pékin ; & l'empereur ne sortit jamais de son palais ; il ignorait même une partie de ce qui se passait. La ^{p.038} consternation répandue sur le visage de ses courtisans & de ses ministres, le convainquit enfin que tout était désespéré.

— Hélas ! s'écria-t-il, je vois bien que ma dynastie est sur sa fin ; la seule grâce que je vous demande, est de sauver mon fils.

À ces mots, tout le palais retentit de gémissements. L'impératrice effrayée sortit de son appartement, embrassa ses enfants, les arrosa quelque temps de ses larmes, les remit entre les mains de personnes

de confiance, les suivit des yeux jusqu'à la sortie du palais ; après quoi, elle s'enferma dans sa chambre & se pendit. L'empereur y accourut ; & ayant fort approuvé cet exemple de fidélité :

— Voilà, dit-il à ses autres femmes le modèle que vous devez suivre ; je vous prie de le faire incessamment, & même je vous l'ordonne.

Il fut obéi à l'heure même, sans qu'aucune de ces malheureuses, au nombre d'environ quarante, qu'il fallut peut-être un peu aider, osât se plaindre de son sort.

Après cette exécution, l'empereur aperçut sa fille unique, âgée de quinze ^{p.039} ans, que l'impératrice n'avait pas cru devoir exposer hors du palais. Se défiant d'une si grande jeunesse, il ne voulut pas exiger d'elle le sacrifice volontaire de sa vie ; ce bon père lui donna lui-même un coup de poignard & la laissa pour morte. Vous vous attendez, sans doute, qu'il va se tuer aussi sur le corps de ses femmes & de sa fille ; mais il veut savoir auparavant s'il n'y a pas d'espérance de pourvoir à sa sûreté. Enfin toutes ses tentatives devenant inutiles, il se retire dans un pavillon, & trace sur la robe les paroles suivantes :

« Mes malheurs sont une punition du ciel que mon indolence a irrité. Les grands de ma cour m'ont perdu en m'ôtant la connaissance des affaires de mon empire. Sujets rebelles, mettez mon corps en pièces ; mais épargnez mon peuple innocent, & déjà assez malheureux de m'avoir eu pour maître.

Ce fut là comme le testament du monarque, qui, détachant sa ceinture, l'employa à s'étrangler, & mit ainsi fin à une vie qu'il n'avait pas osé défendre.

^{p.040} Après la mort de ce prince, les Tartares, & List-Ching le rebelle, qu'on nomme ainsi, parce qu'il ne réussit pas, se disputèrent l'empire de la Chine. List-Ching perdit de fréquentes batailles, & vit, chaque jour, diminuer son autorité. Ses troupes

Le Voyageur français
La Chine

se rebutèrent de ses mauvais succès ; & se trouvant abandonné de tout le monde, il fut tué par des paysans.

Un des fils du prince Tartare Tay-Tsou, & frère de l'empereur Tay-Tsong, était entré dans Pékin ; & s'étant emparé des postes les plus importants de cette capitale, fit passer la couronne sur la tête d'un de ses neveux, âgé de sept ans, & retint pour lui la régence du royaume. Cet enfant fut le père du célèbre empereur Cang-Hi, sous lequel la Chine a été si heureuse & la religion chrétienne si florissante. Il eut lui-même assez de bonheur & assez de sagesse, pour se faire obéir également des Chinois & des Tartares. Il fut contemporain de Louis XIV ; & tandis que le monarque français remplissait l'Europe de l'éclat de sa gloire, l'empereur de la Chine faisait retentir ^{p.041} l'orient du bruit de son nom. Son règne, comme celui de Louis le Grand, fut l'un des plus longs, des plus glorieux, des plus féconds en événements. Ces deux princes furent également heureux & adroits dans le choix de leurs généraux & de leurs ministres ; également appliqués aux affaires, attentifs aux besoins de leurs peuples, affectionnés aux savants, aux gens de lettres, aux artistes ; grands dans les actions d'éclat, économes dans le domestique, doués, en un mot, de toutes les vertus dignes du trône, de toutes les qualités qui font les grands rois. Louis XIV aima, protégea, respecta les ministres de l'église ; Cang-Hi traita favorablement les missionnaires qui venaient instruire & admirer sa nation.

Ici finit le récit de M. Des Roches : dans la lettre suivante je reprendrai la suite de notre voyage.

Je suis, &c.

À Canton, ce 17 juin 1744.

@

LETTRE LVI

@

p.042 La première ville de la province de Canton, dans laquelle les affaires de notre missionnaire l'obligèrent de s'arrêter, se nomme Chao-Tcheou-Fou. Il est à propos, Madame, de vous apprendre la signification de ces divers noms, que portent un grand nombre d'autres villes de la Chine. Celles qui se terminent en *fou*, sont des cités du premier ordre, qui en ont plusieurs autres dans leur dépendance. On appelle *tcheou*, les villes du second rang, qui président à leur tour sur de moins considérables, nommées *hien*, ou villes du troisième ordre.

Il y a à la Chine sept ou huit villes qui sont, pour le moins, de la grandeur de Paris ; on prétend que Pékin le surpasse de beaucoup pour le nombre des habitants. On compte plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui sont comme Lyon, Rouen, Toulouse ou Bordeaux. Il y en a près de trois cents du p.043 second rang, comme Orléans, Troyes, Reims, Dijon, &c. Les villes du premier ordre sont celles où réside un gouverneur en chef ; les autres ne sont soumises qu'à un simple mandarin, quoiqu'aussi grandes quelquefois, & aussi peuplées que celles du premier rang.

À une lieue de Chao-Tcheou-Fou est un célèbre monastère de bonzes, que nous allâmes visiter. On ne peut rien voir de plus agréable que sa situation ; & on nous raconta des choses incroyables de son fondateur. Ce que vous avez lu dans les Légendes de nos plus déterminés pénitents, n'approche pas des austérités qu'on lui attribue. Tant il est vrai, a dit quelqu'un, que dans toutes les religions il y a des gens qui se font du mal pour plaire à Dieu ; passe encore, s'ils n'en faisaient pas aux autres. Cet austère personnage vivait, il y a près de mille ans ; & l'on a vu jusqu'à mille bonzes habiter ce monastère.

Ces religieux doivent leur origine à un Indien nommé Foë, qui vivait longtemps avant Pythagore. Ils furent introduits à la Chine, où ils prêchèrent & répandirent partout la doctrine de p.044 leur instituteur

qu'ils adorent comme un Dieu. Il leur avait enseigné le dogme de la métempsychose, & toutes les absurdités qui en résultent. Il leur a laissé, de plus, cinq préceptes d'une obligation indispensable, savoir de ne tuer aucune créature vivante, de ne pas s'emparer du bien d'autrui, d'éviter l'impureté, de ne jamais mentir, & de s'abstenir de l'usage du vin. À ces devoirs les bonzes en ajoutent d'autres uniquement à leur avantage. Ils tâchent de persuader au peuple, qu'il est très important pour l'autre vie, de faire du bien aux religieux ; que par ces aumônes on rachète ses péchés, & l'on acquiert des récompenses glorieuses. Ils menacent des derniers supplices ceux qui meurent sans avoir satisfait à ce commandement ; ainsi nos anciens moines damnèrent impitoyablement un roi de France, qui n'avait point fondé d'abbayes, ni enrichi de monastères.

Ces bonzes, si on s'en rapporte à l'extérieur, mènent la vie du monde la plus austère. Ils s'imposent de rudes pénitences jusqu'au milieu des places publiques ; ils se chargent de grosses chaînes qu'ils traînent avec beaucoup ^{p.045} de fatigues ; ils se frappent la tête & la poitrine avec des cailloux ; & s'arrêtant à chaque porte :

— Voyez, disent-ils aux habitants, ce qu'il nous en coûte, pour expier vos péchés ; ne pouvez-vous nous faire une petite aumône ?

Mais de toutes ces austérités volontaires, la plus plaisante est celle que m'a racontée notre missionnaire. Un jeune bonze était debout dans une chaise portée par deux hommes, bien fermée, & hérissée en dedans d'une grande quantité de longues pointes de clous.

— Je ne sortirai point de ce lieu, où je suis pour le bien de vos âmes, disait aux spectateurs l'avare pénitent, que vous n'ayez acheté tous ces clous, dont chacun vaut dix sols.

Il pria aussi le missionnaire d'en acheter, en disant :

— Tenez, prenez ceux-ci ; ce sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres ; cependant je ne vous les vendrai pas plus cher. Vous ne devez pas

douter qu'ils ne deviennent une source de bénédictions dans votre famille. Prenez-en du moins un ; & l'aumône que vous ferez, servira à bâtir le temple que ^{p.046} nous érigeons au dieu Foë. Ce stratagème lui réussit ; & l'imposteur eut bientôt le débit de toute sa marchandise.

Malgré ces austérités apparentes, la profession de bonze est tellement méprisée, qu'il n'y a presque point de Chinois d'une naissance honnête, qui veuille l'embrasser. Pour y suppléer, ils achètent de jeunes esclaves de sept ou huit ans, les instruisent de leur doctrine & en font des religieux. La plupart sont fort ignorants ; mais comme il y a, parmi eux, une distinction de rang, les uns sont employés à la quête ; d'autres plus instruits sont chargés de visiter les gens de lettres, & de s'insinuer dans la faveur des grands. Les plus âgés président aux assemblées des femmes dévotes ; mais ces sortes d'assemblées n'ont lieu que dans quelques villes ; & les femmes qui les composent doivent être d'un âge mûr, veuves, libres & maîtresses de disposer de quelque argent. Les bonzes choisissent pour supérieure, celles qui sont le plus en état de contribuer à l'entretien de l'ordre. Les hommes ont aussi de ces congrégations où préside un vieux bonze. Les uns & les ^{p.047} autres chantent des hymnes à l'honneur de Foë ; mais le résultat ordinaire de ces confréries, est, comme ailleurs, de tirer de l'argent des dupes qui s'y enrôlent.

L'avidité des bonzes pour les aumônes les tient toujours prêts à se rendre indifféremment chez les riches ou chez les pauvres, au moment qu'ils y sont appelés ; & ils y demeurent aussi longtemps qu'on veut les retenir. Si c'est pour quelque assemblée de femmes, ils mènent avec eux le plus ancien, distingué des autres par le respect qu'ils lui portent, par le droit de préséance, & par un habit convenable à son rang.

On prétend que ces bonzes sont d'une adresse et extrême dans les intrigues d'amour. Ils insinuent à leurs dévotes, qu'en accordant leurs faveurs aux disciples de Foë, elles se trouvent souvent honorées, sans le savoir, des embrassements de ce dieu. Ils les persuadent même qu'ils ont d'anciens droits sur leur virginité :

— Souvenez-vous, leur disent-ils, qu'avant que de naître vous m'avez promis d'être ma femme. C'est une mort trop prompte qui m'a privé des droits que je réclame aujourd'hui.

p.048 On voit de jeunes personnes des meilleures familles, déshonorées par ces moines, accoutumées au vice dès l'âge le plus tendre, & réduites pour toute ressource, à faire ouvertement profession de libertinage.

Avant que d'être initié dans l'ordre des bonzes, il faut passer par de rigoureuses épreuves. Le novice doit laisser croître sa barbe & ses cheveux pendant le cours d'une année. Vêtu d'un habit pauvre & déchiré, il va de porte en porte, les yeux baissés, demandant l'aumône, & chantant les louanges de l'idole, au service de laquelle il veut se consacrer. Durant ce noviciat pénible, il doit s'abstenir de la chair de toute espèce d'animal. Il lui est même défendu de dormir ; & s'il vient à succomber au sommeil, ses supérieurs le réveillent sans pitié. Quand il a fini avec courage ces rudes épreuves, on l'admet à la profession. Tous les bonzes des monastères voisins s'assemblent, & se prosternent devant l'idole, récitant à haute voix certaines prières au son de plusieurs clochettes, & ayant sur le cou une espèce de chapelet. Pendant ce temps-là, le novice p.049 prosterné à la porte du temple, attend en silence la fin des cérémonies. Alors les bonzes viennent le prendre, le conduisent à l'autel, & lui jettent sur le corps une robe grise avec une ceinture de corde, pareille à celle de nos capucins. On lui met sur la tête un bonnet de carton ; & le tout finit par des embrassements réciproques.

Sans s'embarrasser de ce que deviendraient les professions les plus nécessaires, les bonzes veulent engager tout le monde dans ce même genre de vie inutile & oisif. Leur zèle, à cet égard, ne peut mieux se comparer qu'à celui de nos religieux ou religieuses d'Europe, qui pressent les jeunes gens d'entrer dans un ordre qu'ils sont souvent eux-mêmes très fâchés d'avoir embrassé.

Il y a aussi des bonzesses à la Chine, c'est-à-dire, des filles qui

vivent en communauté, dans des monastères dont l'entrée est interdite à tout le monde. Elles s'y occupent du culte des idoles & du travail des mains. Elles ne gardent point la clôture ; mais elles sont tenues d'observer la continence, tandis qu'elles demeurent dans le couvent. On punit sévèrement celles qui y manquent ; p.050 ensuite on les oblige d'en sortir pour se marier.

Les couvents de bonzes sont très communs dans toute la Chine, où l'on compte plus d'un million de ces moines avarés, ignorants, débauchés, hypocrites & fainéants. C'est sur les montagnes que sont situés leurs monastères les plus célèbres. On y vient de fort loin en pèlerinage ; & sitôt qu'on est arrivé au pied de la montagne, on se met à genoux, & l'on témoigne son respect par de fréquentes prosternations. Ceux qui ne peuvent entreprendre ces pieux voyages, chargent leurs amis de leur acheter des papiers imprimés & scellés par les bonzes, sur lesquels est empreinte l'image de leur dieu. Ils les appellent des passe-ports pour l'autre vie ; chaque monastère a une ample provision de ces indulgences. Celui que nous venions visiter devait recevoir un novice le lendemain de notre arrivée ; nous y couchâmes pour assister à cette cérémonie ; & c'est là que j'ai appris les détails que je viens de décrire.

À notre retour, nous fûmes témoins d'un spectacle encore plus triste : un p.051 malfaiteur condamné à la cangue, subissait ce châtement. C'est une espèce de carcan, composé de deux planches larges, épaisses, & échancrées au milieu : on les joint ensemble après qu'on y a inséré le col du criminel. En cet état, il ne peut ni voir son corps, ni porter les mains à la bouche, & est obligé de recevoir sa nourriture par le secours d'autrui. Il est chargé jour & nuit de cet importun fardeau, plus ou moins pesant, selon la qualité du crime. Le poids commun est de cinquante livres ; il peut aller jusqu'à deux cents ; & le supplice dure plusieurs mois, pendant lesquels le coupable est obligé de se montrer tous les jours dans les marchés ou à la porte des temples : c'est une peine flétrissante. Il est permis aux parents & aux amis de soulever la cangue pour soulager le patient ; mais afin que

personne ne soit tenté de l'en délivrer, le juge fait coller dans les jointures deux bandes de papier, scellées du sceau public. Sur ce papier est écrit, en gros caractères, la nature du crime & la durée du châtement. Lorsque le terme de la punition est expiré, on ramène le criminel aux pieds du magistrat qui ^{p.052} le délivre ; & après lui avoir fait donner une légère bastonnade, car c'est presque toujours par là que commencent & finissent les punitions à la Chine, il l'exhorte à se mieux conduire à l'avenir.

Quand les coups de bâton ne passent pas le nombre de vingt, c'est une correction paternelle qui n'a rien de déshonorant. L'empereur traite quelquefois ainsi ses ministres & ses principaux officiers, & ensuite les voit & agit avec eux à l'ordinaire. Il faut très peu de chose pour mériter cette punition : avoir volé une bagatelle, s'être emporté de paroles, si le magistrat en est instruit, il fait exercer aussitôt l'instrument de correction. C'est une grosse canne de bambou, bois dur, lourd & massif ; fendue, à demi-plate, & longue de quelques pieds. Le magistrat est assis gravement devant une table, sur laquelle est une boîte remplie de petits bâtons longs de six à sept pouces. Au signe qu'il donne en jetant un de ces bâtons, on saisit le coupable ; on l'étend ventre contre terre ; on lui abaisse son haut de chausses jusqu'aux talons ; & on lui ^{p.053} donne autant de coups sur les fesses, que le magistrat a tiré de petits bâtons de la boîte. Il faut observer que quatre coups sont comptés pour cinq ; & c'est ce qui s'appelle la grâce de l'empereur qui, en qualité de père tendre, diminue toujours quelque chose du châtement. Après avoir subi la correction, le patient se met à genoux devant le juge, se courbe trois fois jusqu'à terre, & le remercie du soin qu'il prend de son amendement.

Une chose fort singulière, c'est qu'on loue des hommes qui, pour de l'argent, subissent le châtement du coupable. Ils escamotent sa personne, en prenant subtilement sa place, & gagnent ainsi leur vie à recevoir des coups de bâton. On a encore un autre moyen d'éviter une partie de la correction, c'est de gagner les exécuteurs, qui ont l'art de ménager leurs coups avec une légèreté qui les rend presque insensibles.

Un mandarin a le droit de faire donner la bastonnade en tous lieux, même hors de son district. Aussi quand il sort, est-il toujours accompagné d'officiers de justice, qui portent devant lui la canne de bambou. Si quelque homme ^{p.054} du peuple demeure à cheval lorsqu'il passe, ou ne se hâte point de se retirer, il reçoit aussitôt quelques coups par son ordre ; & cette exécution est si prompte, que souvent elle est faite avant même que les passants s'en soient aperçus.

La bastonnade est encore le châtiment commun des sentinelles qu'on trouve endormies pendant la nuit, des enfants, des écoliers, des domestiques, des gens sans aveu, & des mendiants vagabonds. Il y a de ces derniers à la Chine, autant que de pauvres dans les rues de Paris. Ces fainéants voyagent en troupes, se mêlent de dire la bonne aventure, & ne sont pas moins trompeurs que nos Égyptiens d'Europe. La plupart sont estropiés ou feignent de l'être, & s'estropient même quelquefois pour exciter la compassion. Les uns se couvrent l'œil d'une emplâtre ; d'autres se le sont arraché réellement. Celui-ci se fait une bouche de travers ; celui-là se raccourcit une jambe ou un bras. Enfin toutes les difformités artificielles que nous voyons pratiquer par nos mendiants, sont également en usage à la Chine. Il est vrai ^{p.055} que le gouvernement est ici plus sévère qu'en France contre ces sortes d'imposteurs ; & la canne de bambou leur fait retrouver bien vite le nez, l'œil, le bras, & la jambe dont ils feignaient d'être privés. S'ils n'apportent pas ces défauts en naissant, ce sont leurs parents, qui souvent les estropient dès l'enfance, pour les mettre en état de gagner leur vie par ces misérables artifices. On voit encore de ces gueux exercer contre eux-mêmes des rigueurs incroyables pour extorquer des aumônes. Ils se fouettent le corps, frappent du front contre une pierre, ou se heurtent la tête l'un contre l'autre, jusqu'à se faire des contusions horribles, & à tomber sans connaissance. Ils continueraient ces extravagances au degré d'en mourir, si les spectateurs ne les arrêtaient, en leur jetant quelques pièces d'argent. Ils forment ordinairement le cortège des opérateurs qui parcourent les bourgs & les villages, montés sur des tigres ou d'autres bêtes apprivoisées. Ces

charlatans ont par-dessus leurs habits, un grand manteau à longues manches, & un baudrier. Ils tiennent de la main droite une épée, avec laquelle ils sont le p.056 moulinet par intervalle, en vantant leurs remèdes pour toutes sortes de maladies.

J'achèverai de vous apprendre ce qui regarde les lois pénales de la Chine. Dans les procédures criminelles, il n'est pas toujours besoin d'un décret, pour conduire les malfaiteurs devant la justice. Dans quelque lieu que le magistrat découvre du désordre, il a le pouvoir de le faire punir sur-le-champ ; ce qui n'empêche pas que le coupable ne puisse encore être cité devant quelque cour supérieure, où son procès étant recommencé dans les formes, il est quelquefois châtié avec plus de rigueur.

Tandis que l'affaire s'instruit, il est conduit dans les prisons qui n'ont ni l'horreur ni la saleté de celles de l'Europe. Ce sont des logements commodes & spacieux, bâtis presque de la même manière dans tout l'empire. Des hommes souvent innocents, ou légèrement coupables, ne sont-ils pas déjà assez malheureux d'être privés de leur liberté ? Pourquoi faut-il ajouter à cette perte, celle de la santé & de toutes les douceurs de la vie ?

Les prisons de la Chine sont toujours remplies d'une infinité de p.057 misérables ; dans celles de Canton on compte habituellement jusqu'à quinze mille prisonniers. L'État ne les nourrit point ; mais on leur permet de s'occuper de divers travaux qui leur donnent moyen de subsister. On enferme les plus insignes criminels dans des loges particulières ; & on les enchaîne : les autres ont la liberté, durant le jour, de se promener dans une cour spacieuse ; & le soir, on les fait entrer dans une grande salle pour y passer la nuit : des gardes veillent autour des prisons, & font observer un profond silence. On a le plus grand soin des prisonniers qui tombent malades ; on leur donne des médecins & des remèdes aux frais de l'empereur ; un officier est tenu de veiller à ce que chacun fasse son devoir. On n'y entend point de bruit ; on n'y voit point de querelle ; la tranquillité y règne comme dans un monastère. À l'égard de ceux qui se portent bien, on leur apporte,

chaque jour, toutes sortes de commodités en abondance ; ce qui forme continuellement un véritable marché : le tout ensemble a l'air d'une petite république bien réglée. La prison ^{p.058} des femmes est séparée & grillée ; on leur passe par un tour les choses dont elles ont besoin ; & rarement les hommes en approchent.

Lorsqu'un malfaiteur est accusé de quelque crime capital, son procès passe par cinq ou six tribunaux subordonnés les uns aux autres ; mais, excepté dans quelques cas extraordinaires, où la justice doit être prompte, tels que la sédition & la révolte, aucun d'eux ne prononce définitivement un arrêt de mort. Les procès criminels doivent être examinés par l'empereur même ; & nulle sentence de mort n'est exécutée s'il ne la signe, après qu'elle lui a été présentée jusqu'à trois fois. Il n'y a point de précaution qui paraisse excessive aux Chinois, lorsqu'il s'agit de conserver la vie à un citoyen. Vous devez juger de là, Madame, que les crimes dignes de mort sont plus rares à la Chine qu'en Europe, où une procédure si lente serait sujette à de grands inconvénients. D'un autre côté, ces délais sont favorables à l'innocence, & la délivrent presque toujours de l'oppression, quoiqu'elle se trouve exposée à languir longtemps dans les chaînes. Lorsque le crime est d'une ^{p.059} énormité extraordinaire, le prince en signant la sentence, y joint les paroles suivantes : « Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre, que le coupable soit exécuté sans délai. S'il n'est question que d'un crime ordinaire, l'ordre est adouci dans ces termes : « Que le criminel soit gardé en prison jusqu'à l'automne, & qu'il soit justicié. C'est ordinairement à cette saison qu'est renvoyée la punition de tous les malfaiteurs condamnés à mort. Si l'empereur n'approuve pas la première sentence d'un tribunal, il peut nommer d'autres juges pour recommencer l'examen du coupable, jusqu'à ce que leur décision s'accorde avec la sienne. Par là il est toujours le maître de sauver un criminel ou de perdre un innocent, dont il aura résolu la délivrance ou la perte.

Dans les procédures ordinaires, la sentence des tribunaux inférieurs est communiquée aux principaux officiers de toutes les cours

suprêmes ; ainsi le plus vil & le plus méprisable sujet de l'empire jouit à la Chine d'un privilège qui ne s'accorde parmi nous qu'aux personnes de la plus haute distinction, ^{p.060} d'être jugé par toutes les chambres assemblées.

La question ordinaire & extraordinaire est établie à la Chine, comme dans tous les pays policés ; & l'on n'y est pas moins industrieux à inventer de nouvelles machines pour tourmenter ingénieusement les coupables. Ce raffinement de cruauté, inconnu des nations barbares & grossières, ne devait pas être ignoré chez un peuple où, depuis ii longtemps, les sciences & les arts sont cultivés.

Lorsqu'un criminel est condamné à mort, on ne manque pas, avant que de lui prononcer la sentence, de lui présenter un verre de vin qui se nomme ici le vin d'offrande. Après la lecture de l'arrêt, la plupart de ces malheureux s'emportent en invectives contre ceux qui les ont condamnés. Les juges écoutent ces injures avec patience ; mais, ce qui ne se pratiquait point encore en France quand j'en suis parti, on leur met ensuite dans la bouche un bâillon qui les empêche de parler, & avec lequel on les mène au lieu de l'exécution. D'autres ne font que chanter dans le chemin qui les conduit à ^{p.061} la mort, & boivent joyeusement le vin d'offrande, & celui que leur présentent des amis qui les attendent au passage, pour leur donner ce dernier témoignage d'attachement.

Les supplices capitaux sont d'étrangler, de trancher la tête & de tailler en pièces. Le premier est le plus commun, & passe pour le plus doux : c'est celui des gens de qualité. On se sert d'une corde longue de sept à huit pieds, avec un nœud coulant qu'on passe au cou des criminels. Quelquefois, par une faveur insigne, l'empereur leur envoie un cordon de soie, & leur permet de s'étrangler eux-mêmes.

Le second supplice est regardé comme le plus infâme, & n'est que pour les crimes énormes. Les Chinois pensent qu'il ne peut rien arriver de plus honteux à un homme, que de ne pas conserver en mourant son corps aussi entier, qu'il l'a reçu de la nature.

La troisième espèce de punition est celle des rebelles ou des traîtres. Elle a quelque chose de barbare dans son appareil. On attache le criminel à un pilier ; on lui écorche la peau de la tête qu'on lui rabat sur les yeux ; on ^{p.062} lui coupe ensuite successivement toutes les parties du corps ; on lui ouvre le ventre ; & l'on jette son cadavre ou dans un fossé, ou dans la rivière.

On ne dresse point d'échafaud pour les exécutions ; un criminel qui doit être décollé, se met à genoux dans quelque place publique, les mains liées derrière le dos ; l'exécuteur s'avance, & lui abat la tête d'un seul coup. La charge de ce dernier n'a rien de flétrissant dans l'esprit des Chinois ; c'est, au contraire, un emploi de distinction, comme autrefois dans certains cantons d'Allemagne, c'était le plus jeune du corps de ville, qui expédiait les criminels ; dans d'autres, c'était le plus nouveau marié. En Georgie, on dit d'un seigneur, pour le louer, que personne n'entend comme lui à pendre & à décapiter son homme. Le bourreau de Pékin porte la ceinture jaune, qui est l'ornement des princes du sang.

Nous ne restâmes pas longtemps à Chao-Tcheou, parce que l'air n'y est pas sain, & qu'il y règne tous les ans des maladies qui enlèvent quelquefois un grand nombre de ses habitants. Nous en partîmes pour visiter la province ^{p.063} de Canton. Près d'un lieu appelé Nan-Hiong, nous vîmes un chemin admirable sur le haut d'une montagne. Il a plus d'une lieue de longueur, & est bordé des deux côtés de précipices effrayants ; mais comme il est très large, on n'apprend point qu'il y soit jamais arrivé d'accident. C'est le chemin le plus fréquenté de la Chine ; parce qu'il est devenu le passage de tout ce qui arrive de l'orient & du midi ; aussi y voit-on autant de monde, que dans les rues des plus grandes villes. À côté est une espèce de temple érigé à la gloire du mandarin qui a fait construire ce chemin, & plus loin, les marchands ont élevé un monument de pierre à l'honneur du vice-roi chargé des douanes de la province, qui en a fait diminuer considérablement les droits.

Ces douanes sont ici beaucoup moins rigoureuses qu'en France :

non seulement on n'y fouille personne comme le font nos commis de barrières, grossièrement & avec humeur. Il est même rare qu'on ouvre les caisses & les paquets. Si c'est un homme de quelque apparence, on ne fait point la visite de ses coffres ; & l'on n'exige ^{p.064} rien de lui. « Nous voyons bien, disent les gardes, que monsieur n'est point un marchand. Au passage de quelques douanes, on lève les droits en nature ; & alors on s'en rapporte à la déclaration du voiturier. Dans d'autres lieux on fait payer tant par poids ; & cela ne souffre aucune difficulté. On ne visite point les paquets qui sont adressés aux gens de la cour.

Ce que je vis de plus remarquable dans les autres endroits de cette province, c'est la beauté & la magnificence extraordinaire de ses ponts. Comme j'en témoignais mon admiration au missionnaire :

— Que direz-vous donc, reprit-il lorsque vous verrez dans les provinces de Fo-Kien, de Quey-Tcheou, de Chen-Si, de Pe-Tche-Li, les différents chef-d'œuvre que la Chine offre en ce genre, sur la plupart des rivières & des canaux ? Il y en a dont le sol est plat, c'est-à-dire, qu'au lieu d'y faire des voûtes, on a couché transversalement de longs quartiers de pierres qui portent sur des piliers isolés. J'ai vu un de ces ponts qui a au moins deux mille cinq cents pieds de longueur, & est soutenu par plus de trois cents piliers, assez élevés pour ^{p.065} donner passage à de grosses barques, avec leurs mâts & leurs voiles. Les deux côtés sont bordés de balustrades, sur lesquelles on voit, à égale distance, des globes, des lions & des pyramides.

On rencontre assez fréquemment à la Chine des ponts de sept, huit ou neuf arches toutes de marbre. D'autres sont ornés aux deux extrémités, d'arcs de triomphe, hauts, majestueux, & d'une parfaite exécution. Le pont du fossé qui environne le palais de l'empereur à Pékin, est un ouvrage merveilleux. Il représente un dragon d'une taille extraordinaire ; les pieds servent de piliers ; le corps forme l'arche du milieu ; la queue en fait une autre, & la tête une troisième. La masse

entière est de jasper noir, dont toutes les parties sont si parfaitement jointes qu'on les croirait d'une seule pièce.

Ce que les Chinois appellent *le pont de fer*, est effectivement formé de l'assemblage de plusieurs chaînes de ce métal. Il est bâti sur un torrent dont le lit est fort profond. Sur chaque bord on a élevé deux grands massifs de maçonnerie, d'où pendent plusieurs ^{p.066} chaînes qui traversent d'un bout à l'autre, & sur lesquelles on a jeté des madriers. Dans d'autres endroits, au lieu de chaînes, on met en travers de gros câbles qui soutiennent quelques planches tremblantes & mal assurées. Leur agitation, jointe à la vue des précipices, fait un spectacle terrible pour les passants.

Comme le nombre des ponts est fort grand à la Chine, ils forment une perspective très noble & très agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne. Les Chinois en ont pratiqué d'admirables sur des torrents qui roulent parmi les plus hautes montagnes. Il y en a un qu'ils appellent *le pont volant*, parce qu'il paraît construit dans les airs. Il est d'une seule arche : ses deux extrémités sont appuyées sur des montagnes, entre lesquelles coule un fleuve dans une vallée profonde : sa longueur a près de six cents pieds ; & la hauteur de l'arche près de sept cens.

Mais la Chine a peu de ponts qui puissent être comparés à celui de Fou-Tcheou-Fou, capitale de la province de Fo-Kien. La rivière qui est très large forme, en se divisant, plusieurs ^{p.067} petites îles, qui sont toutes unies par des ponts. Le principal offre plus de cent arches bâties de belles pierres blanches avec des balustrades de chaque côté, mêlées de toutes sortes d'ornements. L'entretien seul des ponts de la Chine coûte annuellement des sommes immenses, que l'État fournit toujours avec la plus grande générosité.

Je ne vous ai point encore parlé, Madame, du voyageur anglais que le hasard, comme vous savez, m'avait fait rencontrer à la Cochinchine. Des affaires l'avaient obligé de s'arrêter à Macao ; & nous le retrouvâmes à notre retour à Canton. Il avait été présenté au vice-roi

qui demanda à nous voir ; & nous reçûmes de ce mandarin, pendant notre séjour, les traitements les plus favorables. Souvent il nous faisait venir dans son palais ; & il nous mit en relation avec tous les lettrés de cette grande ville.

On appelle *lettrés* à la Chine ceux qui, après différents examens, sont promus aux grades de licencié, de maître-ès-arts & de docteur. Il y a dans toutes les parties de l'empire, des collèges où l'on prend, comme en ^{p.068} Europe, ces divers degrés. C'est parmi ceux qui les possèdent, qu'on choisit les magistrats & les officiers civils : comme il n'y a point d'autre voie pour s'élever aux dignités, tout le monde, même les enfants du peuple, se livrent à l'étude, dans l'espérance de parvenir aux charges : comme nous voyons qu'en France, par l'espoir d'une cure ou d'un bénéfice qui fasse vivre toute une famille, le plus petit particulier fait étudier ses enfants, & prive l'État de soldats, de laboureurs & d'artisans.

Les Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq à six ans. Le premier rudiment qu'on leur met dans les mains, renferme une centaine de caractères qui expliquent les choses les plus communes, comme le soleil, la lune, l'homme, certains animaux, certaines plantes, une maison, quelques ustensiles familiers, & d'autres objets semblables. Les images de ces mêmes objets, représentés au naturel, servent à rendre leur conception plus vive, & forment une espèce de bureau typographique, tel qu'on a voulu en introduire à Paris : c'est là le premier alphabet des Chinois.

^{p.069} On leur donne ensuite un autre livre composé de plus de mille sentences fort courtes, & terminées par des rimes, pour faciliter la mémoire. L'enfant doit les apprendre toutes, avant que de passer à d'autres études ; s'il manque d'en retenir tous les jours un certain nombre, on le couche sur un banc, & on lui donne plusieurs coups de fouet par-dessus ses habits. On n'accorde aux écoliers qu'un mois de vacance & cinq ou six jours de congé pendant toute l'année. Dans un âge plus avancé on les oblige de savoir par cœur un abrégé de la doctrine de Confucius, ou de quelqu'autre philosophe chinois comme

parmi nous le catéchisme. Pendant qu'ils apprennent à lire les lettres on les accoutume à les former avec un pinceau ; car à la Chine on ne se sert ni de plumes, comme nous, ni de roseaux, comme les Arabes, ni de crayon, comme les Siamois. Ils tiennent leur pinceau perpendiculairement, comme s'ils voulaient piquer le papier ; & commencent de haut en bas. Ils ont une feuille écrite en caractères rouges qu'ils doivent couvrir de noir ; ou bien ^{p.070} ils ont du papier transparent dont ils font le même usage. Ils apportent beaucoup d'application à se former la main ; car l'art de bien peindre les lettres est ici en grande estime. Les Chinois préfèrent une belle pièce d'écriture au tableau le plus fini. Ils ont même, en général, une espèce de vénération pour les caractères, soit qu'ils soient imprimés, soit qu'on les ait tracés à la main. Si le hasard leur fait rencontrer quelque feuille écrite, ils la ramassent avec respect, & se gardent bien d'en faire un usage indécent : les écrits de nos auteurs sont moins respectés.

Après les études dont je viens de parler, on applique les enfants à la composition ; elle consiste à amplifier une sentence dont il faut d'abord deviner & développer le sens. Il y a des prix proposés, comme dans nos classes, pour ceux qui ont le mieux réussi ; dans plusieurs villes, les gouverneurs se chargent de faire composer eux-mêmes les écoliers qui sont dans leur district, & de distribuer les récompenses. Il n'y a point de bourgs, ni même de petits villages qui n'ait ses maîtres pour l'instruction de la jeunesse. ^{p.071} Les personnes aisées sont, comme parmi nous, dans l'usage de confier l'éducation de leurs enfants à des précepteurs particuliers ; mais, ce qui n'est pas même parmi nous, c'est la considération dont ces précepteurs jouissent. Leur emploi est également recommandable & lucratif. Ils sont honorés dans les familles ; on leur donne la première place ; & leurs disciples les respectent éternellement.

Quand les jeunes gens ont achevé les études domestiques, ils commencent un nouveau cours de science, qui les met à portée de parvenir aux grades académiques, & d'être reçus dans l'ordre auguste des lettrés. Ainsi toute leur jeunesse s'est passée à apprendre à lire & à

écrire, à charger leur mémoire de caractères innombrables, & d'une foule de sentences que le sens commun dicte à tous les hommes. Cependant les divers degrés par où passent les étudiants à la Chine, & tous les examens qu'ils sont obligés de subir pour parvenir au doctorat, pourraient faire croire que les Chinois lettrés sont des hommes fort savants ; mais ils ne savent réellement que lire & écrire ; p.072 encore faut-il, pour cela, avoir étudié presque toute sa vie. Une faute d'orthographe ou de mémoire, un caractère mal formé, le passage d'un livre mal retenu, une loi récitée peu fidèlement, leur fait refuser le degré auquel ils aspirent. Leur capacité s'étend encore à composer, comme je l'ai dit, des espèces d'amplifications de rhétorique sur des matières triviales. Quelle différence de nos études à celles des Chinois ! Nous apprenons plusieurs langues dans notre jeunesse, la rhétorique, la poésie, la géographie, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la théologie, la médecine, la jurisprudence, la musique, & presque rien de tout cela n'occupe la jeunesse chinoise. On ne peut donc s'empêcher de plaindre une nation laborieuse, qui, avec tant d'ardeur & de goût pour les sciences, a le malheur d'être moins savante après vingt ans d'étude, que plusieurs enfants d'Europe ne le sont à douze ou quinze ans. Tant d'ignorance jointe à tant d'application, est uniquement causée par la nature de leur langue qui demande vingt ou trente années, pour être parlée, lue p.073 & écrite avec quelque intelligence. Ils n'ont point comme nous, de lettres simples, ni d'alphabet. Autant ils ont de mots, autant ils ont de figures & de caractères pour les représenter. On en fixe le nombre à seize cents ; mais un seul mot peut signifier plus de vingt choses différentes, par la diversité des accents & des inflexions de voix ; c'est-à-dire, que leur langage est une espèce de musique beaucoup plus diversifiée que les récitatifs des opéra italiens ; encore n'y a-t-il que les concitoyens qui puissent s'entendre entr'eux ; car chaque province, & même chaque ville a son idiome, ou, pour mieux dire, ses tons particuliers. Il n'est point de langue plus remplie d'équivoques, que la chinoise : on ne peut écrire ce qu'un autre prononce, ni comprendre la lecture d'un livre, à moins qu'on n'ait aussi le même livre devant les yeux. Outre les seize cents mots qui peuvent

avoir plusieurs significations, les Chinois ont encore une infinité d'autres caractères ou figures, qui répondent aux diverses formules ou dictons dont on se sert pour s'exprimer. La plus longue vie d'un homme ne suffit point, pour apprendre ^{p.074} distinctement tous ces caractères. Aussi personne n'est-il mis au rang des vrais savants, s'il n'en sait, pour le moins, soixante mille ; de sorte qu'un docteur à la Chine, est un homme qui sait lire & écrire.

On distingue ici trois classes de lettrés, qui répondent aux trois différents grades que prennent les savants. Pour y parvenir, il faut subir trois examens, & y faire preuve de son habileté. Rien de plus important ni de plus étroitement observé que ces examens : c'est par les compositions qu'on juge de la capacité des sujets. Ils sont enfermés dans des cellules, & ne peuvent avoir, pendant ce temps-là, aucune communication au dehors. Ils sont soigneusement gardés & observés par des surveillants fidèles, que l'on empêche, autant qu'il est possible, de se laisser corrompre. Les portes même sont scellées du sceau du vice-roi. Il n'est pas permis aux étudiants d'avoir aucun livre, ni d'autres papiers, que celui dont ils ont besoin pour leurs compositions ; on a soin de leur fournir tout le nécessaire, aliments, bougie, &c, aux frais de l'empereur, La maison qui sert à cet ^{p.075} usage, est un édifice très vaste, partagé en une infinité de petites loges, longues de quatre à cinq pieds, sur trois & demi de large ; il y a des collèges où l'on en compte jusqu'à six mille. C'est là que l'on enferme les candidats. Le premier de ces examens se fait par un mandarin des premières classes, que la cour envoie exprès dans chaque province. Il y donne toute son attention avec la dernière rigueur, sans acception de personnes, & n'a égard qu'au mérite. Il lui est défendu de parler à qui que ce soit, aussi longtemps qu'il est dans cette fonction. Cependant, quoiqu'il doive s'attendre à une mort certaine, s'il est convaincu de prévarication, il s'en trouve quelquefois qui se laissent gagner par argent, avant qu'ils soient arrivés dans la province. On leur donne certains signes pour reconnaître les compositions de ceux qu'on est convenu de favoriser.

On adjuge les prix aux meilleurs ouvrages ; & leurs auteurs

obtiennent le premier grade, qui répond à celui de bachelier dans nos écoles. Ils commencent à jouir de plusieurs privilèges ; ils portent un habillement qui les ^{p.076} distingue ; ils ne sont plus sujets à recevoir la bastonnade par ordre des magistrats ordinaires ; ils ont un supérieur particulier qui les gouverne, & qui seul a droit de les punir. Dans les corrections de cette espèce, on voit quelquefois un homme de cinquante à soixante ans condamné à la bastonnade, tandis que son fils reçoit des applaudissements & des récompenses.

On arrive au second grade par un autre examen qui n'a lieu que tous les trois ans, & seulement dans les capitales des provinces ; & au troisième, par un dernier examen qui se fait à Péking, dans le palais de l'empereur. S'il se trouve des candidats qui ne soient pas en état de supporter les frais du voyage, on ne manque pas d'y pourvoir, pour que la pauvreté ne soit point un obstacle au mérite. Le prince préside souvent en personne à ce dernier examen, & donne quelquefois lui-même le sujet de la composition. La réception des docteurs se fait avec un éclat & une magnificence extraordinaires. Ils sont présentés au monarque, qui leur fait des présents honorables. Leurs noms sont inscrits sur de grands ^{p.077} tableaux qu'on expose dans les places publiques. Des courriers se pressent d'annoncer cette nouvelle à la famille des docteurs ; & toute la ville célèbre cet événement par de grandes réjouissances ; on élève des arcs de triomphe en leur honneur ; & le prince les nomme bientôt après à différentes dignités, chacun selon ses vertus & ses talents.

Les licenciés qui se défient d'eux mêmes, ou qui n'ont point assez d'ambition pour aspirer au doctorat, se retirent chez eux pour y vivre honorablement. Ils peuvent même, avec de la protection, parvenir à des emplois ; mais, dès qu'ils sont en charge, soit comme docteurs, soit comme licenciés, ils ne leur est plus permis de se relâcher de l'étude ; car ils sont obligés, dans le temps qu'ils y pensent le moins, de comparaître encore aux examens. Si on les trouve peu instruits, ils sont dégradés & renvoyés honteusement dans leur province ; si, au contraire, ils ont fait de nouveaux progrès, on les élève à de plus

grandes places. Il résulte de cette politique, que les charges étant toujours remplies par d'habiles gens, on évite les maux & ^{p.078} les inconvénients qui proviennent de l'ignorance. Comme elles ne se donnent qu'au mérite, l'empereur peut les ôter dès qu'on cesse de s'en rendre dignes. D'ailleurs, comme on ne connaît point à la Chine de noblesse héréditaire, & qu'il n'y a que les charges qui ennoblissent, il faut nécessairement hériter de la capacité de ses pères, si l'on veut arriver aux mêmes dignités & tenir le même rang. Que penserait donc un Chinois à qui on dirait que, dans certains pays de l'Europe, les places & les emplois ne s'accordent point à la capacité ; que même les plus savants, ceux dont l'étude a perfectionné le jugement, sont laissés à l'écart ; qu'on leur préfère presque toujours des ignorants, des hommes sans lumières, sans talents, que leur richesse met en état d'acheter des charges, d'où dépendent le bon ordre de la société & la sûreté publique ? Ce Chinois qui voit que dans son pays les dignités ne se donnent qu'au mérite, se persuaderait, sans doute, que nous sommes une nation médiocrement policée ; que les lois doivent céder au caprice & à l'ignorance ; & il se moquerait peut-être ^{p.079} avec raison, de ceux qui sont assez sots parmi nous, pour s'appliquer à des études auxquelles nous n'avons attaché aucun avantage. À la Chine, un docteur doit se regarder comme un homme solidement établi ; il ne craint plus l'indigence, & est sûr de parvenir aux honneurs.

L'éducation qu'on donne à la jeunesse chinoise, est encore d'une ressource infinie pour les mœurs. Occupée sans relâche, dès l'âge de six ans, elle n'a guère le temps de se corrompre par la débauche. Aussi la gravité & la modestie sont-elles le partage des lettrés ; ils marchent toujours les yeux baissés ; un jeune écolier même n'est pas moins composé dans son air & dans ses manières, qu'un professeur de l'université de Paris.

Outre les dignités qui s'acquièrent par les lettres, il en est d'autres auxquelles on arrive par la science des armes ; & il y a de même des examens que doivent subir également ceux qui y aspirent. Il faut d'abord donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc, à monter à

Le Voyageur français
La Chine

cheval, & de force à lever quelque grosse pierre, à porter de p.080
pesants fardeaux. On leur fait composer ensuite un discours simple,
mais bien raisonné, sur quelque matière concernant l'art militaire ; &
on leur donne des questions à résoudre sur les campements, les
marches, les stratagèmes de guerre, &c. Ceux qui montrent le plus de
capacité, obtiennent les premiers grades ; & de cette école, comme de
nos compagnies de mousquetaires, l'État tire d'excellents officiers.

Je suis, &c.

À Canton, ce 19 juillet 1744.

@

LETTRE LVII

@

p.081 En vous disant, Madame, que les Chinois passent leur vie à apprendre leur langue, je n'ai pas exclu les autres sciences ; ils les cultivent toutes ; mais ils y font peu de progrès, & percent rarement au-delà des premiers éléments. On est étonné que toutes leurs connaissances soient, en même temps, & si anciennes, & si bornées. Ils n'ont puisé dans l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie, la médecine, la géographie, la philosophie naturelle & la physique, que les notions que la pratique des affaires semble exiger ; ils n'ont jamais été plus loin, & paraissent même incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connaissances très tard ; & nous avons tout perfectionné rapidement. Les sciences ont fait plus de progrès en Europe dans trois siècles, que chez les Chinois dans l'espace de quatre mille ans. Ils ont de p.082 la physique des idées très superficielles, n'ont aucun principe de logique artificielle & raisonnée ; & à l'égard de la métaphysique, ils n'en connaissent pas même le nom, leur étude principale se tourne vers la science des mœurs ; & au fond, c'est ce qu'il y a de plus digne de l'homme, & de plus utile à la société. Aussi c'est la nation la plus sage, &, peut-être, quoique païenne, la plus vertueuse de l'univers. Presque tous ses empereurs ont été des hommes d'une vertu sublime, des Numa, des Solon, des Lycurgue, des Antonin ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'humilité même, inconnue à ces philosophes, est expressément recommandée à la Chine. Elle y est regardée comme un vertu fondamentale, utile à celui qui la possède, &, en général, nécessaire parmi les hommes, quoiqu'on ne leur demande communément que de la modestie, qui n'en est que le signe équivoque. Nulle nation n'a produit autant & de si bons livres de morale ; leurs sages sont populaires dans leurs écrits. Ils ne font point briller leur imagination comme ceux de la Grèce & de Rome ; p.083 ils ne courent point après les applaudissements comme nos prédicateurs & nos philosophes. Ils s'accrochent au génie & à la faible capacité du

peuple ; ils ne cherchent qu'à instruire les hommes & à les rendre meilleurs.

La philosophie morale des Chinois est, en général, la même que celle des autres nations ; parce que la raison est semblable dans tous les pays, & que tous les hommes ont dans leur cœur, des règles sûres & invariables pour leur conduite. Elles se réduisent aux devoirs mutuels des pères & des enfants, du prince & des sujets, des amis & des citoyens entre eux. De ces trois chefs ils déduisent tous les autres devoirs, non seulement pour la conduite particulière de la vie, mais pour l'ordre & la manutention de l'État. Ils sont persuadés que si les enfants sont soumis à ceux dont ils tiennent le jour, si les peuples regardent le souverain & les magistrats comme leurs pères, toute la nation ne sera qu'une famille bien réglée ; & c'est là-dessus qu'est établi le fondement de leur monarchie & de leur politique. L'autorité paternelle n'y est jamais ^{p.084} affaiblie ; les lois la rendent si absolue, qu'il n'y a ni âge, ni rang, ni prétexte qui puisse en dispenser les enfants ; une mère peut faire donner la bastonnade à son fils, fût-il mandarin. Ce respect filial est en telle recommandation chez les Chinois, qu'un empereur, ayant exilé sa mère à cause de ses galanteries scandaleuses, fut forcé par ses sujets de la rappeler & de la rétablir dans son rang d'impératrice. Un fils ne peut plaider contre son père, qu'avec le consentement des parents, des amis & des magistrats, ni présenter une requête contre lui, à moins qu'elle ne soit signée par le grand-père ; & alors, s'il se trouve la moindre fausseté dans la plainte, la vie du fils est en danger. Un père, au contraire qui accuse son enfant de lui avoir manqué de respect, n'est point obligé d'en apporter de preuve ; il en est cru sur sa parole. S'il arrive, ce qui est rare, qu'un père soit maltraité par son fils ; ou, ce qui est plus horrible encore, que dans un moment de fureur, le fils devienne parricide, alors la consternation & l'alarme se répandent dans toute la province ; la punition s'étend sur tous les parents ; ^{p.085} & les mandarins du département sont destitués de leurs charges.

Le Voyageur français
La Chine

« C'est leur faute, dit-on ; ils n'ont pas assez veillé au soin des bonnes mœurs. Le coupable ne se serait point porté à cet attentat, si on eût réprimé ses indignations perverses, & puni ses premiers crimes.

Sa maison est rasée, ainsi que toutes celles qui sont dans le voisinage ; & l'on élève dans le même lieu, un monument qui éternise l'horreur de ce crime.

Voici un trait qui fait connaître la délicatesse de l'amour qu'ont les Chinois pour leurs pères. Un magistrat mérita la mort, pour ne s'être point acquitté avec intégrité de sa charge. Son fils, âgé de quinze ans, alla se jeter aux pieds de l'empereur & lui offrit sa vie, pour conserver celle de son père. Le monarque, touché de cette marque de tendresse, accorda au fils la grâce du magistrat, & voulut, pour récompenser la vertu de ce généreux enfant, le distinguer par des marques d'honneur ; mais il les refusa, en disant qu'il ne voulait point d'une distinction qui lui rappellerait continuellement l'idée d'un père coupable.

p.086 Le second point de la morale chinoise consiste dans le respect des peuples pour leur souverain, bien au-dessus de celui que nous avons en Europe pour nos princes. Les premiers ministres, les plus proches parents, le frère même de l'empereur, ne lui parlent qu'à genoux. On se prosterne à la vue de son trône, devant sa ceinture & ses habits. Personne, de quelque qualité qu'il soit, n'ose passer à cheval ou en chaise devant la porte de son palais ; dès qu'on en approche, on met pied à terre ; & on ne remonte qu'à quelques pas de là. Ce respect néanmoins n'est point aveugle ; lorsque l'empereur fait quelques fautes, ses sujets ne craignent point de le condamner, & les mandarins de lui faire des remontrances ; mais, en public, ils l'honorent toujours comme si sa conduite était irréprochable ; parce qu'ils regardent la soumission comme l'âme de tout bon gouvernement.

Cette maxime d'État, qui oblige les peuples de rendre au prince une obéissance filiale, lui impose aussi lui-même l'obligation de les gouverner avec une tendresse de père. C'est une opinion p.087

généralement établie parmi eux, qu'un empereur doit s'occuper tout entier des intérêts de son État ; que le ciel ne l'a pas placé dans un si haut rang, pour jouir dans l'inaction des biens qui l'environnent, mais pour veiller au bonheur de ses sujets. On accoutume de bonne heure les princes à ne point connaître d'autre gloire ni d'autre grandeur. On ne leur parlerait d'un Achille, d'un Alexandre, d'un César, que comme de trois fléaux que le ciel donna dans sa colère à des peuples qu'il voulait punir.

Ce préjugé heureux a jeté de profondes racines dans l'esprit de la nation ; les magistrats & les empereurs en connaissent l'importance, & n'oublient rien, à leur tour, pour persuader au peuple qu'ils ont pour lui une affection toute paternelle. C'est du plus ou du moins d'habileté à jouer ce personnage, que dépend le succès de leur administration. Aussi, dans des temps de famine & de calamités, on a vu non seulement des vice-rois & des premiers ministres, mais l'empereur lui-même s'enfermer dans son palais, jeûner, s'interdire tout plaisir, déchirer ses vêtements, confesser ^{p.088} humblement ses fautes, regarder les malheurs publics comme ses propres disgrâces, & supplier ses ministres, les chefs des conseils, les docteurs du premier rang, & les censeurs de l'empire de lui faire sincèrement des remontrances par écrit sur ses fautes personnelles, ou sur celles qui ont rapport au gouvernement. Avouez, Madame, que si ces faits n'étaient pas attestés par des témoins irréprochables, vous croiriez qu'il s'agit de la république de Platon ou du royaume d'Utopie. Le feu empereur se plaignit publiquement dans la gazette chinoise, qu'étant un jour à sa maison de plaisance, il ne se trouva personne qui lui présentât des placets. Dans la crainte qu'on ne s'imaginât qu'il allait passer quelque temps dans ce lieu pour y chercher du repos, il assurait que c'était uniquement pour y jouir d'un meilleur air, & qu'il voulait que les affaires s'y expédiassent tous les jours comme à Péking. Il portait l'attention jusqu'à dispenser les cours souveraines de venir lui rendre compte des affaires pressantes, lorsque le temps était extraordinairement froid. Enfin il déclarait qu'il ne se croyait au-dessus des ^{p.089} autres hommes,

que pour en être le protecteur & le père. Un prince qui veut régner avec autorité à la Chine, doit se conformer à cette maxime. Si sa conduite n'y répond pas, il tombe dans le mépris ; & quand les peuples cessent d'estimer leurs souverains, ils ne tardent guère à secouer le joug de l'obéissance.

À l'égard des devoirs réciproques, qui sont un autre article de la morale chinoise, on peut dire que ces peuples se traitent mutuellement avec une honnêteté qui passerait en France pour une politesse comique & ridicule. Les artisans, les domestiques, les paysans, se font des compliments. Quand des charretiers, des porte-faix, des muletiers se rencontrent, & qu'ils viennent à se croiser dans un chemin étroit, au lieu de se quereller & de se battre, comme dans nos heureuses contrées, ils s'abordent poliment, se demandent pardon de l'embarras dont chacun s'accuse, se mettent à genoux les uns devant les autres, ne se séparent point sans se faire de profondes inclinations, & n'omettent rien des pratiques aussi incommodes que puéres de la ^{p.090} politesse chinoise. Ces usages sont presque aussi anciens chez ces peuples, que leur monarchie. Ils ont été enseignés par leurs premiers sages, dans ces livres canoniques si respectés dans tout l'empire ; tout y est marqué, dans le plus grand détail. La manière de se visiter, de se saluer, de se faire des présents, d'écrire des lettres, de donner à manger, &c. Ces coutumes ont force de loi ; personne n'ose s'en dispenser. Il y a un tribunal supérieur à Péking dont une des principales fonctions est de veiller à l'observation de toutes ces pratiques. Aussi les Chinois se piquent-ils d'être plus polis & plus sociables que les autres hommes. Il est certain qu'aucune nation n'a les mœurs aussi douces ; que les querelles sont très rares parmi eux, & que les voies de fait y sont presque inconnues. Le peuple est ici exempt de cette grossièreté, de cette rudesse qui partout ailleurs, fait le caractère de la populace.

Après l'étude de la morale, les Chinois s'appliquent principalement à l'histoire. Nul peuple n'a été si soigneux de conserver ses annales, ni si scrupuleux ^{p.091} sur la fidélité historique. Outre le tribunal dont je vous ai parlé, chaque ville fait imprimer tout ce qui arrive de singulier dans

l'on district. On y fait mention de ceux qui se sont distingués par leur mérite personnel ; les femmes même ont place dans ces Mémoires. Ils contiennent non seulement le récit des événements les plus remarquables, mais plusieurs observations curieuses sur la nature & les productions du pays, sur les mœurs & les usages des habitants. De temps en temps les mandarins de la ville s'assemblent pour examiner ces Annales ; & s'ils trouvent que l'adulation ou l'ignorance ait altéré la vérité, ils y font des changements & des corrections. Cette multitude de Mémoires rend l'histoire de la Chine très volumineuse ; & cette étude devient une occupation pénible, qui demande beaucoup de patience, de travail & de temps.

Les Chinois n'ont ni prédicateurs ni avocats, & conséquemment ont peu d'idée de tout ce que nous appelons pièce d'éloquence. Ils n'ont pas non plus de poèmes de longue haleine ; & de tous nos genres de versification, ^{p.092} l'ode est peut-être le seul qu'ils connaissent. Ils ont des vers rimés, d'autres qui ne le sont pas ; mais leur poésie en général ne manque ni de douceur ni de délicatesse.

Il y a quelques jours que j'assistai à une de leurs comédies, qui fut jouée, non pas sur un théâtre public, la sévérité des mœurs empêche de les autoriser, mais dans une maison particulière ; car vous saurez, Madame, que dans toutes les villes il y a des troupes de farceurs & d'histrions qui vont dans les maisons où on les appelle. Vous jugez qu'il n'y a que des gens fort riches, qui soient en état d'avoir chez eux des comédiens ; aussi était-ce dans le palais du vice-roi qui, ce jour-là, nous avait donné un grand festin. Voici ce qui se pratique dans ces occasions. Dès qu'on se fût mis à table, quatre ou cinq des principaux acteurs, richement vêtus, entrèrent dans la salle à manger, se prosternèrent à terre, & frappèrent quatre fois le plancher avec la tête. Après cette marque de respect, ils se relevèrent ; & le chef s'adressant au plus notable des convives, lui présenta une liste des comédies que sa troupe ^{p.093} était en état de jouer. Lorsqu'on eut décidé celle qui se représenterait, les musiciens en firent l'ouverture par un concert ; pendant ce temps-là, on couvrit le parquet d'un grand tapis ; & les

acteurs sortirent d'une chambre voisine, qui était derrière le théâtre. Une partie de la pièce consistait en récits, l'autre en chants. Tous les acteurs étaient bien vêtus, & changèrent souvent d'habits. Entre chaque acte ils s'asseyaient pour manger ; & lorsqu'un nouveau personnage paraissait, il annonçait son nom & le rôle qu'il allait jouer. La pièce, précédée d'un prologue, était tirée d'un sujet historique ; C'était un ancien empereur dont la patrie avait senti les bienfaits, & qui avait mérité que le souvenir s'en conservât dans la nation. Ce monarque se montrait quelquefois en habits royaux, suivis de ses officiers & de ses gardes.

Pour intermède, on joua une farce qui représentait un homme trompé par une femme de mauvaise vie, qu'il croyait fidèle, quoiqu'elle reçût les caresses d'un autre en sa présence. On ^{p.094} nous donna aussi une pantomime, où deux jeunes femmes bien vêtues, & montées chacune sur l'épaule d'un homme, firent un exercice fort agréable avec leur éventail, en suivant exactement la mesure de la musique. Au reste, Madame, il ne faut chercher dans les comédies chinoises, ni régularité, ni intérêt, ni même aucune sorte de vraisemblance. Telle fut chez les Grecs la tragédie dans son berceau, du temps de Thespis ; tels furent en France nos anciennes farces, nos moralités & nos mystères.

La musique des Chinois, plus imparfaite encore que leur théâtre, est d'une platitude & d'une monotonie insoutenable ; mais elle a pour eux des charmes infinis. Ils ne goûtent pas moins la nôtre ; & ils sont toujours étonnés de la manière dont nous la notons ; car chez eux il n'y a point de note de musique, & ils ne l'exécutent que par routine. Ils ont des instruments à cordes & à vent ; mais ils ne connaissent qu'une seule partie, qui est la même pour les instruments & pour la voix. À l'égard de la diversité & du contraste des ^{p.095} parties, ils traitent cela de cacophonie ridicule, à laquelle leur oreille ne saurait s'accoutumer.

Leur arithmétique est à proportion aussi bornée. Ils connaissent cependant nos quatre règles ; mais ce n'est point par le calcul qu'ils les pratiquent ; & ils n'ont rien de semblable à nos chiffres. Ils se servent d'une petite planche traversée de haut en bas, de dix à douze

baguettes parallèles, qui enfilent de petites boules mobiles, d'os ou d'ivoire. En assemblant ces boules, ou en les séparant, ils comptent à peu près comme nous avec des jetons.

Les autres parties des mathématiques, si on en excepte l'astronomie, ont été entièrement inconnues aux Chinois avant leur commerce avec les Européens. Leur géométrie est même encore aujourd'hui très superficielle, & se borne à un petit nombre de problèmes qu'ils ne savent pas même résoudre géométriquement. Cependant rien ne les a tant charmés que l'astronomie, l'optique & les mécaniques. Ces sciences, sous les derniers règnes, entraient au palais du prince avec honneur ; elles lui parlaient familièrement à son trône, p.096 tandis que les plus grands seigneurs de l'État s'en tenaient éloignés, & osaient à peine le regarder à genoux. La religion même, que les missionnaires ont apportée à la Chine, n'y a été bien reçue, qu'à la faveur de l'astronomie avec laquelle elle s'est associée. Les jésuites les plus versés dans cette science recevaient du monarque des témoignages d'une bonté singulière. Il leur envoyait ses courtisans pour s'informer de leur santé ; il les faisait venir à son palais, les recevait dans ses plus secrets appartements, se servait d'eux dans ses affaires publiques & particulières, leur faisait servir des plats de sa table, leur donnait des habits de prix, voulait avoir leur portrait, & leur présentait de la main du gibier qu'il avait tué à la chasse. Les gouverneurs & les vice-rois suivant l'exemple du maître, venaient avec une grande suite, dans leurs maisons, dans leurs églises, & les faisaient respecter par les officiers inférieurs.

L'astronomie est une des plus anciennes connaissances qu'aient eu les Chinois. On montre encore les instruments dont se servait un de leurs plus p.097 fameux astronomes mille ans avant J.-C. Les missionnaires ont vérifié trente-six éclipses rapportées dans les livres de Confucius, & n'en ont trouvé que deux fausses & deux douteuses. L'application avec laquelle ces peuples ont toujours observé les mouvements célestes, leur a fait ériger un tribunal d'astronomie, qui est un des plus considérables de l'empire. Une de ses premières

fondions est d'avertir l'empereur des nouveaux phénomènes qui paraissent dans le ciel. Cinq de ces astronomes s'occupent nuit & jour à observer les astres sur une tour destinée à cet usage. Mais ce qu'il y a de ridicule c'est que ce tribunal est obligé de prédire les changements de temps qui doivent se faire dans l'air, selon les variations des saisons ; les maladies qui doivent arriver, les sécheresses, la disette de vivres, &c. &c. On veut que les astronomes chinois soient en même temps & principalement des astrologues. Faut-il s'en étonner ? Les ignorants confondent ces deux choses en Europe comme à la Chine. Le peuple de Paris ne s'imagine-t-il pas que MM. de l'Observatoire doivent prédire la pluie, p.098 la grêle, le tonnerre, &c. Enfin toute l'astronomie chinoise se réduit à dresser des calendriers ornés de prédictions, à peu près comme nos almanachs de Liège. On y marque les jours heureux & malheureux, ceux qui sont propres à se marier, à entreprendre des voyages, à bâtir, à demander des grâces à l'empereur, & mille autres observations aussi frivoles.

Avouez, Madame, qu'une nation qui entretient depuis si longtemps une espèce d'académie pour prédire la pluie & le beau temps, doit avoir l'esprit bien borné. On passe aux Chinois de manquer de physique ; ne peuvent-ils pas du moins considérer que les événements ne s'accordent que rarement, & par hasard, avec les prédictions de leurs astrologues ? Il est vrai que le point principal du tribunal est de calculer les éclipses ; d'en marquer le jour, l'heure, la grandeur, la durée, &c. ; mais les cérémonies qui se pratiquent alors, prouvent même qu'il y a encore un grand fond d'ignorance & de superstition parmi ces peuples. On fait insérer dans les nouvelles publiques & afficher dans les lieux fréquentés, le p.099 temps de l'éclipse. Dès que le disque du soleil ou de la lune commence à s'obscurcir, tout le monde se prosterne, & frappe la terre de son front. En même temps, un bruit confus de tambours & de timbales se fait entendre par toute la ville ; car les Chinois sont dans la ridicule persuasion, que le dragon céleste prêt à dévorer ces deux astres, effrayé par ce bruit, abandonne sa proie. Enfin les Chinois, Madame, sont encore si ignorants en astronomie, que les missionnaires

ayant corrigé leur calendrier, & retranché de l'année courante un mois intercalaire, ils ne pouvaient comprendre ce que ce mois était devenu ; de graves mandarins se demandaient les uns aux autres, en quel lieu on l'avait mis en réserve, & quand il reparaitrait.

Vous me demanderez, sans doute Madame, à votre tour, en considérant le peu de progrès de ces peuples dans l'astronomie, comment cette science a pu être cultivée parmi eux, pendant plus de quatre mille ans, sans qu'il se soit trouvé un seul homme qui l'ait approfondie ; sans que le hasard, la variété de la nature, ou les récompenses aient fait naître quelqu'une de ces ^{p.100} têtes extraordinaires, qui, comme Archimède, Descartes, Newton, frayent le chemin à toute une postérité ?

Plusieurs causes peuvent y avoir contribué : la première est le peu de distinctions utiles, sous la plupart des empereurs. pour ceux qui se signalaient dans cette science. Leur négligence était punie ; & leur application demeurait sans récompense. Toute leur espérance était de parvenir aux premiers emplois du tribunal des Mathématiques, dont le revenu suffit à peine pour un modique entretien. Comme ce tribunal n'a rien à voir sur la terre, il n'a presque rien à y prétendre. Je vous l'ai dit, Madame, pour arriver aux richesses, il faut étudier l'histoire, les lois, la morale ; parler & écrire en termes polis sur ces matières ; ce qui n'est nullement le fait des mathématiciens. Les astronomes, les géomètres ne sont ni beaux parleurs ni écrivains élégants ; M. de Fontenelle est peut-être le seul mathématicien qui ait été l'un & l'autre ¹(a). Tel est un ^{p.101} aigle en astronomie, qui, partout ailleurs, n'est ordinairement qu'un canard ou un bœuf.

La seconde cause du peu de progrès des Chinois dans l'astronomie, est leur respect pour ce qui leur a été transmis par leurs pères ; tout ce qui porte l'empreinte de l'antiquité, est pour eux un objet de vénération.

La troisième raison est le peu d'émulation, soit au dedans, soit au

¹ Notre voyageur a quitté la France en 1736 ; & M. d'Alembert n'avait point écrit.

dehors de l'empire. Si les mathématiques avaient mené aux degrés de docteurs, aux gouvernements des provinces, elles seraient plus considérées. Il faudrait que plusieurs empereurs conspirassent successivement & constamment à les favoriser & à les récompenser, comme a fait l'empereur Cang-Hi. Cette protection non interrompue, est nécessaire dans tous les pays du monde, sans quoi les lettres & les sciences se replongent dans les ténèbres, & font bientôt place à la paresseuse ignorance.

Enfin nulle émulation au dehors de l'empire. Si la Chine avait dans son voisinage, comme la France, un royaume où il y eût des savants en état de relever des erreurs astronomiques, ^{p.102} peut-être les Chinois sortiraient-ils de leur assoupissement ; encore ne sais-je s'ils ne prendraient pas plutôt le parti d'aller subjuguier ce royaume voisin pour lui imposer silence, & le forcer à recevoir humblement leur calendrier.

À propos de ce calendrier, savez-vous qu'il n'y a point de livre que l'on imprime en plus grand nombre, ni qui se publie avec plus de solennité. Il est toujours précédé d'un édit de l'empereur, qui défend, sous peine de mort, d'en débiter & d'en employer d'autres, ou d'y faire le moindre changement. Aussi est-on obligé d'en imprimer des millions d'exemplaires à la fois parce que tout le monde s'empresse de s'en procurer. Il est écrit en langue tartare & chinoise. Sitôt que Sa Majesté Impériale a pris la peine de le lire & de l'approuver, on en distribue par son ordre, aux princes, aux seigneurs, & aux grands officiers de la cour. On en envoie aux vice-rois de provinces, qui les remettent aux trésoriers-généraux pour les faire réimprimer. Ceux-ci en donnent des copies à tous les gouverneurs subordonnés, &c.

Le jour que se fait la distribution à ^{p.103} la cour, tous les mandarins se rendent de grand matin au palais, revêtus des habits de leur ordre. On place les exemplaires qui doivent être présentés à l'empereur & à la famille royale, sur une grande machine dorée, composée de plusieurs étages, en forme de pyramide. Ils sont tous en grand papier couverts de satin jaune, & proprement renfermés dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante hommes vêtus de jaune. Les

calendriers destinés aux princes, aux ministres, &c, sont portés sur des tables, avec un appareil proportionné aux dignités ; & toute cette distribution se fait avec un respect, des cérémonies & des prosternations qui ne finissent point, & que l'on ne connaît qu'à la Chine. À l'exemple de la cour, les gouverneurs & les vice-rois des provinces reçoivent le calendrier avec les mêmes formalités. Le peuple l'achète ; & il n'y a point de famille si pauvre, qui ne s'en procure un exemplaire. Ce livre passe pour quelque chose de si important dans l'État que le recevoir c'est se déclarer sujet ou tributaire de l'empire ; le p.104 refuser, c'est lever publiquement l'étendard de la révolte.

Je vais vous parler des médecins de la Chine, qui sont aussi anciens dans ce pays, que les astronomes, & à peu près aussi habiles. Toute leur science spéculative consiste dans de grands mots qu'ils n'entendant pas ; mais comme dans tous les pays, les systèmes théoriques sont indifférents à la pratique de la médecine, leur ignorance sur ce point ne fait aucun tort aux malades.

On dit ces médecins très versés dans la connaissance du pouls : par les battements de l'artère, ils prétendent distinguer la qualité du sang, le mouvement des esprits, la source & la nature des maladies. Quand ils sont appelés chez un malade, ils appuient d'abord son bras sur un oreiller ; ils appliquent ensuite leur doigt du milieu sur l'artère, puis les deux voisins, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils reviennent plusieurs fois à la charge, sont un temps très considérable à examiner les battements, & tâchent d'en démêler les différences. Je ne sais si les maris jaloux p.105 s'accommoderaient en France de cette manière de tâter le pouls à leurs femmes.

Après ce long tâtonnement, accompagné de la plus grande attention, ils déclarent dans quelle partie du corps est la source du mal, combien il durera, & si le malade doit guérir ou non. Je crois, Madame, que vous n'ajoutez pas plus de foi à ce charlatanisme, qu'à ce qu'on raconte de ces aveugles nés, qui, en touchant, distinguent les couleurs avec leurs nuances : l'un me paraît aussi fabuleux que l'autre. On ne peut nier cependant que les médecins chinois ne soient de bons

praticiens. Ils connaissent les simples, & les emploient avec succès. Comme ils n'ont aucune physique, & qu'ils ignorent absolument l'anatomie, l'expérience fait tout leur savoir ; mais cette science expérimentale ne vaut-elle pas mieux que la médecine idéale & sublime de certains docteurs d'Europe ?

L'usage de la saignée n'est pas commun à la Chine, non plus que celui des lavements qu'ils appellent le remède des Barbares. Persuadés que la plupart des maladies sont occasionnées par des ^{p.106} vents malins qui se glissent dans les chairs, les Chinois emploient le feu pour les dissiper, & appliquent des aiguilles rouges dans différentes parties du corps.

L'inoculation est ici pratiquée de temps immémorial : on ne fait point d'incision, comme en Europe ; on souffle, avec un cornet, de la poudre variolique dans les narines de l'enfant ; & cette opération réussit presque toujours.

Les maladies auxquelles on est le plus sujet dans ce pays, sont le mordechin ou espèce de colique violente qui prend au petit peuple ; & les maladies des yeux : nulle part on ne voit autant d'aveugles qu'à la Chine.

Il est étonnant qu'une nation qui érige tout en tribunal, n'ait jamais imaginé d'établir une faculté de médecine. Un homme qui veut exercer cette profession, sans avoir subi d'examen, sans avoir pris de degrés, s'annonce pour médecin ; & personne ne lui conteste cette qualité. Aussi la Chine est-elle remplie de charlatans qui inondent le pays de drogues & de recettes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la gravité ^{p.107} chinoise n'empêche pas qu'il n'y ait ici des plaisants, comme en France, qui tournent les médecins en ridicule.

— On vous traite en Europe avec le fer, me disait dernièrement un lettré, faisant allusion à la saignée ; ici on nous martyrise avec le feu. La mode n'en changera pas sûrement, parce qu'on est aussi bien payé pour nous tourmenter, que pour nous guérir.

— Vous êtes plus redoutable que moi, disait un jour à son médecin l'empereur Cang-Hi ; vous êtes le maître de tuer quand il vous plaît ; & moi je ne puis condamner personne à mort sans témoignage & sans preuves.

Quoique peu versés dans la chimie, les Chinois ont été épris du secret chimérique de la pierre philosophale, longtemps avant qu'on la cherchât en Europe. Leurs livres parlent en termes aussi magnifiques que les nôtres, de la semence d'or, de la poudre de projection ; & les charlatans promettent non seulement de tirer l'or de leurs creusets, mais encore un remède universel, qui donne une espèce d'immortalité. Il arrive tous les jours des histoires qui font voir que les ^{p.108} alchimistes sont aussi fripons à la Chine qu'en Europe.

J'eus hier avec le même lettré, dont je vous parlais tout à l'heure, une conversation très longue. Il m'a appris tant de choses touchant la forme au gouvernement, & les différentes juridictions de la ville de Canton, que j'aurais peine à vous rendre tous ces détails.

Ce gouvernement est à peu près le même dans toutes les capitales de nos provinces, me dit ce docteur ; & ce que vous voyez qui se fait dans cette ville, se passe à peu près de même dans les quinze autres provinces qui composent ce grand empire. Seulement la quantité d'officiers y est plus ou moins considérable, selon l'étendue de leur département. Le premier est le commandant général de la province ; il est aussi receveur des deniers royaux, qui se perçoivent sur le sel, & dont il rend compte au surintendant des finances, qui est à Péking. Il a, pour sa garde & à sa disposition, cinq mille hommes de troupes, avec les officiers qui les commandent. Sa résidence ordinaire est la ville de Tchao-Quing, distante de ^{p.109} vingt lieues de celle de Canton, où il se rend, lorsque des affaires importantes l'y appellent.

Le second officier, qui est le vice-roi de la province, est en même temps le lieutenant-général de police, & le grand trésorier des douanes tant de mer que de terre. Il est également comptable au surintendant des finances ; sa garde est de trois mille hommes ; & il réside à

Canton. Le troisième & le quatrième sont les deux présidents, l'un de l'examen qui se fait de trois en trois ans, pour ceux qui aspirent au degré de licencié ; & l'autre, de celui qui se fait tous les dix-huit mois, pour le baccalauréat. Ces examens finis, les deux officiers s'en retournent à Péking.

Le cinquième mandarin, qui réside à Canton, est l'intendant de la province, & le receveur général des impôts qui se lèvent sur les terres. Chaque gouverneur de ville est obligé de lui faire tenir régulièrement ceux de son district ; & l'intendant les ayant rassemblés, les envoie au surintendant après avoir retenu ce qu'il faut, pour payer les charges de la province.

La levée des deniers des impôts se fait dans un très bon ^{p.110} ordre, aussi bien que de ceux des douanes, de la taille, de la gabelle, &c. On ne voit point là, comme parmi nous, de traitants insolents, de fermiers avides, de commis brutaux qui foulent le peuple par des exactions injustes & criantes. On sait la mesure de toutes les terres, & ce qu'elles rapportent ; on sait le nombre des familles, les facultés de chacune, & tout ce que le prince doit retirer de la capitation. Chaque particulier est obligé de porter sa contribution aux officiers commis à cet effet. Si quelqu'un y manque, on ne cherche point à le ruiner par des amendes ; on le met en prison ; & on lui donne, de temps en temps, la bastonnade, jusqu'à ce qu'il ait trouvé moyen de payer.

Le sixième officier est le grand magistrat pour les causes capitales, ou le lieutenant criminel. Il envoie son jugement au tribunal qui décide souverainement, à Péking, de ces sortes d'affaires, & qui, après l'avoir examiné, en fait son rapport à l'empereur. Ce prince ratifie la sentence, la commue, ou fait grâce au coupable. Il est très rare de voir dans ces sortes de places, ^{p.111} des juges dont on corrompt l'intégrité ; parce que leur conduite & les plaintes du peuple, y sont examinées avec l'attention la plus scrupuleuse & la plus rigide. Si quelque magistrat est convaincu d'injustice, il est condamné à perdre la vie, ou au moins sa charge, & déclaré incapable d'en posséder jamais d'autre. Tous les procès se vident ici gratuitement ; les juges civils & criminels ont des

appointements suffisants, & n'osent rien exiger des parties. On ne connaît, par conséquent, ni les épices, ni les honoraires. Les pauvres peuvent poursuivre leurs droits sans crainte d'être opprimés par des adversaires riches & puissants.

Outre les officiers que je viens de nommer, il y en a d'autres qui leur sont subordonnés dans leur département ; & ceux-ci ont également des subalternes qui partagent avec eux les soins de l'administration publique. Tous ces mandarins ont encore dans les villes & dans les villages, plusieurs maîtres de quartiers, ou commissaires, établis pour veiller à tout ce qui passe, afin que, sur leur rapport, ils puissent, avec plus de facilité & d'exactitude, y pourvoir ^{p.112} par eux-mêmes, & maintenir partout le bon ordre & la tranquillité, qui sont l'objet principal du gouvernement de la Chine.

Le directeur des postes vient ensuite sur les rangs. Elles sont réglées à peu près comme en Europe : à chaque borne, qui contient environ une lieue de France, il y a des courriers qui font une diligence incroyable ; & à chaque huitième borne, il y a des maisons royales & publiques où logent les officiers de distinction, qui y sont reçus aux dépens de l'empereur. Ils y trouvent des voitures prêtes, & toutes sortes de commodités. Ces postes ont été établies pour le service de la cour ; & c'est le prince qui fait les frais des chevaux qui sont en grand nombre ; mais les particuliers ne laissent pas d'en profiter également ; &, en donnant une très petite rétribution au directeur, leurs dépêches sont exactement rendues.

Après le dénombrement des magistrats de police dans la province de Canton, lesquels, comme je l'ai dit, sont à peu près les mêmes dans toutes les autres provinces, il est à propos de dire aussi un mot des officiers ^{p.113} militaires, ou mandarins d'armes, Tartares & Chinois, qui portent tous la marque de leur dignité. Il y a des lieutenants-généraux, des maîtres de camp, des lieutenants-colonels, des capitaines, de simples lieutenants, des cornettes, &c. Le général tartare est à la tête de cinq mille hommes. Le premier officier de la milice chinoise commande les troupes de sa nation dans chaque province : celui de

Canton ne réside point dans cette capitale comme le général tartare, mais dans une des autres villes du premier rang, & a sous ses ordres cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il y a d'autres officiers généraux employés dans la province : ils commandent à différents corps de troupes, qui, réunies à celles dont je viens de parler, formeraient, dans la seule province de Canton, une armée de plus de trente mille combattants.

Le général tartare est le seul qui tienne ses troupes dans le lieu de sa résidence. Son quartier forme, dans l'enceinte même de la plupart des villes capitales, comme une ville séparée & environnée de murailles. Les généraux chinois divisent les leurs dans toutes les villes & p.114 places de la province. Celle de Canton contient dix villes du premier ordre, neuf du second, & soixante du troisième, qui, suivant l'importance de chacune, ont toutes une garnison suffisante pour contenir le peuple dans le devoir.

Quand un de ces officiers civils ou militaires a fait quelque bonne action qui mérite qu'on y ait égard, il en est aussitôt récompensé par une *note honorable*. On appelle ainsi ce qu'on nomme au collège des *points de diligence*, institués pour exciter l'imitation parmi les écoliers. Ces notes se donnent aux premiers mandarins, par les cours souveraines ; & aux mandarins subalternes, par les vice-rois. Un magistrat qui aura bien jugé une affaire difficile ; un colonel qui aura bien exercé sa troupe, recevront une *note honorable*, comme un écolier qui a bien fait son thème, gagne un *point de diligence*. Quatre de ces notes valent un *degré*, qui ne s'accorde que pour des actions importantes. Ces degrés sont insérés dans un catalogue que l'on envoie à la cour ; & si ce magistrat, si ce colonel viennent ensuite à commettre quelques fautes, au lieu d'être privés de leurs emplois ou p.115 de leurs appointements, on efface du catalogue un ou plusieurs de ces degrés, ainsi que le retranchement de quelques *points de diligence* sauve à l'écolier une plus rude correction. Outre l'utilité de ces notes elles sont encore si honorables, que les mandarins ne manquent jamais d'en faire mention parmi leurs titres. *Moi, premier mandarin de telle ville, honoré*

de six notes ; telle est la superbe inscription, qu'ils mettent à la tête des ordres qu'ils intiment aux peuples ; un mandarin à qui on aurait retranché deux ou trois de ces notes, serait également obligé de le marquer, dans tous les écrits qu'il publie. Convenez, Madame, que tout cela est bien scholastique & bien puéril. Quelle idée peut-on se former de ces magistrats qu'il faut contenir dans leur devoir par de pareilles minuties ? Quelle opinion aurez-vous d'une politique si peu élevée ? la même que de leurs figures grotesques, qui sont plus propres à amuser les enfants, qu'à satisfaire le goût des personnes sensées.

Ce que je vais vous dire n'a aucun rapport avec ce qui précède ; mais je suis si ébloui de l'éclat de plus de cent ^{p.116} mille lanternes allumées autour de moi, que je ne puis me dispenser, avant que de finir cette lettre, de vous entretenir un moment de cette fête singulière qui se renouvelle tous les ans à la Chine. Elle commence le quinze de la première lune, & dure pendant quatre jours. On célébrait jadis une pareille fête en Égypte ; aurait-elle passé de là chez les Chinois ? Ces derniers sont trop fiers pour en convenir ; & ne voulant rien devoir aux autres nations, ils exposent une autre origine de cette coutume. Elle fut établie, disent-ils, peu de temps après la fondation de l'empire par un mandarin qui, ayant perdu sa fille sur le bord de la rivière, se mit à la chercher pendant toute une nuit. Il fit allumer à cette occasion un grand nombre de lanternes ; les habitants du canton dont il était fort aimé le suivirent en foule avec des flambeaux. D'autres disent que c'était le mandarin lui-même qui s'était noyé & que le peuple dont il était adoré, le chercha avec des lanternes. Quoi qu'il en soit, l'attachement qu'on avait pour ce magistrat fit renouveler cette cérémonie au bout de l'année ; & cet usage ^{p.117} s'étant peu à peu répandu, donna lieu à une fête générale, qui s'est célébrée depuis dans tout l'empire. Ces jours-là on y allume peut-être plus de cent millions de lanternes ; c'est une fureur. On en expose de toutes sortes de prix ; quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille écus ; & il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa dépense, pour paraître magnifique dans cette occasion. On voit de ces lanternes qui ont vingt à

trente pieds de diamètre ; en sorte qu'on y peut donner le bal. On y allume une infinité de bougies ou de lampions ; & on y représente divers spectacles pour divertir le peuple. Outre celles de la première grandeur, il y en a une infinité de médiocres, de figure hexagone, dont chaque face est de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, revêtue d'une soie fine, & transparente, sur laquelle on peint différentes figures. Le même jour il y a des feux d'artifice, dans lesquels les Chinois ont excellé de tout temps. Ils ont l'art de les diversifier à l'infini, & d'y représenter au naturel toutes sortes d'objets. On y voit des arbres entiers, p.118 couverts de feuilles & de fruits ; des raisins, des pommes, des oranges avec leur couleur particulière ; on les prendrait pour des arbres véritables qu'on éclaire pendant la nuit. C'est ce que nos artificiers français n'ont pas encore exécuté. Pendant cette fête, on donne d'autres spectacles pour l'amusement du peuple. Là paraissent des chevaux qui galopent, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des rois avec leur cortège. Là ce sont des assemblées de danses, & d'autres figures qui sont remuées par des ressorts. Les mouvements & les gestes répondent parfaitement au discours du machiniste. On croirait entendre parler les figures mêmes, qui, étant plus grandes, font plus d'illusion que nos marionnettes.

Je suis, &c.

À Canton, ce 17 juin 1744.

@

LETTRE LVIII

@

p.119 Je suis parti de Canton peu de jours après la date de ma dernière lettre ; & je vous apprends par celle-ci, que nous sommes, depuis plus d'un mois, à Nan-King, moi, mon missionnaire & mon Anglais. Nous fîmes une partie de la route avec un mandarin, président des études, qui s'en retournait à la cour. Voici, en peu de mots, comment s'est passé ce voyage. Nous arrivâmes d'abord dans un endroit où l'on élève les barques, pour les faire entrer dans un canal de dix pieds plus haut que le niveau de la rivière. On guinde la barque sur un talus pavé de grandes pierres ; & quand elle est parvenue au haut de cette espèce de plan incliné, on la laisse couler, sur un talus opposé, dans le canal. On trouve sur le passage quantité de gens qui attendent qu'on les loue pour cette manœuvre ; & cette opération se fait en moins d'un quart d'heure.

p.120 Nous aperçûmes de loin la montagne de San-Van-Hab, la plus haute & la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont cachées dans les nues. Son nom signifie montagne volante, soit par la hauteur de son sommet qui paraît s'élancer dans les airs, soit à cause d'un vieux temple, qu'on dit y avoir été transporté dans une nuit. Sur presque toutes les montagnes de la Chine on aperçoit de ces temples, le plus souvent accompagnés d'un monastère de bonzes. Dans un de ceux que nous visitâmes, nous vîmes des statues gigantesques dont l'une combat un dragon ; l'autre tient un nain sous ses pieds, avec un épée nue à la main. Dans un autre est une grande idole assise parmi de petites, & vêtue comme les anciens Romains, d'une mante cramoisie qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons élevés chacun sur un pilier, paraissent siffler, & étendent le col.

Dans une petite ville de la province de Kyang-Si, nous rencontrâmes un mandarin qui allait à Canton pour une commission extraordinaire de

la part de ^{p.121} la cour. Après les premiers compliments, notre président se mit à genoux, & lui demanda des nouvelles de l'empereur. Il n'y a que les officiers de ce rang, qui aient droit de s'informer ainsi en cérémonie, de la santé de Sa Majesté.

Cette province de Kyang-Si, dont je viens de faire mention, est spécialement célèbre par la belle porcelaine qui se fabrique à King-Te-Ching, bourg auquel il ne manque que des murailles, pour mériter le nom de ville. Il s'étend plus d'une lieue & demie le long d'une belle rivière, & contient un million d'habitants. On y compte plus de cinq cents fourneaux pour la porcelaine ; &, pendant la nuit, on croirait voir une grande ville en feu, ou une vaste fournaise percée d'une infinité de soupiraux. Il n'y a personne, sans en excepter les boiteux & les aveugles, qui ne puisse y gagner sa vie à broyer les couleurs.

Vous savez, Madame, que c'est aux Chinois qu'on doit l'invention de cette vaisselle précieuse & fragile, que les Portugais ont les premiers apportée en Europe. Ils l'ont appelée ^{p.122} *porcellana*, qui, dans leur langue, veut dire *tasse* ou *écuelle*. L'art en est fort ancien à la Chine ; & l'on ignore quel en fut l'inventeur. En comparaison de la porcelaine de King-Te-Ching, celle de Fo-Kien & de Canton n'est pas plus estimée que la vaisselle de terre en Europe. Les étrangers ne peuvent s'y méprendre ; parce qu'elle diffère & par le coloris & par la finesse. Celle de Fo-Kien est blanche, ne brille point ; & l'on n'y voit aucun mélange de couleurs. On a essayé, soit à Péking, soit en d'autres lieux de l'empire, d'imiter la belle porcelaine de King-Te-Ching ; mais ces essais ont mal réussi, malgré la précaution qu'on avait prise de faire venir des ouvriers de cette ville, & de mettre en œuvre les mêmes matières qu'ils emploient. C'est à l'eau qu'on attribue cette beauté, cette perfection inimitables. Il est singulier qu'aucune des matières qui composent la porcelaine de King-Te-Ching, ne se trouve dans son territoire ; il faut l'aller chercher à trente lieues dans une province voisine, qui ignore l'art de s'en servir. J'étais fort curieux de visiter cette belle manufacture ; mais ^{p.123} on ne permet pas même aux étrangers d'entrer dans le bourg.

Une des choses qui m'étonnaient le plus dans ce voyage, était de trouver des villes entières, des villages même, & jusqu'à des chemins pavés de marbre. Ces chemins sont remplis de monde, comme nos villes les plus fréquentées ; & il y a de ces villages qui n'ont qu'une seule rue, où l'on compte plus de cent mille habitants. Nous découvrons quelquefois du grand chemin, dix, douze, quinze villages dans une plaine parfaitement cultivée, & terminée par une ville immense qui formait un point de vue admirable. Une autre fois, nous passâmes à côté d'une montagne entourée, comme une île, d'une grande rivière. Elle est revêtue de belles pierres ; au sommet est une tour à plusieurs étages, environnée de pagodes & de maisons de bonzes. Au-delà paraissait un grand lac, où des barques sans nombre, voguant à la voile, offraient un autre spectacle encore plus agréable. On y voyait, de temps en temps, des nuages de petits oiseaux qui couvraient une partie de l'horizon.

p.124 Quoique le marbre soit très commun dans toutes ces contrées, les Chinois ne paraissent pas en faire beaucoup de cas. Ils ne l'emploient qu'à revêtir les canaux, ou à quelques autres ouvrages publics. Nous en trouvons des morceaux qui ressemblent à des tronçons de colonnes, qu'on traîne sur les terres labourées pour les aplanir. La plupart des villages que nous rencontrions étaient bâtis de terre ou de paille. Les pagodes seules sont de brique : elles ont le faîte & le pignon chargés d'ornements, comme d'oiseaux, de dragons, de feuillages, & sont couvertes de tuiles vernissées de vert & de bleu. En passant par un de ces villages, nous vîmes des marionnettes semblables en tout à celles d'Europe, même pour la voix ; il n'y avait de différence que dans les vêtements. Nous remarquons souvent dans la campagne, des tombeaux de terre, de figure pyramidale, accompagnés de petits bosquets de cyprès fort jolis.

J'aimais surtout à voir de hautes montagnes cultivées jusqu'au sommet. Pour empêcher que les pluies n'emportent les terres, & pour retenir l'eau, p.125 elles sont coupées en terrasses soutenues par des murailles sèches, bâties des pierres mêmes, dont la terre était

couverte. On y voit des familles entières qui habitent dans des grottes. Il ne paraît ni arbres ni buissons sur ces montagnes ; le peu d'herbes & de bruyères qu'elles produisent est aussitôt arraché pour nourrir les animaux, ou pour l'entretien des fours à chaux qui y sont en fort grand nombre.

D'autres fois, il se présentait des plaines charmantes, couvertes d'arbres, de blé, de bestiaux, de laboureurs, avec de grandes levées qui avaient, de part & d'autre, leurs talus très bien entretenus. Ces levées ont ordinairement dix à douze pieds d'élévation au-dessus de la campagne, vingt-cinq à trente de largeur par le haut, & quarante par le bas.

Parmi les arbres que nous offraient ces belles plaines, je m'attachai principalement à connaître celui qui produit le suif, très commun dans certaines contrées de la Chine. Il croît à la hauteur d'un grand cerisier ; & les branches en sont tortues. Il a le tronc court ; & ses feuilles coupées en forme de cœur sont d'un rouge éclatant. Son fruit est ^{p.126} renfermé dans une écorce dure, brune & raboteuse, qui s'ouvre lorsqu'il est mûr, comme celle de la châtaigne. Chacune de ces coques contient ordinairement trois petits noyaux, couverts d'une couche légère de graisse très blanche, & assez ferme. Pour en exprimer cette matière, on pile le fruit tout entier, c'est-à-dire, la coque avec la noix. Ensuite on le fait bouillir dans l'eau ; & l'on en tire le suif qui surnage. On le fait fondre avec de l'huile ordinaire, pour le rendre plus flexible ; & l'on en fabrique des chandelles, que l'on trempe ensuite dans de la cire liquide. Cette immersion forme autour du suif une croûte légère, qui l'empêche de couler. Il est certain que les chandelles faites avec cette graisse, seraient aussi bonnes que les nôtres, si les Chinois se donnaient la peine de la purifier : mais comme ils n'y emploient pas beaucoup de façon, l'odeur en est plus désagréable, & la lumière moins vive. Ils se servent d'ailleurs, en place de mèche, d'un bâton creux & léger, qu'ils entourent de plusieurs fils faits de moelle de jonc ; ce qui donne beaucoup de fumée, & affaiblit la lumière.

^{p.127} Une autre production qui n'est ni moins admirable, ni moins

utile, est ce qu'on appelle l'*arbre de cire*. Il n'est pas tout à fait si haut que l'arbre au suif ; il en diffère aussi par la figure de ses feuilles, qui sont plus longues que larges. Cet arbre est couvert d'une infinité d'insectes qui déposent, sur ses branches, des rayons de cire, plus petits que ceux des abeilles, mais d'une qualité supérieure, pour la blancheur & pour l'éclat ; aussi se vend-elle beaucoup plus cher. Lorsque ces vers sont une fois accoutumés aux arbres d'un canton, ils ne les quittent jamais, sans une cause extraordinaire ; & ils n'y reviennent plus, dès qu'ils les ont abandonnés. On fait, dans quelques provinces de la Chine, un gros commerce de ces insectes, qu'on tire des branches & du tronc des arbres. Au commencement du printemps, on les applique à la racine ; ils montent le long de l'arbre, & pénètrent jusqu'à la moelle, qu'ils préparent & façonnent à leur manière. On m'a assuré qu'on tirait aussi de la cire des vers même. On les ramasse ; on les fait bouillir dans de l'eau ; & ils rendent une ^{p.128} espèce de graisse qui, étant figée, devient cette cire blanche si estimée des Chinois.

Vous jugez bien, Madame, que durant une si longue route, les chemins n'étaient pas toujours semés de fleurs. Nous eûmes à grimper des montagnes escarpées, dont la rampe était si tortueuse & si roide, qu'on avait été obligé de les tailler en forme d'escalier. Il avait fallu même en couper toute la pointe qui était de roc, pour y ouvrir un passage de l'autre côté. Mais quoique ces montagnes soient affreuses & stériles, les intervalles qui se trouvent entre elles sont aussi cultivés que les plaines fertiles dont je viens de faire mention.

Avec la patente ou billet de poste que portait notre mandarin, nous trouvâmes toutes sortes de secours dans notre voyage. Cette patente consiste en une feuille de papier, imprimée en caractères tartares & chinois, & munie du sceau du tribunal souverain de la milice. Elle ordonne aux bureaux des postes de fournir, sans délai, un certain nombre de chevaux avec ce qui est nécessaire pour la subsistance du mandarin & de sa suite ; ^{p.129} de le loger dans les hôtelleries publiques ; & lorsqu'il est obligé de prendre la route d'eau, de lui procurer des barques & toutes les choses dont il peut avoir besoin pour

son voyage. Le sceau imprimé sur cette patente a trois pouces de largeur en carré, sans aucune autre figure ou caractère, que le nom du tribunal, & celui des principaux officiers qui le composent.

Cet écrit nous fut d'autant plus utile, qu'une des provinces voisines de notre route éprouvait une famine qui fit mourir beaucoup de monde. Vous demandez, Madame, comment il peut se faire qu'un peuple sobre, laborieux, qui habite le pays le plus beau, le plus fertile ; qui est gouverné par des maîtres dont l'économie & la prévoyance sont le principal caractère, soit souvent exposé à la disette & à la famine ?

— C'est, me répondit notre mandarin à qui je fis la même question, que les ordres, ou plutôt les intentions de l'empereur, ne sont point exécutés. Quand la récolte manque dans une province, les grands mandarins ont recours aux greniers publics, mais souvent les trouvant ^{p.130} vides, ils font faire des recherches, & ne se pressent pas d'en informer la cour, parce que ce sont des nouvelles désagréables à lui apprendre. Ne pouvant plus différer, ils envoient enfin leurs mémoriaux, qui, lorsqu'ils sont parvenus aux tribunaux de Péking, passent par plusieurs mains, & ne sont portés qu'après plusieurs jours à Sa Majesté Impériale. Aussitôt le prince ordonne aux grands de s'assembler ; en attendant, il fait de très belles déclarations. Vient ensuite le décret des tribunaux, qui est de supplier l'empereur de nommer des commissaires sages & désintéressés ; on les nomme ; on leur déclare l'ordre impérial : il leur faut du temps pour se disposer à leur départ ; après bien des préparatifs & des délais, ils partent enfin. On les voit passer ; voilà les commissaires, dit le peuple, qui vont nourrir les pauvres de telle province ; ils reçoivent des applaudissements partout où le mal n'est pas ; & ceux qui souffrent ont le temps de mourir de faim, avant que le remède arrive. On ordonne, on va, on vient, on transporte ; on paraît se donner beaucoup de mouvement ; tout cela ^{p.131} amuse, jusqu'à ce qu'il ne reste

pas plus de gens affamés, qu'on n'en veut ou qu'on n'en peut secourir ; & l'abondance revient quand le pays est déchargé des bouches inutiles.

Sur la frontière des provinces de Kyang-Si & de Kyang-Nan ou Nan-King, nous entrâmes dans un village où se fabrique de la porcelaine presque aussi belle que celle de King-Te Ching. Les étrangers y ont un libre accès. On me fit voir des amas de terre blanche très fine, & d'une autre, semée de particules argentées ; c'est la matière dont on fait la porcelaine. Après qu'on a bien lavé les morceaux qui sortent de la carrière, pour en séparer la terre & le sable, on les broie jusqu'à les réduire en une poussière très fine. On délaie ensuite cette poudre dans de l'eau ; & l'on en fait une pâte qu'on pétrit à diverses reprises, & qu'on arrose de moments à autres. Lorsque cette pâte a été bien maniée, on l'applique sur différents moules, selon les vases qu'on veut faire. Dès que ces vases ont pris leur forme, on les expose au soleil ; mais on a soin de les retirer durant l'ardeur du midi. Quand ils sont secs, on ^{p.132} y applique la peinture & ensuite le vernis, qui est une espèce de colle composée de la matière même des vases. Après toutes ces opérations, on fait cuire ces vaisseaux dans un fourneau au feu de réverbère ; on ne les retire, que lorsqu'ils se sont refroidis par degrés. Ce travail est long & pénible, & se partage entre un très grand nombre d'ouvriers ; car une seule pièce doit passer par plus de soixante mains.

On fabrique à la Chine des vases d'une grandeur surprenante. J'ai vu des urnes de trois pieds de haut, composées de plusieurs pièces, mais réunies avec tant d'art, que la jointure était imperceptible. On applique de même les anses, les oreilles, les bas-reliefs & les autres ornements. Ces beaux morceaux étaient destinés pour des marchands de Canton, qui devaient les transporter en Europe ; car à la Chine on achète rarement de la porcelaine d'un si grand prix. Il y en a de toutes sortes de couleurs ; le jaune & l'azur sont les plus employés. On fait des porcelaines unies ; d'autres qui forment une mosaïque, & d'autres qui sont percées à jour comme des découpures. Les Chinois excellent ^{p.133} particulièrement dans l'exécution des grotesques & dans la

représentation des animaux ; ils font des canards & des tortues qui nagent sur l'eau, & des chats qui épouvantent les souris. À l'égard des ouvrages connus en Europe sous le nom de *magots de la Chine*, ce sont des idoles du pays, exécutées en porcelaine : il ne faut pas plus juger de la figure des Chinois, par ces portraits ridicules, que de celle des Français par les grotesques de Callot.

Si on en croit les ouvriers du pays, ils sont les seuls dans le monde, qui fabriquent de la porcelaine. Je voulus leur parler de celle du Japon dont certains curieux de Paris font tant de cas. Ils m'assurèrent qu'elle n'avait jamais existé que dans l'imagination des personnes mal instruites ; & que les Japonais, ainsi que tous les autres peuples, tirent de la Chine les seules & véritables porcelaines. Je saisis cette occasion de leur dire un mot des excellentes manufactures de Dresde & de Chantilly ¹, rivales de celle de ^{p.134} King-Te-Ching. Je convins que nous ne l'avions peut-être pas encore tout à fait imitée par la blancheur & la finesse de la matière, par la vivacité & la durée des couleurs ; mais je ne leur cachai pas que nous la surpassions infiniment par la beauté, la grâce, la régularité, la perfection du dessin.

Il n'est point, Madame, de plus beau pays dans le monde, que la province de Kiang-Nan, qui confine à celle de Kyang-Si. Elle est à la fois & l'une de plus fertiles & l'une de plus florissantes pour le commerce ; aussi est-elle la plus riche de toute la Chine ; elle paye seule plus de cent soixante millions à l'empereur. Ce qui contribue à son opulence, est la multitude des rivières & des canaux, la proximité de la mer, l'industrie des habitants, le nombre & l'excellence des manufactures. Les soies, les ouvrages de vernis, l'encre, le papier, tout ce qui vient de cette province est plus estimé & se vend plus cher, que ce qui sort des autres parties de l'empire. On y compte cent sept villes, dont la plus considérable est Nan-King.

Le premier objet qui me frappa en ^{p.135} approchant des faubourgs de cette capitale, est la fameuse tour ou clocher de porcelaine, qui

¹ Celle de Sèvres n'existait point alors.

l'emporte sur tout ce que l'art & la dépense ont produit de plus curieux à la Chine. Ce merveilleux édifice est composé de neuf étages, divisés en dehors par autant de corniches parfaitement travaillées ; on monte près de huit cents degrés pour arriver au sommet. Chaque étage a quatre fenêtres qui répondent aux quatre vents principaux, & est orné d'une galerie pleine de pagodes & de peintures. La forme de cette tour est octogone ; elle a environ quarante pieds de circuit, c'est-à-dire que chaque face en a cinq. Les dehors & les dedans sont revêtus de briques de diverses couleurs, qui imitent la porcelaine ; & toutes les parties de ce beau monument sont liées avec tant d'art, que l'ouvrage entier paraît d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie, pendent quantité de petites cloches, qui rendent un son fort agréable, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le sommet de la tour, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif. Toute la sculpture est dorée, & l'ouvrage p.136 entier paraît de marbre & de pierre ciselée. Voilà, Madame, ce que les Chinois appellent *la tour de porcelaine*, & que je nommerais plus volontiers *la tour de brique*. Elle fut construite il y a plus de trois cents ans ; & c'est assurément l'édifice le mieux entendu, le plus solide & le plus magnifique de tout l'Orient. Il fait partie d'un temple fameux, bâti hors des murs de la ville, appelé le *temple de la reconnaissance*. Un empereur le fit construire, ainsi que la tour, pour un seigneur chinois, qui, après l'avoir bien servi dans ses armées, se retira du monde, comme Joyeuse, & se fit tondre en bonze par dévotion.

À côté de ce temple, est le monastère le plus beau, & le mieux fondé de toute la Chine. On y voit de vastes cours carrées, environnées de cellules qui font à peu près le même effet que nos chartreuses, & sont habitées par un plus grand nombre de religieux. Les statues qui ornent la pagode sont presque toutes colossales. On remarque d'abord une grande femme qui est debout, ayant à ses côtés quatre géants armés & colorés. Sur le maître-autel est un homme assis avec un pied sur le genou. Les p.137 autres figures sont deux femmes placées dos à dos, avec d'autres petites idoles à leurs pieds, & une infinité de représentations monstrueuses & horribles.

Nan-King est, sans contredit, la plus belle & la plus grande ville de la Chine. Sa situation est charmante, & le terroir d'une prodigieuse fécondité. La rivière qui, dans cet endroit, a plus d'une demi-lieue de largeur, se divise en une multitude de canaux qui arrosent toute la ville, & dont quelques-uns sont navigables pour les plus grandes barques. Nan-King a été, pendant plusieurs siècles, la capitale de l'empire, & le séjour ordinaire des souverains ; c'est ce qui lui a fait donner ce nom, qui veut dire *cour du midi*, comme Péking signifie *cour du nord*. Les empereurs ont pris le parti de se fixer dans cette dernière ville, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Nan-King, qui n'est plus aujourd'hui que la résidence du gouverneur des provinces méridionales, avait autrefois une triple enceinte, dont la plus vaste était, dit-on, de seize lieues. On en voit encore quelques débris, qui ressemblent plutôt aux ^{p.138} bornes d'une province, qu'aux limites d'une ville. Les Chinois assurent que deux cavaliers qui seraient partis le matin au galop par la même porte, pour en faire le tour, chacun d'un côté opposé, n'auraient pu se rencontrer le soir.

Au reste, quoique, depuis la retraite des empereurs, cette ancienne capitale soit fort déchuë de sa magnificence, on y compte encore plus de trois millions d'habitants, en y comprenant ceux qui logent dans des barques dont son port est toujours couvert. La disposition de son terrain, & les montagnes qui se trouvent renfermées dans ses murs, rendent sa forme irrégulière. Il ne reste plus aucune trace de ses magnifiques palais ; son observatoire est négligé & presque détruit ; tous ses temples, les tombeaux de ses princes, & les autres monuments ont été démolis par les Tartares dans leur première invasion. Les rues sont d'une largeur médiocre, bien pavées ; les maisons basses, mais jolies ; les boutiques spacieuses & richement décorées. Les Tartares y ont une garnison nombreuse, & sont en possession d'une partie de la ville, qui n'est séparée de l'autre que ^{p.139} par un simple mur. Nan-King est le séjour des plus fameux docteurs de la Chine, & la retraite ordinaire des mandarins que le ministère cesse d'employer. Tout ce qu'il y a de plus rare, de plus curieux dans les

autres provinces ; les étoffes les plus riches, les ouvrages les plus précieux, s'y trouvent rassemblés. Les bibliothèques y sont plus nombreuses & plus choisies, les libraires mieux fournis de livres, les imprimeries meilleures, le papier plus beau, les artisans plus adroits, le peuple plus instruit & plus poli, le langage plus pur, l'accent plus délicat que dans aucun autre lieu de l'empire, sans en excepter la capitale. Cette ville jouit d'un grand nombre de privilèges que ses nouveaux maîtres lui ont accordés, & qu'ils regardent comme le plus sûr moyen d'étouffer toutes les idées de révolte. Il arrivera de là, Madame, que les Tartares n'ayant plus rien à craindre au dedans, prendront insensiblement les manières chinoises. La bonté du pays les rendra efféminés ; ils laisseront croître leurs cheveux ; & dans deux cents ans il reviendra d'autres Tartares ^{p.140} du nord, guerriers & brutaux, qui ne reconnaissant plus les petits enfants des premiers, s'empareront de la monarchie. Cela est déjà arrivé plus d'une fois ; & par la situation du pays, & les mœurs des habitants, on peut, sans être prophète, assurer que cela arrivera encore.

Les cloches de Nan-King étaient autrefois une des principales curiosités de cette ancienne capitale ; leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles étaient suspendues, tout le bâtiment tomba en ruine ; & les cloches n'ont pas été relevées. Le poids de la plus grosse était d'environ cinquante milliers, & avait dix à onze pieds de hauteur. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, le métal m'en parut fort inférieur à celui de nos cloches d'Europe.

Une des grandes incommodités de la ville de Nan-King est l'odeur des excréments humains qui s'emportent, pendant le jour, dans des tonneaux pour engraisser les terres, faute d'autre fumier. On y fait un gros commerce de cette marchandise ; & les jardiniers achètent plus cher les immondices des ^{p.141} personnes qui se nourrissent de viande, que de celles qui ne vivent que de poisson. On m'a même très fort assuré que, pour les distinguer, il y a des gens qui ne font nulle difficulté d'en goûter. Je n'ai point cherché à être témoin de ces sortes d'essais ; mais ce que j'ai vu dans les rues & le long des routes, ce sont

des lieux de commodité, proprement blanchis, avec des sièges couverts, où l'on invite les passants à se mettre à l'aise pour les besoins naturels. Il s'y trouve de grands vases de terre, que l'on place soigneusement par dessous, afin de ne rien perdre de cette précieuse denrée.

Pour bien connaître les Chinois, c'est à Nan-King principalement qu'il faut étudier le génie de la nation. C'est là surtout, que les mœurs, la religion, les lois n'ont éprouvé aucun changement ; c'est là que les anciens usages sont le plus religieusement observés. Je vais d'abord vous parler des différents cultes établis à la Chine.

On y compte trois sectes principales, qui forment aujourd'hui les trois religions dominantes du pays ; celle des grands & des lettrés, qui regarde ^{p.142} Confucius comme son maître ; celle des disciples de Lao-Kiun, qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'impiétés. Je vous ai parlé d'un troisième culte, celui de Foë, instituteur des bonzes & de la doctrine de la métempsycose ; de là ce principe si généralement établi parmi ses sectateurs, *d'aimer les bêtes, d'aimer les moines.*

À l'égard de la première secte, qui est celle des gens d'esprit & de condition, je n'en parlerai qu'en historien, sans me jeter dans des discussions aussi dangereuses en Europe, qu'elles ont été funestes à la Chine. Je commencerai par vous faire connaître ce Confucius qui passe pour en être le fondateur. Il naquit dans une bourgade du royaume de Lou, qui est aujourd'hui la province de Chan-Tong, cinq cents cinquante-un ans avant l'ère chrétienne. Il était contemporain de Solon & de Pythagore ; & Socrate naquit peu de temps après sa mort. Sans se mettre en peine de sonder les mystères de la nature, & sans vouloir subtiliser sur la créance commune, le philosophe chinois se contenta de parler du principe de tous les êtres, d'inspirer ^{p.143} pour lui du respect, de la crainte & de la reconnaissance ; de publier que rien ne lui est caché ; qu'il ne laisse ni la vertu sans récompense, ni le vice impuni. Ce sont là les maximes répandues dans ses ouvrages ; c'est sur ces principes qu'il se réglait, & qu'il s'efforçait de réformer les mœurs de ses concitoyens.

Ce moraliste eut le rare talent de porter à la vertu & de détourner du vice, employant, à cet effet, les arguments les plus forts, les motifs les plus nobles, & la meilleure de toutes les méthodes, c'est-à-dire, en pratiquant le premier ses sages instructions, comme doit faire tout législateur. Il eut surtout la prudence de ne point heurter directement les préjugés populaires en matière de religion ; écueil dangereux où Socrate & d'autres réformateurs célèbres ont malheureusement échoué, Confucius était alors en grande vénération par ses excellentes qualités. Il joignait la vertu à la science. L'humilité, la candeur, la modération, le désintéressement, le mépris des richesses formaient son caractère ; & quoique la Chine fût inondée de tous les vices opposés, il parvint ^{p.144} néanmoins au rang de mandarin & de ministre d'État. Ses maximes pour le gouvernement, sa politique, la disposition de ses lois civiles ne sont pas moins admirables que sa morale ; il prouva, par la propre expérience, combien il est avantageux que les rois & les ministres soient philosophes, & que la religion ait pour base la vertu.

Bientôt le royaume prit une forme nouvelle ; & ce changement fut si prompt & si heureux, qu'il causa de la jalousie aux princes voisins. Ils jugèrent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un État, que le bon ordre & l'exacte observation des lois, le roi de Lou ne manquerait pas d'acquérir trop de puissance, s'il continuait à suivre les conseils d'un homme si sage & si éclairé. Le roi de Tsi employa l'expédient le plus efficace & le plus adroit, pour rendre inutiles les leçons & le zèle patriotique du philosophe. Il envoya une ambassade au roi de Lou, & fit présent à ce prince, & aux seigneurs de sa cour, d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté rare, instruites au chant, à la danse, & à tout ce qui est capable de flatter les sens. ^{p.145} Le stratagème réussit : le roi de Lou & tous les seigneurs ne purent se défendre des charmes de ces aimables étrangères : le prince livré au plaisir avec toute sa cour, abandonna le soin des affaires. Confucius ayant tenté inutilement de le ramener à la vertu, renonça au ministère, & s'éloigna de sa terre natale, pour chercher dans d'autres royaumes, des princes plus sages & plus dignes de ses leçons. Ses vertus, son mérite, sa douceur, &

surtout sa modestie, lui attirèrent un grand nombre de disciples. Ses discours étaient remplis de sagesse, & assaisonnés d'une éloquence douce & persuasive, qui entraînait les esprits. Ses livres renferment le même charme & la même onction. Il les acheva dans la retraite, & retourna avec ses élèves dans sa patrie, où il mourut dans la soixante-treizième année de son âge, regretté du roi & de toute la cour.

Les divers écrits de ce philosophe sont intitulés, *La grande Science*, ou *l'École des Adultes* ; *Le Milieu immuable, en quoi consiste la vertu* ; *Discours moraux* ; & *Idée d'un gouvernement parfait*. Tous ces ouvrages ont pour ^{p.146} objet la correction des mœurs, le bonheur de la société, dont la base sont l'équité & la bienfaisance. Ce grand homme a déclaré, avec une ingénuité admirable, qu'il n'était point l'inventeur de sa doctrine, & qu'il l'avait puisée, en grande partie, dans de très anciens manuscrits. Ses idées sur la divinité, sont les plus raisonnables qu'on puisse avoir sans le secours de la révélation.

Les Chinois conservent la plus profonde vénération pour la mémoire de ce philosophe. On lui bâtit un tombeau superbe dans le lieu même où il avait coutume d'assembler ses disciples. Cet endroit fut entouré de murailles, & forme à présent un gros bourg. Chaque ville de l'empire a encore aujourd'hui un édifice public, consacré à sa mémoire, où les mandarins & les lettrés s'assemblent certains jours de l'année, & lui font des offrandes qui présentent l'idée d'un véritable sacrifice. Si un magistrat passe devant un de ces oratoires, il descend de son palanquin. Nul ne parvient au rang de mandarin, ni aux emplois de la magistrature, qu'il n'ait été reçu docteur, conformément ^{p.147} à la doctrine de Confucius. Ses descendants sont encore dans une très grande considération : ils deviennent mandarins par droit de naissance, & jouissent du privilège que n'ont pas même les princes du sang d'être exempts de toute espèce de tribut envers l'empereur. Les lettrés qui parviennent au doctorat, font un présent aux mandarins de cette race.

J'ai dit que tous les savants de la Chine font profession de la doctrine de Confucius. C'est aussi la religion de l'empereur, des princes & des personnes les plus distinguées. Ses principes sont dérivés de la

religion naturelle, établie à la Chine, longtemps avant la naissance de ce philosophe ; mais il en a fait un corps de doctrine, qui peut se réduire aux articles suivants :

Ce qu'on appelle raison dans l'homme, doit être considéré comme une émanation céleste & divine.

On appelle loi, ce qui s'accorde avec la raison & avec la nature. La loi a été donnée aux hommes par infusion ; c'est un don du ciel.

Les passions viennent de la nature, ^{p.148} & la raison doit s'appliquer à les dompter.

Dès que l'homme est dans l'âge de faire usage de sa raison, il doit former sa conduite sur ces trois règles ; 1^o rendre aux auteurs de ses jours les mêmes devoirs qu'il exige de ses propres enfants ; 2^o avoir pour son prince la même fidélité, & pour ses supérieurs la même obéissance, qu'il exigerait en pareil cas de ses inférieurs ; 3^o aimer ses égaux comme lui-même, & ne rien faire aux autres qu'il ne voudrait qu'on lui fît.

À ne consulter que les livres canoniques des Chinois, on voit que l'ancien culte de ce peuple a pour premier & unique objet un Être suprême, principe & maître de tout ce qui existe, appelle *Chang-Ti*, *Seigneur Souverain*, ou *Tien*, qui veut dire *ciel*. Ce dernier mot peut avoir, comme parmi nous, deux significations différentes ; ou le ciel matériel, ou l'esprit qui y préside.

Dans cette secte on révère encore, mais d'un culte subordonné, des esprits subalternes, & dépendants du premier Être, à peu près comme nous ^{p.149} honorons les anges. Quoique les livres canoniques exhortent souvent à craindre le *Tien*, qu'ils placent les âmes des hommes vertueux auprès du Chang-Ti, on ne voit pas néanmoins qu'ils aient parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie, ni d'une éternité bienheureuse. Quoiqu'il soit écrit dans ces mêmes livres, que le premier Être a produit toutes choses, les textes ne sont cependant pas assez clairs, pour juger que leurs auteurs aient entendu par là une vraie

création, une production précédée du néant. Mais aussi il faut observer qu'ils ne l'ont jamais niée, & qu'ils n'ont dit nulle part que le monde fût éternel. On ne trouve pas non plus qu'ils se soient expliqués sur la nature de l'âme ni qu'ils l'aient cru immortelle. À l'égard de l'idolâtrie, il est certain que ces mêmes livres n'en présentent nulle trace. L'idée du vrai Dieu n'a point été défigurée chez les Chinois, par les fictions extravagantes de leurs poètes. Ils ne se sont jamais avisés, par une basse superstition, de déifier les hommes célèbres de leur pays ; & quelque respect qu'ils aient eu pour leurs empereurs, dont la plupart ont ^{p.150} été vraiment de grands hommes, ils ne leur ont point transporté les honneurs divins. Le vrai Dieu est le seul qui ait eu part à leurs adorations ; ils l'ont invoqué quand les autres peuples étaient idolâtres ; & ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers. L'idolâtrie ne fut guère connue à la Chine qu'après qu'on y eût apporté la statue de Foë ; mais les lettrés constamment attachés à la doctrine de leurs ancêtres, n'ont point participé à la contagion uniquement concentrée chez les femmes, les dévots, le petit peuple & les moines.

Rien n'a tant contribué au soutien de l'ancienne religion parmi les Chinois, que l'établissement d'un tribunal souverain, dont le pouvoir consiste spécialement à condamner & à supprimer les superstitions ; c'est ce qu'on appelle ici le *tribunal des Rites*, dont l'objet est le même, mais les moyens différents, que dans celui de l'inquisition d'Europe. Une chose très remarquable, & qui, dans nos principes, pourrait donner lieu à une autre comparaison plus singulière, c'est que parmi les membres qui composent à la Chine ^{p.151} ce tribunal des rites, il y en a quelquefois qui, dans le particulier, exercent des pratiques superstitieuses ; mais lorsqu'ils sont rassemblés en corps pour leurs délibérations communes, ils n'ont qu'une voix pour les condamner. Par cette sévérité, l'élite de la nation chinoise s'est préservée des superstitions grossières, qui règnent dans la plupart des autres contrées de l'Asie.

Depuis près de trois siècles, on a vu éclore à la Chine une secte de savants qui, sous prétexte d'expliquer les livres sacrés, y introduisirent

une doctrine pernicieuse. Ils composèrent, sous le titre de *Philosophie naturelle*, une espèce d'*Encyclopédie ecclésiastique* en vingt volumes, dont tous les principes tendent à l'irrégion ¹. Deux hommes célèbres par leur esprit, *Chu-Tse & Ching-Tse*, furent les chefs de cette entreprise. Quarante-deux savants s'associèrent au même projet, & donnèrent aux anciens livres un sens impie qui détruit toute forme de culte. ^{p.152} Ces sectaires appelés *Jukiau*, passent à la Chine pour de vrais matérialistes, ou des espèces d'athées subtils, qui donnent le nom de Dieu, ou de Li, à une certaine vertu unie à la matière ; vertu aveugle selon les uns, intelligente selon les autres. Cette secte compte aujourd'hui un assez grand nombre de partisans ; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, si aimable par elle-même, qu'on n'a pas besoin de la connaissance d'un Dieu pour la suivre.

Plusieurs, pour ne déplaire à personne, se font un système d'adopter les opinions de toutes les sectes, & n'ont point de religion. La fortune est leur divinité, comme elle l'est ailleurs de tous ceux que l'ambition dévore. En général, personne à la Chine ne s'inquiète de l'autre monde. Les étudiants ne pensent qu'à se rendre habiles, & capables de parvenir aux dignités de celui-ci. Les marchands ne s'occupent que de leur négoce ; le peuple, que de sa subsistance ; n'est-ce pas, Madame, la même chose partout, même chez les chrétiens ?

Quelque temps avant Confucius, ^{p.153} Lao-Kiun avait introduit à la Chine, une autre secte qui croit aux esprits malins, aux enchantements & aux prestiges. Cette doctrine plut au peuple toujours partisan du merveilleux, & fut protégée par des empereurs aussi crédules que le peuple. L'auteur de cette secte faisait consister la félicité de l'homme dans un sentiment de volupté douce & paisible, qui suspend toutes les fonctions de l'âme. Ses disciples ont abusé de ses maximes, comme on a fait en Europe de celles d'Epicure. Les livres de Lao-Kiun sont remplis d'une morale saine & vraiment philosophique. Le plus considérable

¹ Voyez le père Duhalde, & l'*Histoire des voyages*.

contient cinq mille sentences, dont plusieurs renferment d'excellentes moralités. Aujourd'hui les successeurs de ce philosophe sont tous infatués des visions de l'astrologie judiciaire, & des superstitions de la magie. Ils se mêlent de prédire l'avenir, traçant sur le papier toutes sortes de caractères & de figures, & accompagnant leurs cérémonies de hurlements horribles & d'un bruit effroyable. Comme il arrive quelquefois que leurs prédictions se trouvent conformes aux p.154 événements, faut-il s'étonner qu'ils aient de la vogue ? Cependant tous les lettrés de la Chine regardent cette secte comme en France un homme d'esprit, les charlatans de saint Médard.

Depuis que les Tartares se sont emparés de cet empire, ils y ont introduit leur religion. Elle est la même que celle des peuples du royaume de Boutan. Je ne sais, Madame, si vous vous rappelez que j'ai traité ce sujet dans une de mes lettres.

Les autres religions établies ou tolérées dans quelques provinces de la Chine, sont le judaïsme, le mahométisme & le christianisme. Les juifs ont une synagogue depuis plusieurs siècles dans la province de Ho-Nan. Ils sont réduits à sept ou huit familles qui se marient entre elles, sans vouloir contracter aucune autre alliance, & qui font ici, comme partout le métier de courtier.

Les sectateurs de Mahomet ont des établissements considérables dans divers endroits de l'empire, depuis plusieurs siècles, & principalement dans la province de Kiang-Nan. Comme ils ne troublent personne en matière de doctrine, on les laisse aussi fort tranquilles p.155 dans l'exercice de leur culte. On fait plus ; on leur permet d'acheter des enfants chinois pour les élever dans le mahométisme. Pendant une famine qui ravagea la province de Chan-Tong, ils en achetèrent plus de dix mille, que leurs parents ne se faisaient pas un scrupule de vendre ; c'est leur usage, quand ils ne sont pas en état de les nourrir. Ils peuvent les exposer, ou les tuer même, si ce sont des filles. À la Chine c'est une des prérogatives de l'autorité paternelle, dont on est le plus jaloux.

Le premiers jésuites qui pénétrèrent dans ces vastes États, vers le

milieu du seizième siècle, n'y trouvèrent aucune trace de christianisme ; ce pourrait être une raison de croire que cette nation n'avait jamais été éclairée des lumières de l'évangile. On cite pourtant des monuments dont on tire des conséquences toutes contraires mais c'est aux missionnaires à discuter ces faits, qui paraissent d'ailleurs assez indifférents. Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que l'apôtre Xavier a été un peu plus heureux pour ce qui regarde le voyage de la Chine, que ^{p.156} Moïse par rapport au pays de Canaan. Tout ce que put faire le législateur du peuple hébreu, fut de voir dans l'éloignement cette terre de promesse ; au lieu que Xavier eut le plaisir, après plusieurs courses, d'entrer dans la Chine, ou du moins dans l'île de Sancian, qui, comme je vous l'ai dit, dépend de la province de Canton.

Après ce saint apôtre, ceux dont j'entends parler le plus souvent aux jésuites missionnaires, sont un père Roger, qui ouvrit cette carrière brillante à ses confrères ; un père Ricci qu'on regarde comme le fondateur de cette mission ; un père Schall, qui fut précepteur d'un empereur, & élevé ensuite aux premières charges de la cour ; un père Verbiest, qui devint aussi un très grand seigneur à la Chine ; un père Bouvet, un père Gerbillon, tous deux mathématiciens, tous deux amis de l'empereur Cang-Hi. Dans tout ce qu'on me raconte de ces hommes célèbres, je ne puis trop admirer avec quelle adresse des missionnaires aussi zélés que prudents, aussi pieux que versés dans les lettres, dans les arts, dans l'astronomie & les mécaniques, ^{p.157} surent s'insinuer dans l'esprit des grands, & gagner les bonnes grâces des souverains. Sous le règne de Cang-Hi ils jouirent de la plus haute considération. Plusieurs furent logés dans le palais impérial. Ils bâtirent des églises ; ils eurent des maisons opulentes. Les dominicains & les franciscains se mirent aussi sur les rangs, & vinrent glaner dans un champ, où les jésuites avaient fait une abondante récolte. Mais bientôt cet esprit de contention attaché en Europe aux connaissances & aux talents, renversèrent les plus grands desseins. Il est vrai, Madame, que la religion chrétienne a été vivement persécutée à la Chine ; mais les contestations qui s'élevèrent entre les missionnaires, nuisirent plus au

christianisme, que la haine des infidèles. La division se mit parmi les ouvriers évangéliques. Leurs disputes dont la jalousie fut peut-être la première cause, éclatèrent au sujet de certaines cérémonies, qui concernent le culte de Confucius & les devoirs qu'on rend aux morts. Quelques-unes de ces pratiques étaient superstitieuses, & avaient été de tout temps interdites aux ^{p.158} chrétiens ; mais les autres pouvaient être regardées comme des usages indifférents, & purement politiques. C'est ainsi du moins qu'en pensèrent les jésuites. Les prêtres des missions étrangères, nouvellement arrivés à la Chine, se joignirent à leurs adversaires, & obligèrent la cour de Rome d'entrer dans ces querelles. M. Des Roches m'en a souvent parlé en homme désintéressé & impartial ; mais moi qui y prends encore moins d'intérêt, je ne dois pas rentrer dans le détail de toutes ces disputes. Vous saurez seulement qu'elles allèrent si loin, que l'on craignit à la Chine les mêmes troubles qu'au Japon. L'empereur Cang-Hi lui-même, tout favorable qu'il était aux missionnaires, fut sur le point de les renvoyer. Quelquefois il se fâchait de leur importunité, ne pouvant comprendre les motifs du zèle qui les animait.

— Je suis surpris, leur disait-il, de vous voir si inquiets des affaires de l'autre monde, où certainement vous n'avez jamais été : Que ne jouissez-vous tranquillement de la vie présente ?

On rapporte de lui plusieurs réponses semblables, qui supposent ^{p.159} qu'en favorisant les missionnaires, il sacrifiait les vues politiques à l'affection qu'il avait pour eux.

À la mort de ce monarque, ils ont eu ordre de sortir de toutes les provinces de l'empire. On leur a seulement permis de demeurer à Canton, & à quelques jésuites, de faire leur séjour à Péking, à cause du besoin qu'on en avait pour les mathématiques. Ils y sont traités avec distinction ; à peu près comme les princes chrétiens les plus esclaves de l'Inquisition, combleraient d'honneur un excellent peintre, un habile sculpteur dont ils estimeraient les ouvrages, de quelque secte qu'il pût être. Mais en conservant les mathématiciens, on imposa silence aux missionnaires. Plus de trois cents églises ont été abattues ou destinées

Le Voyageur français
La Chine

à des usages profanes ; plus de trois cent mille chrétiens ont été privés de leurs pasteurs, & livrés à la persécution. Tel a été, pendant plusieurs années, l'état déplorable du christianisme dans ces vastes contrées ; les jésuites sont enfin parvenus à rebâtir des églises, même dans la capitale ; & quoique la religion chrétienne y soit toujours proscrite ils ne laissent ^{p.160} pas, en prenant quelques précautions, d'exercer librement leur ministère dans l'enceinte de leurs maisons, & même au-dehors : le gouvernement ne fait là-dessus aucune recherche. À l'égard des missionnaires répandus dans les provinces, leur zèle exige beaucoup de prudence ; mais la plupart ont des amis puissants, sous la protection desquels ils agissent avec sécurité. Ceux de Nan-King, dont M. Des Roches m'a procuré la connaissance, m'ont donné un logement dans leur maison, où je vois souvent venir des mandarins du premier ordre, qui vivent avec eux dans la plus grande intimité.

Je suis, &c.

À Nan-King ce 25 octobre 1744.

@

LETTRE LIX

@

p.161 Je commence ma lettre par un enterrement. J'assistai avant-hier, avec deux jésuites, à un convoi funèbre d'un vieux mandarin retiré, anciennement affectionné à ces missionnaires. Je vais vous dire, Madame, pendant que je m'en souviens, ce que j'ai vu à ces obsèques, & à cette occasion, tout ce qu'on m'a raconté des funérailles chinoises ; j'écrirai ce qui viendra au bout de ma plume ; vous y mettrez de l'ordre, si vous voulez.

Lorsqu'un homme approche de la mort, le rituel de l'empire ordonne qu'on le prenne dans son lit & qu'on le couche par terre, afin que sa vie finisse comme elle commence ; c'est, qu'en effet, ce même rituel veut qu'on étende les enfants à terre sitôt qu'ils sont nés, pour faire connaître qu'ils doivent retourner dans le lieu d'où ils sont venus.

Quand le malade ne respire plus, on p.162 lui met dans la bouche un petit bâton qui l'empêche de se fermer. Alors quelqu'un de la famille monte au sommet de la maison, avec les habits du mort, qu'il étend en l'air, en rappelant l'âme du défunt. Il revient ensuite auprès du cadavre, le couvre de ses vêtements ; & on le laisse trois jours dans cet état, pour voir s'il ne donnera pas quelque signe de vie.

Si le malade a fait profession de la secte absurde des bonzes, l'usage est, avant qu'il expire, d'appeler ces moines pour employer les secours de leurs prières. Ils viennent avec de petits bassins, des sonnettes & d'autres instruments, dont ils font assez de bruit pour hâter la mort ; quoiqu'ils prétendent, au contraire, que c'est pour procurer du soulagement au moribond.

Avant que de mettre le corps au cercueil, on le lave ; on l'embaume ; on le couvre de ses plus riches vêtements & des marques de sa dignité ; on l'expose sur une estrade dans une salle bien parée ; & là les femmes, les enfants & les parents viennent se prosterner devant lui. Le troisième jour, on l'enferme dans un cercueil de bois p.163

précieux, verni & doré, que le défunt, pour l'ordinaire, a eu soin de faire construire de son vivant. La prévoyance des Chinois va si loin sur cet article, qu'ils se privent souvent des choses les plus nécessaires pendant la vie, pour se procurer une bière qui leur fasse honneur après leur mort. On a vu des enfants se vendre ou se louer, pour un certain temps, dans la seule vue d'amasser assez d'argent, pour acheter un pareil meuble à leur père. Les bois les plus précieux y sont employés ; vous avez vu que l'empereur Cang-Hi fit construire le sien du plus beau bois de violette. On en trouve de tous prêts dans les boutiques des ébénistes. Il y en a richement dorés, avec divers ornements de sculpture, qui se vendent jusqu'à mille écus. On en fait pour les bourgeois & pour les gens de qualité. Un Chinois qui meurt sans s'être pourvu d'une bière, est brûlé comme un Tartare. C'est un aussi grand acte de charité à la Chine de la part des personnes riches, de distribuer un certain nombre de cercueils aux pauvres gens, que parmi nous de doter & de marier un certain nombre de pauvres filles. Aussi ^{p.164} est-ce un jour de très grande réjouissance dans une famille, que celui où l'on est parvenu à se procurer une bière. On l'expose à la vue pendant des années entières ; on aime à s'y placer ; on essaie si on y sera à son aise ; on consulte ses amis pour savoir si on y aura bonne grâce, &c.

Avant que de mettre le corps dans le cercueil, qui est ordinairement d'un bois fort épais on répand au fond beaucoup de chaux ; & quand le cadavre y est couché, on remplit tous les vides avec la même matière & du coton : quelquefois on y ajoute un enduit de poix & de bitume. Lorsque cette caisse est bien bouchée, on la couvre d'une étoffe blanche ; on la place sur une espèce d'autel ; & on l'y conserve quelquefois pendant plusieurs mois. De temps en temps, on brûle sur cet autel de l'encens, des pastilles parfumées, du papier doré, & des pièces de soie. Le jour des funérailles, les amis & les parents du défunt accompagnent le cercueil. Si c'est celui d'une personne de considération, il est soutenu sur un brancard, surmonté d'un riche pavillon, & porté ordinairement par vingt ^{p.165} ou trente hommes, précédés d'un grand nombre de domestiques qui ont en mains de

petites figures de carton. Les enfants du défunt suivent à pied, couverts d'un sac de chanvre, appuyés sur un bâton, le corps tout courbé, & comme accablés sous le poids de la douleur. Les filles, les concubines, & la légitime épouse sont dans des chaises portatives où personne ne les voit mais d'où elles font entendre des cris & des hurlements lamentables. D'autres compagnies succèdent, marchant deux à deux, les uns avec des étendards, des banderoles, des cassolettes remplies de parfums ; d'autres avec des instruments sur lesquels ils jouent des airs lugubres. Dans quelques endroits, le portrait du mort s'élève au milieu du convoi, avec son nom & ses titres écrits en lettres d'or.

Le lieu de la sépulture est toujours hors des villes, dans une grotte construite exprès, & qui consiste ordinairement en trois salles, ayant chacune une porte & un toit retroussé par les angles. Quelquefois il y a un quatrième toit qui s'élève au milieu, & se termine en pyramide. Ces p.166 grottes se construisent, autant qu'on peut, sur des collines ou des terrasses qu'on élève exprès. Elles sont environnées des bosquets de cyprès ; & ces petits bois avec leurs grottes, dont le nombre est fort grand aux environs des villes, forment de loin un aspect qui n'est pas sans agrément. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de chaume, ou de terre élevée de cinq à six pieds. On voit, à quelques pas de la tombe, des tables rangées dans les salles ; & tandis qu'on est occupé des devoirs funèbres, les domestiques y préparent un repas, pour régaler toute la compagnie.

Quand on est arrivé à la grotte, on dépose le corps dans le caveau ; alors on brûle les parfums ; on fait des libations ; on offre des viandes ; & l'on jette dans les flammes les petites figures de carton dont j'ai parlé. Elles représentent des eunuques, des esclaves, des chevaux, des chameaux, & d'autres objets de cette nature. Les Chinois sont persuadés que les morts reçoivent dans l'autre monde les offrandes qu'on leur fait dans celui-ci ; que toutes les choses représentées par p.167 ces figures, se réalisent pour eux dans l'autre vie, & leur sont d'un grand secours. C'est pour cela que tous les ans, dans certains jours solennels, chacun fait des libations, & porte des viandes sur le tombeau

de ses ancêtres, dans l'opinion que les âmes en font leur nourriture. Un Français qui sait qu'à la mort de ses rois, on continue de les servir, pendant plusieurs jours, aux heures du repas, comme s'ils étaient encore vivants, ne doit pas trouver cet usage extraordinaire à la Chine.

Ces peuples, tendrement attachés à leur patrie & à leurs familles, ont un grand mépris pour les voyageurs qui abandonnent les tombes de leurs aïeux, & s'exposent à mourir dans une terre étrangère, où personne ne leur rendra les derniers devoirs. C'est un reproche qu'ils ont fait plus d'une fois aux missionnaires.

La durée ordinaire du deuil pour un père, doit être de trois ans ; mais cet espace est communément réduit à vingt-sept mois, pendant lesquels on est obligé de renoncer non seulement aux divertissements & aux fêtes, mais ^{p.168} à toute espèce de fonction publique. Alors un mandarin quitte son gouvernement ; un homme d'État, l'administration des affaires, pour vivre dans la retraite, se livrer à la douleur, & ne s'occuper que de sa perte. L'empereur peut accorder une dispense ; mais les exemples en sont rares.

Les femmes portent le deuil trois ans pour leurs maris ; les maris un an pour leurs femmes ; la durée du deuil des autres personnes est proportionnée au degré de parenté. On prétend que l'usage de trois ans de deuil des enfants pour leur père, est fondé sur la reconnaissance qu'ils lui doivent pour les trois premières années de leur vie, pendant lesquelles ils ont eu besoin de son assistance. Les Chinois font remonter l'origine de ce deuil austère aux premiers temps de leur monarchie. Un empereur, après la mort d'Yao, s'enferma, dit-on, trois ans dans la grotte sépulcrale de ce prince, & abandonna, pendant tout ce temps, la conduite de l'État à ses ministres.

La première année du deuil chinois, les habits consistent en une robe, ou plutôt en un sac de grosse toile grise, ^{p.169} semblable à de la toile d'emballage. Le bonnet, les caleçons, les bottines sont de même matière, avec une ceinture de corde. Cet habillement passe pour la marque d'une profonde douleur. La seconde année, les habits sont

d'une toile un peu moins grosse ; pendant la troisième, on peut porter des robes de soie. Les cent premiers jours se passent dans une solitude & une tristesse affreuse. On doit s'abstenir de l'usage des viandes & des liqueurs fortes. La plupart renoncent au commerce de leurs femmes ; plusieurs couchent toutes les nuits sur de simples nattes à côté du cercueil de leur père.

Le deuil se porte en blanc chez les Chinois ; ils sont persuadés que leurs parents ne quittent la vie, que pour passer dans un séjour resplendissant de lumière ; & c'est ce qui leur a fait adopter cette couleur, comme plus analogue au milieu de leur destination. Les Grecs le portaient en noir, conformément à leurs idées sur le Ténare, séjour triste & sombre, où ils reléguaient après la mort, les âmes des trépassés. J'ignore sur quel principe nous suivons le même usage ; ou, pour mieux dire, p.170 pourquoi nous avons quitté la couleur de la Chine pour celle de la Grèce ; car j'ai lu quelque part, que nous portions autrefois le deuil en blanc ; &, sans remonter plus haut que le règne d'Henri III, on appelait *reines blanches*, les reines veuves de nos rois, les reines qui portaient le deuil de leurs maris.

Lorsque la mort attaque le trône, le deuil devient général dans toute la Chine. Il est plus ou moins long, comme parmi nous suivant le rang & la dignité de la personne. Il dure cinquante jours pour la mère de l'empereur. Cang-Hi ordonna, par son testament, qu'on ne le porterait pour lui, que vingt-sept jours. Pendant ce temps-là, les tribunaux sont fermés ; & l'on ne traite d'aucune affaire. Les mandarins passent tout le jour au palais, occupés à pleurer, ou du moins à en faire semblant. Rien n'approche de la magnificence des obsèques qui se font dans ces sortes d'occasions. On a compté jusqu'à seize mille personnes qui formaient le convoi funèbre.

Les devoirs que l'on rend aux morts dans ce pays, ne se bornent pas au temps de la sépulture. Il y a deux sortes de cérémonies qui s'observent tous les p.171 ans. Les premières se pratiquent dans la salle des ancêtres, à certains mois de l'année ; & il n'y a point de famille, qui n'ait un bâtiment destiné à cet usage. Là se rendent toutes les

branches d'une même souche, composées quelquefois de sept à huit mille personnes. Il n'y a point de distinction de rang : l'artisan, le lettré, le laboureur, le mandarin sont confondus, & ne se méconnaissent point. Le plus âgé, quoique le plus pauvre, a la première place. Sur une longue table, chargée de gradins, est l'image, ou du moins le nom des plus considérables des ancêtres, avec ceux des hommes & des femmes de la même famille, rangés des deux côtés, écrits sur de petites planches, hautes d'un pied, avec l'âge, la qualité, l'emploi chacun d'eux, le jour l'année de leur mort ; de sorte qu'un Chinois peut dire aussi : *Non omnis moriar*. Tous les parents s'assemblent dans cette salle au printemps, & quelquefois dans l'automne : on y fait préparer un festin avec des illuminations. Ceux du petit peuple qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment destiné à cet usage, placent le nom de ^{p.172} leurs ancêtres les plus proches, dans le plus bel endroit de leur maison. Les autres cérémonies se pratiquent au moins une fois l'année, dans le lieu même de la sépulture. On commence par arracher les herbes & les broussailles qui environnent le sépulcre ; puis les parents mettent sur la tombe, du vin & des viandes, qui leur servent ensuite à se régaler tous ensemble. Après le repas, on se prosterne devant le tombeau ; & le chef répond à cette civilité par des démonstrations, mais en observant un profond silence. L'idolâtrie ayant été introduite dans l'empire, les bonzes ont mêlé à ces cérémonies plusieurs pratiques superstitieuses, très éloignées de la véritable doctrine chinoise, & qui n'ont de crédit que parmi une troupe ignorante, qui suit leur secte absurde.

Pour vous distraire, Madame, de ces idées de mort & d'enterrement, je vais vous parler du mariage des Chinois. Ici on épouse une fille, sans l'avoir vue ; & elle n'apporte point de dot. En France, c'est tout le contraire, a dit quelqu'un ; on l'épouse quoiqu'on l'ait vue, parce qu'elle a une dot. Un mariage se traite à la Chine comme ^{p.173} une intrigue galante ; on a recours à de vieilles entremetteuses, dont le métier est de procurer aux filles des établissements, & au témoignage desquelles on est obligé de s'en rapporter sur la beauté, l'esprit, les talents de la

prétendue. On ne consulte point les inclinations des enfants ; le choix d'une femme appartient à leurs parents, qui sont les seuls maîtres absolus des conditions. On ne l'obtient qu'avec des présents, ou moyennant une somme d'argent qui sert à acheter le trousseau de la mariée. Quand les articles sont dressés, les présents envoyés, & les sommes payées, les parents de chaque famille s'assemblent séparément dans une espèce de chapelle domestique, pour y pratiquer quelques usages de religion. Le chef de la famille découvre certaines tablettes qui contiennent les noms des ancêtres ; s'incline respectueusement devant elles ; invoque les mânes de ses aïeux, & leur fait part du mariage futur, en lisant à haute voix les articles du contrat. Il jette ensuite dans un brasier préparé, le papier où sont écrits ces articles ; recouvre les tablettes ; & la compagnie se sépare.

p.174 Lorsque le jour des noces est venu, on enferme la mariée dans une chaise magnifiquement ornée ; & les présents l'accompagnent au milieu des fifres, des hautbois & des tambours. Elle est suivie de ses parents & des amis de sa famille. Une personne de confiance porte la clef, & la remet au futur époux qui attend à sa porte, & qui ne manque pas d'ouvrir la chaise avec empressement. C'est alors qu'il juge de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il arrive quelquefois que la laideur de la fille fait refermer aussitôt la chaise, & qu'elle est renvoyée sur-le-champ à ses parents : en ce cas, les présents sont perdus pour celui qui les a faits. Mais si l'épouse est agréable, le marié lui donne la main, & la conduit dans une salle où il a fait préparer un grand repas. Là se pratiquent certaines cérémonies, qui mettent le sceau à leur union. D'abord ils se lavent les mains dos à dos ; ensuite la mariée fait quatre révérences à l'époux qui ne lui en rend que deux. Ils versent à terre l'un & l'autre quelques gouttes de vin, mettent à part un peu de viande, s'invitent p.175 mutuellement à boire & à manger, & se servent tout à tour de la même tasse.

Le soir, on conduit la jeune épouse dans l'appartement de son mari, où l'on a mis sur une table des ciseaux, du fil, du coton, pour lui marquer qu'elle doit s'adonner au travail. En France, où l'on est plus

galant, elle trouve dans une corbeille, des fleurs des rubans, des eaux, des pommades d'odeurs, des boîtes à mouches, des pots de rouge, &c., pour lui faire connaître qu'elle doit aimer la coquetterie.

j'ai lu quelque part, qu'avant la domination des Tartares, on observait une coutume assez singulière, lorsqu'il était question de marier l'héritier présomptif de la couronne, ou l'empereur lui-même. Le tribunal des Rites nommait des matrones, pour choisir les vingt plus belles filles du royaume, sans aucun égard à la naissance. On les transportait au palais dans des chaises bien fermées ; & là elles étaient visitées par la mère du prince, ou une des premières princesses du sang, qui examinaient, avec soin, toutes les parties de leur corps ; elles prenaient garde si leur haleine était mauvaise, ou si elles ^{p.176} n'avaient point quelque défaut secret. Après des épreuves réitérées, on en choisissait une qu'on offrait au monarque, ou au prince héréditaire, avec beaucoup de formalités ; les dix-neuf autres étaient mariées aux premiers seigneurs de la cour. On suivait, à peu près, la même méthode pour le mariage des princesses. On rassemblait un certain nombre de jeunes garçons, beaux & bien faits, qu'on présentait à l'empereur. C'est dans cette troupe, qu'il choisissait un mari pour sa fille. Ces coutumes ne subsistent plus. Aujourd'hui on marie les princesses royales aux kans de la Tartarie orientale, ou à des seigneurs de l'empire ; & les empereurs prennent pour eux des femmes dans les mêmes familles. Leurs concubines, qu'on nomme *dames du palais*, sont divisée en plusieurs classes, distinguées par les habits, & surtout par les bonnes grâces du monarque : celles qui sont le plus en faveur, portent le nom de *presque-reines*. Le nombre des femmes destinées aux plaisirs du prince est incroyable.

Il est permis à tous les Chinois de joindre à une épouse légitime plusieurs ^{p.177} concubines. On les reçoit dans la maison sans presque aucune cérémonie. On donne une somme aux parents ; on promet par écrit de bien traiter leur fille ; & cela suffit. Ces concubines sont fort soumises à l'épouse légitime ; & les enfants qui naissent de ces femmes du second ordre, sont censés appartenir à la maîtresse du

logis. Ce n'est que d'elle qu'ils portent le deuil, & non de leur vraie mère ; du moins n'y sont-ils pas obligés. Plusieurs Chinois ne prennent une concubine, que pour en avoir un enfant mâle ; lorsqu'il est né, si elle déplaît à leur femme, elle est congédiée. Il y a certaines villes, & principalement dans la province de Kiang-Nan, qui sont plus renommées que d'autres pour les concubines. On y élève de jeunes filles bien faites, qu'on a souvent achetées ailleurs. Une veuve d'une condition médiocre, qui n'a point d'enfants, est remariée quelquefois malgré elle, par les héritiers du mari, qui veulent s'indemniser de la somme qu'elle a autrefois coûtée à la famille ; & si elle a une fille à la mamelle, elle entre dans le marché avec la mère.

Il y à la Chine, comme parmi nous, ^{p.178} des empêchements dirimants, c'est-à-dire certains cas particuliers qui rendent les mariages nuls. Par exemple, une fille promise à un jeune homme, & comme engagée par des présents, ne peut être la femme d'un autre. Un mandarin ne doit se marier ni dans une ville, ni dans une province dont il est gouverneur. Le mariage est nul, lorsqu'on substitue une personne laide à une jolie, ou une esclave à une femme libre. Il est nul encore, si la fille ou le garçon se marie pendant le deuil de son père ou de sa mère ; s'il y a entre eux quelque degré de parenté, même éloigné. Deux frères ne sauraient épouser les deux sœurs. Un homme veuf ne peut marier son fils à la fille d'une femme veuve qu'il a épousée. Outre que tous ces cas rendent le mariage nul, ils exposent encore les coupables à de sévères punitions.

Deux familles qui perdent un garçon & une fille, après avoir formé le dessein de les marier ensemble, ne laissent pas de célébrer ce mariage, même après la mort des jeunes gens. La cérémonie se fait pendant que les cercueils sont encore chez les parents, ^{p.179} où la coutume est, comme je crois vous l'avoir dit, de les garder quelquefois plusieurs années. On s'envoie des présents mutuels, accompagnés de musique & de beaucoup de formalités, comme si les enfants vivaient encore. On place les deux cercueils l'un auprès de l'autre ; on fait un festin nuptial, dans le même lieu ; & on renferme les deux époux dans le même

tombeau. Depuis ce moment-là, on se traite de parents ou d'alliés, comme si les enfants avaient vécu dans le mariage.

Le divorce est fort rare chez les Chinois ; cependant il est permis en plusieurs cas, & même pour des causes assez légères. Être rebelle, stérile, adultère, jalouse, babillarde, voleuse, & sujette à certaines maladies, telle que la lèpre, l'épilepsie, &c., sont des raisons légitimes pour un mari, de quitter sa femme. Il faut observer que le babil qui lui donne droit de demander le divorce, ne doit pas s'entendre d'un flux de paroles inutiles, qui pourrait faire congédier toutes les femmes dans tous les pays, mais de certaines indiscretions qui mettent la discorde dans une famille.

p.180 Il est des circonstances où, quand même l'épouse tomberait dans les cas les plus graves, le mari ne pourrait pas la répudier : c'est lorsque le père, la mère & le frère de la femme sont morts ; lorsque ceux du mari sont décédés, & que leur bru en a porté le deuil ; lorsque le mari était pauvre en se mariant, & qu'il est devenu riche depuis son mariage ; parce que l'épouse ayant supporté avec lui la misère, il serait injuste qu'elle ne partageât pas aussi son bonheur. Une femme est condamnée au fouet, & son mari peut la vendre, si elle quitte sa maison ; elle est livrée à la mort, si, dans sa suite, elle prend un second époux. D'un autre côté, si c'est le mari qui abandonne sa femme, elle peut, après trois ans d'absence, porter sa plainte aux magistrats qui lui donnent le droit de se remarier.

Les femmes chinoises vivent dans une grande retraite & ne paraissent jamais dans aucun endroit public. Leur appartement est fermé à tous les hommes, même au père du mari, à qui il n'est jamais permis de voir le visage de sa belle-fille, quoiqu'il vive dans la même maison. Cette permission s'accorde aux p.181 parents, lorsqu'ils sont plus jeunes qu'elle ; parce qu'on suppose qu'à leur âge, ils ne sont pas capables d'une hardiesse offensante : les plus vieux pourraient prendre avantage de leur supériorité.

Dès le moment de leur naissance, on donne aux enfants le nom

Le Voyageur français
La Chine

commun de leur famille ; & un mois après, on y en joint un autre appelle le *nom de lait*. C'est ordinairement celui d'une fleur ou de quelque joli animal. Ils en reçoivent un aussi, lorsqu'ils commencent leurs études ; un autre, lorsqu'ils les finissent ; un troisième, quand ils parviennent à quelque emploi considérable ; & ce dernier est le seul qu'ils conservent : on commettrait une impolitesse, si on les appelait alors du nom de leur famille, ou de quelques-uns de ces noms mignards, qu'ils ont portés dans leur enfance.

Les Chinois souhaitent avec tant de passion de ne pas mourir sans postérité que si la nature ne leur accorde point d'enfants, ils vont en acheter secrètement, & les font passer pour leurs fils. Ces petits étrangers entrent dans tous les droits des enfants légitimes, font leurs études, & ^{p.182} parviennent au degré de bachelier & de docteur ; privilège que n'ont pas ceux qui s'achètent ouvertement. L'adoption est aussi fort commune à la Chine ; mais il faut avoir le consentement des véritables pères & mères, & leur payer une somme d'argent. L'enfant adopté acquiert tous les droits d'un fils légitime ; & il ne les perdrait pas, quand même il naîtrait dans la suite, des enfants au père qui l'a adopté ; c'est-à-dire, qu'il entrerait avec eux en partage de la succession.

Au moment où je vous écris, je reçois un premier billet d'invitation d'un Chinois qui me prie à dîner pour demain. Je dis un premier billet ; parce que le cérémonial, quand on donne à manger, est de faire par écrit trois invitations différentes ; une la veille, une autre le jour du repas, la troisième au moment de se mettre à table. La salle du festin est ornée d'une grande quantité de vases de fleurs, & de tout ce qui peut flatter agréablement la vue. Chaque convive a sa table particulière ; & chaque table est servie de la même façon. Elles sont rangée sur deux lignes qui se sont face ; ainsi les conviés sont ^{p.183} placés les uns vis-à-vis des autres, & peuvent se voir & se parler aisément. Les bords des tables sont couverts de bassins de porcelaine, remplis de diverses sortes de viandes hachées, auxquelles on ne touche point ; elles sont trop grossières ; on ne les met là, que pour remplir les vides.

Dés que l'amphitryon introduit les convives il les salue les uns après les autres, prend une coupe, la remplit de vin, la lève aussi haut qu'il peut, la répand à terre, & reconnaît, par cet hommage, que c'est du ciel qu'il tient tout ce qu'il possède. À moins qu'il n'y ait quelque personne de grande dignité, la première place est occupée, ou par le plus âgé, ou par quelque étranger : j'ai eu souvent cet honneur-là : on choisit toujours celui qui vient de plus loin. Contre l'usage des Orientaux, qui mangent sur des sofas, les jambes croisées, les Chinois ont des chaises comme nous ; mais ce n'est qu'après bien des révérences, bien des façons, bien des compliments, que tout le monde se trouve assis.

Lorsque chacun est à table, on ^{p.184} commence par boire du vin pur ; le maître d'hôtel, un genou en terre, dit à haute voix : « Messieurs, on vous invite à prendre la tasse. » Tous les convives la tiennent des deux mains, la lèvent jusqu'au front, la baissent ensuite un peu plus bas que la table, la portent de là lentement à la bouche, & boivent ce qu'il y a dedans, à trois ou quatre reprises. Pendant que tout le monde est ainsi occupé, on sert quelques plats de viande ; & le maître d'hôtel excite à manger, comme il avait invité à boire. Cette cérémonie se réitère non seulement à chaque fois qu'il est question de prendre sa tasse, mais aussi souvent qu'on sert d'autres plats sur la table, ou que l'on touche à quelque mets nouveau. On peut dire que les Chinois ne sont pas délicats ; le riz, les pois, les carottes & d'autres légumes sont leur nourriture ordinaire. Ils mangent même sans répugnance du cheval, du chien, des chats, des rats, des serpents. Leurs mets favoris sont la viande de porc, la chair des juments sauvages, les huîtres, les pieds d'ours, les nerfs de cerf, & surtout ces nids d'oiseaux dont je vous ai parlé ^{p.185} plusieurs fois. Leurs potages sont excellents ; ils les composent de graisse de cochon, qui est d'une bonté admirable à la Chine, ou de coulis de différentes espèces de viandes. Leurs hachis sont cuits dans ces divers jus. Chaque saison de l'année leur fournit plusieurs sortes d'herbes & de légumes, qui ne sont pas connues en Europe. De la graine de ces herbes ils tirent une huile qu'ils mettent dans presque toutes leurs sauces. Nos cuisiniers français qui ont porté

si loin le raffinement seraient surpris de se voir surpassés par ceux de la Chine, dans l'art des potages, avec moins de peine, & beaucoup moins de frais. Ils pourraient difficilement se persuader qu'avec les seules fèves du pays, & avec de la farine de riz & de blé, on compose quantité de mets qui ne se ressemblent ni au goût ni à la vue.

On n'emploie ici ni cuillères ni fourchettes ; on a de petits bâtons d'ébène ou d'ivoire, dont on fait à peu près le même usage. Les mets se servent dans des vases de porcelaine. Le maître d'hôtel va les recevoir au bout de la salle, où ils sont apportés, ^{p.186} un à un, par des valets de cuisine, qui les présentent à genoux. Pendant tout le repas, les paroles & les mouvements tant des conviés, que de ceux qui servent, sont tellement compassés, que sans le sérieux & la gravité de ceux qui y figurent, on aurait bien de la peine à s'empêcher de rire.

Quand on en est au fruit, on change les tasses ; on en prend de plus grandes ; & il y a toujours des domestiques attentifs à les remplir de vin chaud ; car on n'en boit point d'autre à la Chine, même en été ; comme on y mange froid même en hiver. Ce vin n'est pas, comme le nôtre, fait avec du raisin : les Chinois brassent le riz & le froment, & en composent une liqueur très forte. Ils ont des tasses qui ne sont guère plus grandes que des coquilles de noix ; ils ne les vident pas même tout d'un trait, mais à très petits coups, pour faire durer le plaisir plus longtemps.

Avant que de sortir de table, chaque convié fait apporter par son valet, divers petits sacs de papier rouge, qui contiennent quelques pièces de monnaie, pour les domestiques & pour ^{p.187} les comédiens ; car, comme je vous l'ai dit, dans les festins il y a presque toujours une comédie. Ces petits sacs se portent devant le maître du logis, qui, après avoir fait quelques difficultés, consent enfin que cet argent soit distribué à ses valets. Notre Anglais ne voyait rien d'extraordinaire dans un usage qui se pratique également dans son pays. Pour moi, Madame, qui en juge à la française, je trouve dans cette coutume, je ne sais quoi de malhonnête & de bas, qui me choque, même à la Chine. Les convives se séparent avec toutes les formalités chinoises. Leurs gens

portent devant leurs chaises, de grandes lanternes de papier huilé, où la qualité du maître, & quelquefois son nom, est écrit en gros caractères. Le lendemain on envoie le billet de remerciement.

Dans les devoirs de civilité, dans les visites, dans les lettres, on observe d'autres cérémonies que vous ne serez pas fâchée de connaître. Le rituel de la Chine est un vrai code de loi, sur la manière dont on doit agir avec ses égaux & ses supérieurs. Ces peuples considèrent la politesse, non comme ^{p.188} un commerce frivole de compliments & d'égards, mais comme le lien le plus ferme de la société, & un moyen efficace de conserver l'union & la subordination parmi les hommes. En conséquence, le gouvernement s'est toujours appliqué à maintenir, même dans le peuple, une certaine habitude de civilités & de bienséances. Par exemple : lorsqu'après une longue absence deux amis se revoient, ils se mettent l'un & l'autre à genoux, & baissent la tête jusqu'à terre ; ce qu'ils recommencent jusqu'à trois fois. Le salut ordinaire consiste à croiser les mains devant la poitrine, & à les remuer en faisant une médiocre inclination de tête. Ne goûtez-vous pas, Madame, l'expression affectueuse dont ils se servent, pour remercier ceux qui leur font quelque plaisir ? *Vous prodiguez votre cœur.*

Quand on rend une visite de cérémonie, on commence par donner au portier un billet de papier rouge, semé de fleurs d'or, & plié en forme d'éventail. On y écrit son nom, ses titres & le sujet de la visite ; après quoi, on ajoute : « L'ami tendre & sincère ^{p.189} de votre seigneurie, & le disciple perpétuel de sa doctrine, se présente pour vous faire la révérence jusqu'à terre. » Quand on est en deuil, le billet est de papier blanc. Souvent le maître de la maison se contente de le recevoir sans se montrer ; & alors il fait dire à celui qui vient pour le voir, de ne pas prendre la peine de descendre de la chaise ; mais, le jour même ou le lendemain, il ne manque jamais d'aller rendre sa visite. Cette promptitude est regardée ici comme une marque d'honneur. Ceux qui ne veulent ni voir, ni être vus, font pendre à leur porte une petite planche, où il est écrit que le maître de la maison est sorti, ou qu'il est

occupé. Cet usage est principalement établi parmi les gens de lettres, que des personnes désœuvrées viendraient distraire & ennuyer par des conversations fastidieuses & inutiles. Si la visite est reçue, & que celui qui la rend soit une personne considérable, on le fait entrer dans un cabinet de compagnie ; on le couvre d'un parasol ou d'un grand éventail ; de manière qu'il ne peut apercevoir le maître du logis, ni en être aperçu, que lorsqu'il ^{p.190} est près de lui. C'est en ce moment que commencent les compliments & les révérences, marqués en détail, au nombre de plus de trois mille, dans le rituel ou cérémonial chinois. Pour les actions les plus indifférentes, il en faut autant que pour un sacrifice solennel. Ce livre a plus de trois mille ans d'antiquité ; on y trouve la quantité d'inclinations qu'on est obligé de faire, les termes dont il faut se servir, les titres d'honneur qu'on doit se donner, les génuflexions réciproques, les détours qu'il faut prendre, pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, les civilités muettes, enfin le salut que le maître de la maison doit faire à la chaise qu'il vous destine ; car il est de règle de se courber devant elle avec respect, & de l'épousseter légèrement avec un pan de sa veste. Vous devez, de votre côté, vous tenir sur votre chaise, sans vous appuyer, ayant les yeux baissés, les mains étendues sur les genoux, & les pieds également avancés. Dans cette attitude vous exposez gravement & en peu de mots, le sujet qui vous amène. On vous répond avec la même gravité, par plusieurs inclinations. Les expressions dont on se sert ^{p.191} mutuellement, sont les plus soumises & les plus flatteuses. On n'emploie jamais la première ni la seconde personne ; par exemple, on ne dit pas : « Je viens vous témoigner ma reconnaissance de la grâce que vous m'avez accordée ; » mais : « la grâce que le seigneur, que le docteur a accordée au plus humble de ses serviteurs, au moindre de ses disciples, excite sa plus vive reconnaissance. » L'autre répond : « Ce qui peut contribuer à la satisfaction du seigneur, doit procurer également celle de son serviteur. »

Toutes ces choses sont spécifiées dans le rituel chinois ; & il n'y a point de nation qui égale celle-ci pour la multitude & la variété des

titres & des noms honorables que ces peuples se donnent dans leurs compliments. Les grands y apprennent quelles marques de respect ils doivent à l'empereur, aux princes, aux ministres, à leur père, à leur oncle, &c. Les artisans même, les paysans, les portefaix ont entre eux des règles qu'ils observent de temps immémorial, & dont aucun d'eux ne peut se dispenser. On se salue à la Chine, on se complimente de la même ^{p.192} manière, avec les mêmes expressions, les mêmes gestes, les mêmes révérences, qu'on le faisait il y a trois mille ans ; ces révérences, ces expressions, ces gestes étant, comme je l'ai dit, tous marqués & ordonnés dans les livres de civilité, qu'on fait lire aux Chinois dans leur enfance, & dont ils ne se moquent pas quand ils sont grands.

Les visites qui se rendent ici aux personnes de distinction, doivent se faire avant dîner. Ce serait leur manquer, que de se présenter avec l'air de quelqu'un qui sort de table. On les offenserait encore plus, si, en les abordant, on sentait l'odeur du vin. Aussi faut-il bien se garder d'en boire, quand on doit leur faire visite. Elle se passe rarement sans qu'on y présente du thé. Après un moment de convention, un domestique proprement vêtu, entre avec autant de tasses, qu'il y a de personnes dans l'assemblée. Ici les simagrées recommencent pour prendre la tasse, la porter à la bouche, la rendre au domestique : on sort enfin avec d'autres cérémonies. Le maître de la maison vous reconduit jusqu'à votre chaise ; on se dit réciproquement adieu, & ^{p.193} l'on se sépare. À peine êtes-vous parti, qu'il envoie après vous un de ses gens vous complimenter de nouveau ; à quelque distance de là, vous en retrouvez un autre chargé de la même commission ; & c'est proprement là que finit la visite.

Il n'y a pas moins de formalités à observer, dans les lettres que l'on s'écrit mutuellement. Si elles s'adressent à un supérieur, on emploie du papier blanc, orné de petites bandes rouges, plié & replié comme un éventail. La lettre ne commence qu'au second pli ; plus elle est courte, plus elle est respectueuse ; plus la personne à qui on l'écrit est considérable, plus le caractère doit être menu, en observant néanmoins

une certaine distance entre les lignes. Le style est entièrement différent de celui de la conversation, c'est-à-dire, qu'il est plus ampoulé, & plus cérémonieux : les titres varient suivant le rang & la dignité. Quand la lettre est achevée, on la met dans une enveloppe fermée avec une bande de papier rouge, sur laquelle sont ces deux mots : *La lettre est dedans*. On y met une seconde couverture de papier plus fort, surmontée ^{p.194} d'une autre bande rouge, semblable à la première. C'est sur celle-ci que s'écrivent le nom & la qualité de la personne à qui la lettre s'adresse ; & à côté, l'on marque en plus petits caractères, la province, la ville & le lieu de sa demeure. On y applique ensuite le cachet en deux endroits, avec ces mots : *Gardé & scellé* ; la date s'écrit entre les deux cachets. Si la lettre est destinée pour la cour, & qu'elle demande une diligence extraordinaire, on attache une plume au paquet ; & alors le courrier qui en est chargé, est obligé de marcher jour & nuit, sans s'arrêter nulle part.

C'est principalement dans les fêtes publiques, que la politesse chinoise est fatigante & ennuyeuse, tant elle exige alors de formalités & de cérémonies. Je vous ai déjà parlé de la fête des lanternes. Celle de la nouvelle année consiste, comme parmi nous, à se visiter, à se régaler, à se faire des présents. C'est un temps de jeux & de plaisirs. On l'appelle *la clôture des sceaux* ; parce que les petits coffres où l'on renferme les sceaux de chaque tribunal, sont alors fermés avec beaucoup ^{p.195} d'appareil. C'est, à proprement parler, le temps des vacances à la Chine : toutes les affaires cessent ; toutes les postes sont arrêtées ; tous les officiers de l'empire quittent leurs fonctions. À l'égard des plaisirs & des devoirs réciproques, c'est comme si on réunissait parmi nous, les jours du nouvel an à ceux du carnaval.

Les gens de la campagne célèbrent une autre fête au commencement du printemps. Ils promènent dans les champs une vache de terre cuite, d'une grosseur si monstrueuse, que cinquante hommes suffisent à peine pour la tirer. Derrière cette figure est un jeune enfant qui a un pied chaussé, l'autre nu ; il frappe l'animal d'une verge, comme pour le faire avancer. C'est, dit-on, le symbole de la

diligence & du travail. Les gouverneurs des villes voisines sortent de leurs palais, précédés de flambeaux allumés & d'étendards, & au bruit de divers instruments. Ils sont couronnés de fleurs ; leur cortège est composé de plusieurs litières peintes, ou revêtues d'étoffes de soie, avec les portraits des hommes illustres, dont l'agriculture a ressenti les bienfaits. ^{p.196} Les rues sont ornées de tapisseries ; on élève des arcs de triomphe à certaines distances ; on suspend des lanternes ; & les villes sont éclairées par des illuminations. La grande vache de terre est escortée de quantité de paysans qui traînent à sa suite tous les instruments du labourage. Une troupe des comédiens & de masques, faisant diverses gesticulations, ferme la marche. Cette procession se rend au palais du gouverneur ou du mandarin du lieu. Là on brise l'animal, après l'avoir dépouillé de ses ornements ; & l'on tire de son ventre quantité de petites vaches d'argile, qu'on distribue aux assistants. Un petit discours à la louange de l'agriculture, prononcé par le mandarin, fait la clôture de cette fête. On en attribue l'origine à un empereur qui voyant ses États ruinés par la guerre, donna l'exemple du travail à ses sujets. Il laboura lui-même les terres de la couronne ; & les grands de l'empire se virent dans la nécessité de l'imiter. La même pratique se renouvelle tous les ans. Vers le temps de cette fête, l'empereur conduit solennellement une charrue, & ouvre ^{p.197} quelques sillons, pour animer l'agriculture. Il s'y prépare par trois jours de jeûne & de continence. On assemble ensuite quarante ou cinquante laboureurs, respectables par leur âge, qui doivent être présents, lorsque la majesté met la main à la charrue. Quarante jeunes paysans disposent les instruments du labourage. On choisit quatre ou cinq sortes de grains qui représentent tous les autres ; le monarque, dans ses habits royaux, se rend avec toute la cour au lieu assigné ; & là, il commence par offrir un sacrifice, dans la double vue d'obtenir la conservation & l'abondance des biens de la terre. La place qui doit être cultivée par les mains impériales, est immédiatement à côté. Aussitôt que le sacrifice est offert, l'empereur prend la charrue, fait quelques sillons, & est imité par les princes & les officiers qui l'accompagnent. Ce travail se recommence dans plusieurs endroits du même champ ; le

prince sème les différentes sortes de grains ; &, pendant ce temps-là, toute la cour demeure attentive, & garde un profond silence. Le jour suivant, le vieux & les jeunes paysans qui ont ^{p.198} accompagné Sa Majesté, labourent le reste du champ ; & la fête se termine par des présents que le monarque leur distribue. Dans le cours de la saison, un des premiers officiers de la cour visite le champ avec attention ; il en examine tous les sillons ; & s'il trouve une tige qui porte jusqu'à treize épis, il se hâte d'en avertir la cour, qui prend cette découverte pour un augure favorable. Au temps de la récolte, il doit recueillir le grain dans des sacs jaunes, & le renfermer dans un magasin uniquement destiné à cet usage. Ce grain se conserve pour les plus grandes solennités. L'empereur l'offre en sacrifice, comme le fruit de son travail.

L'attention pour la culture des terres est portée si loin à la Chine, qu'on y élève à la qualité de mandarins, ceux qui se distinguent dans cette profession. Lorsqu'il arrive à la cour quelque courrier dépêché par les gouverneurs des provinces, le monarque ne manque jamais de s'informer de l'état de la campagne & des moissons, Une pluie favorable est une occasion de visite & de compliments entre les mandarins.

Chaque année, les docteurs & les ^{p.199} lettrés de la Chine célèbrent une autre fête, dont toutes les circonstances sont détaillées dans le grand livre du cérémonial : c'est une espèce de culte rendu à Confucius. On s'assemble dans une salle, où, après bien des inclinations, des génuflexions & des prosternations, on place sur une table du vin, des fruits, des fleurs, des légumes, des flambeaux & des parfums, que l'on présente successivement devant l'image du philosophe. On chante, en son honneur, des vers accompagnés du son des instruments ; on prononce son éloge ; on vante son savoir, sa sagesse, l'excellence de sa morale ; & tout cela est suivi de nouvelles révérences, & de compliments mutuels entre les mandarins. De là on passe dans une autre salle, où l'on rend aussi des honneurs aux anciens gouverneurs des villes & des provinces, qui se sont distingués dans l'exercice de leurs emplois. Enfin on entre dans un autre lieu, où

sont exposés les noms des citoyens révévés pour leurs vertus & leurs talents. Chacun d'eux reçoit des salutations & des révérences proportionnées à son mérite, Ces honneurs accordés aux morts ^{p.200} ont été le principal sujet des querelles qui se sont élevées parmi les missionnaires. Les uns les regardaient comme un culte religieux qui tient de l'idolâtrie, les autres comme des usages profanes qui n'intéressent point la religion.

Outre les fêtes générales dont je viens de parler, il en est de particulières qui se célèbrent avec une pompe & une solennité extraordinaires. De ce nombre est celle que les empereurs de la Chine donnent à leurs mères, quand elles ont atteint leur soixantième année. Tous les peintres, les sculpteurs, les architectes & les artisans de la capitale & des provinces sont occupés, pendant plus de trois mois, à en faire les préparatifs. Les artistes français, & ceux qui président, parmi nous, aux réjouissances publiques, pourraient y puiser des idées nouvelles, soit pour la décoration de nos spectacles, soit pour l'embellissement de nos fêtes. Les derniers surtout apprendraient des Chinois, à ne pas borner les plaisirs du peuple à un chétif feu d'artifice. Cette nation a, comme nous, le secret de la poudre ; & vous verrez, Madame, que dans la plus belle fête du monde, elle n'en ^{p.201} fait aucun usage. Je tiens ce détail d'un missionnaire qui a passé plus de trente-six années à la Chine, & qui a vu deux fois la célébration de cette fête admirable.

Elle consiste à décorer le passage de l'impératrice mère, pendant quatre lieues de pays, de tout ce que l'art, le goût & le génie peuvent produire de plus singulier & de plus varié. Les décorations commencent à une des maisons de plaisance de l'empereur, & se terminent au palais de Péking, qui en est éloigné comme Versailles l'est de Paris, Quand la marche se fait du côté de la rivière, on construit de nouvelles barques destinées à porter l'empereur, l'impératrice sa mère, & toutes les personnes de leur suite ; l'or, & la diversité des couleurs dont ces barques sont ornées, leur donnent un éclat éblouissant. Des deux côtés de l'eau s'élèvent des bâtiments, dont la construction variée en cent

manières, occupe, amuse, charme la vue, en quelque endroit que l'on veuille s'arrêter. Tous ces édifices sont dorés, peints & embellis dans le goût le plus brillant du pays. Ils ont chacun leurs usages particuliers : dans les p.202 uns sont des chœurs de musique, des troupes de comédiens ; dans la plupart, des rafraîchissements, & de magnifiques trônes pour recevoir l'empereur & sa mère, supposé qu'il leur prenne envie de s'y arrêter. Le spectacle de la ville est encore plus beau : depuis la porte d'entrée, jusqu'à celle du palais, ce ne sont que péristyles, pavillons, colonnades, galeries, amphithéâtres avec des trophées & autres ouvrages éclatants d'architecture chinoise. Des festons, des guirlandes de soie de différentes couleurs ; l'or, les diamants imités, & autres pierreries dans le même goût, y brillent de toutes parts. Une grande quantité de miroirs d'un métal très poli, par leur construction & leur arrangement multiplient d'un côté les objets, les rassemblent de l'autre en miniature, pour en former un tout qui charme les yeux.

Ces édifices superbes sont interrompus, de temps en temps, par des montagnes & des vallons factices, qu'on prendrait pour des lieux réels, & pour d'agréables solitudes. On y pratique des ruisseaux & des fontaines ; on y plante p.203 des arbres & des buissons ; on y attache des bêtes fauves artificielles, si bien imitées, qu'on les croirait animées. Sur la cime, ou sur le penchant de quelques-unes de ces montagnes, on voit des bonzeries avec leurs temples & leurs idoles. On trouve dans d'autres endroits des jardins & des vergers, où il y a des treilles avec les raisins dans leurs différents degrés de maturité ; des plantes de toutes les espèces portent des fruits & des fleurs des quatre saisons de l'année ; ouvrages de l'art, qu'on ne distingue pas de ceux de la nature.

On distribue en divers endroits, des lacs, des étangs, des réservoirs avec leurs poissons & leurs oiseaux aquatiques, de mille sortes différentes. Ailleurs, on place sur des colonnes, des enfants déguisés en singes, en perroquets, avec la peau même & le plumage de ces animaux ; & ils en jouent entre eux parfaitement le rôle. D'autres sont enfermés dans des fruits d'une grosseur énorme, qui s'entrouvrent de

temps en temps, & laissent voir aux spectateurs des groupes dans diverses attitudes. On rencontre, par intervalles, dans la ville, des chœurs de musique, ^{p.204} & des troupes de comédiens, comme sur le chemin & le long de la rivière.

Quelque temps avant la cérémonie, on divise en trois parts les rues de Péking. Le milieu, beaucoup plus large que les deux côtés, est destiné pour ceux qui sont à cheval ou en voiture ; un des côtés, pour ceux qui vont ; l'autre, pour ceux qui viennent. Il n'est pas nécessaire, comme parmi nous, que des grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, ou le sabre à la main, menacent de frapper la foule. Quelques soldats armés d'un simple fouet, empêchent tout désordre & toute confusion. Ainsi des millions de spectateurs voient tranquillement, dans l'espace de quelques heures, ce que, peut-être, ils ne pourraient pas voir dans quinze jours, sans cette précaution. Comme ce n'est pas l'usage dans ce pays, que les femmes sortent & se mêlent avec les hommes, l'empereur indique certains jours pour elles seules. Il n'est permis alors à aucun homme d'y paraître ; & nul ne s'y trouve en effet ; Le missionnaire qui m'a communiqué cette description, que je ne fais que répéter, m'a assuré que ces sortes de fêtes coûtent à l'empereur plus de trois cents millions.

^{p.205} La fête des eaux est aussi très célèbre à la Chine. Elle arrive le cinquième jour de la cinquième lune, qui correspond à notre mois de juin. Depuis les portes jusqu'aux toits, les maisons sont alors décorées de rameaux & de branchages. On se fait réciproquement des visites, mais sans se jeter de l'eau comme au Pégu, où vous savez que le plaisir, ou, pour mieux dire, la folie du jour est d'arroser les passants du haut des fenêtres. Les Chinois, peuple plus sage & plus mesuré, célèbrent cette même fête d'une manière, sinon plus grave, du moins plus décente. La jeunesse monte sur des gondoles très ornées & construites en forme de dragons ; elle court çà & là sur les fleuves & les rivières, se joue sur l'eau, s'y exerce, lutte de force, de vitesse & d'adresse ; & les vainqueurs reçoivent des prix. On reconnaît là un peuple policé jusque dans ses plaisirs, & qui a su mettre de l'agrément

Le Voyageur français
La Chine

& de l'utilité dans les usages grossiers qu'il tient de ses voisins ou de ses ancêtres.

Je suis, &c.

À Canton, ce 30 octobre 1744.

@

LETTRE LX

@

p.206 Depuis ma dernière lettre, Madame, nous avons vu arriver ici le supérieur des jésuites de la Chine. Ce religieux, Champenois de nation, nommé le père *Desrobert*, ayant eu ordre de son général, de lui rendre compte de l'état actuel des missions de ce pays, venait d'achever la visite de toutes leurs maisons. Il avait parcouru les différentes contrées de ce vaste État ; & dans plusieurs entretiens que nous avons eus ensemble, il ne m'a rien laissé ignorer de ce que chaque pays offre & produit de plus curieux & de plus remarquable. Ce que je vais vous dire, Madame, n'est que le résultat de nos conversations, ou l'extrait de la relation de son voyage. Je supprime même tout ce qui a rapport aux missions & aux lieux dont j'ai déjà eu occasion de vous parler.

Il commença par le Ho-Nan, la plus riante & la plus délicieuse p.207 province de l'empire. Les Chinois racontent que leur premier empereur Fo-Hi, invité par l'agrément & la fertilité du pays, y avait établi sa résidence ; aussi l'appellent-ils *la fleur*, ou *le jardin de la Chine*. L'univers n'a point de lieu qu'on puisse lui comparer, dit le jésuite missionnaire, dont je ne fais que vous rendre les paroles. Entre les curiosités de cette province, continue-t-il, nous remarquâmes un lac dont l'eau donne un lustre inimitable à la soie ; & cette propriété y attire un nombre infini d'ouvriers pour les manufactures.

La capitale, nommée Key-Fong-Fou, est située dans un lieu si bas, que la rivière est plus haute que la ville. On y a construit des digues qui règnent pendant l'espace de trente lieues. Ayant été rompues durant un siège, il y périt trois cent mille habitants. Cette rivière, ainsi que toutes celles de cette province, sont remplies de poissons, parmi lesquels il s'en trouve un qui ressemble au crocodile, & dont la graisse une fois enflammée, se consume sans pouvoir s'éteindre. La ville d'Ho-Nan-Fou, qui porte le nom de la province, est placée au centre de l'empire. Dans une p.208 des villes de sa dépendance, on nous fit voir

une tour, que le fameux astronome Cheou-Kong, qui vivait plus de mille ans avant l'ère chrétienne, fit bâtir pour observer les astres. On y garde encore un instrument qui sert à découvrir la méridienne. Les Chinois attribuent à ce savant l'invention de la boussole. Le district de Nan-Yang, qui est une des villes subalternes de cette même province, produit une espèce de serpent, dont la peau marquetée de petites taches blanches, passe pour un remède contre la paralysie, lorsqu'elle a trempé dans le vin.

Il croît en abondance dans le Ho-Nan, un fruit auquel les premiers Portugais ont donné le nom de *figue* ; non qu'il en ait la forme ni le goût, mais parce qu'étant sec, il se couvre d'une croûte sucrée & farineuse. L'arbre qui le produit, est de la grandeur du noyer ; & ses branches sont fort épaisses. Ses feuilles sont larges vertes au printemps, & rouges en automne. Le fruit est d'un jaune éclatant, & communément de la grosseur d'un coing, mais un peu plus plat & plus écrasé. Il ne mûrit qu'à l'arrière-saison ; &, pour l'ordinaire, il ^{p.209} faut le laisser sur la paille, pour lui procurer un certain degré de maturité. On le fait aussi sécher au soleil.

Il n'est point de pays à la Chine, où les étrangers soient mieux reçus, que dans la province de Chen-Si, voisine de celle d'Ho-Nan, ni où les habitants aient plus de douceur & de politesse. On prétend que c'est la première contrée de la Chine qui ait été habitée. C'est aussi une des plus fertiles. Elle renferme plusieurs mines d'or ; mais il est défendu d'y fouiller, pour ne point détourner le peuple des travaux de l'agriculture. On permet seulement de chercher ce métal dans les rivières. Elles en entraînent une si grande quantité, que beaucoup de gens tirent leur subsistance du soin qu'ils ont de le recueillir. Les autres productions particulières de la province de Chen-Si sont la rhubarbe, le musc, des bois parfumés, des chauves-souris d'une grosseur extraordinaire, & dont les Chinois trouvent la chair plus délicate que celle du poulet. Certaines montagnes distillent une liqueur bitumineuse, appelée *huile de pierre*, qui sert pour les lampes. L'oiseau qu'on nomme *poule d'or*, & dont ^{p.210} on vante beaucoup la beauté, est aussi fort commun dans ce pays. L'Europe n'en a point qui lui ressemble. Le mélange de rouge & de jaune

qui forme sa couleur, la plume qui s'élève sur sa tête, l'ombrage de sa queue, & la variété des nuances de ses ailes, semblent lui donner la préférence sur tout ce que la nature produit en ce genre : sa chair est plus délicate que celle du faisan ; de tous les oiseaux de l'Orient, c'est celui qui mérite le plus d'être adopté en Europe. On compte encore parmi les productions de cette province, un grand oiseau de proie, comparable à nos faucons de la plus belle espèce. Il est plus vif encore & plus courageux ; aussi l'estime-t-on si fort à la Chine, que dès qu'on en a pris un, on est obligé de le porter à la cour, où il est présenté à l'empereur, & remis ensuite aux officiers de la fauconnerie. On voit dans la même contrée, une certaine rose, appelée ici *la reine des fleurs* ; les Chinois en sont fort curieux ; elle fait l'ornement de leurs jardins.

L'ancienne route, qui conduisait à la capitale par-dessus les montagnes, est un ouvrage qui cause de ^{p.211} l'étonnement. Il fut achevé avec une diligence incroyable par plus de cent mille ouvriers qui prirent le niveau des montagnes, & firent des ponts pour la communication de l'une à l'autre.

Si-Ngan, capitale de cette province, est une des plus belles villes, des plus grandes, & des mieux peuplées de la Chine. On y voit encore les restes d'un vieux palais qui servait de demeure aux anciens rois du pays, lorsque cette province faisait un état particulier. Dans la partie occidentale de Chen-Si, on nous fit remarquer un tombeau que les habitants prennent pour celui de Fo-hi. Si cette tradition n'est pas fabuleuse, c'est le plus ancien monument qui existe dans le monde.

En tournant au midi, nous entrâmes dans la province de Se-Tchuen. Elle produit une espèce de poule que les dames chinoises estiment fort, & qu'elles élèvent par amusement. Elles sont petites, ont les pieds courts, & sont revêtues de laine, au lieu de plumes.

Il y a deux rivières dans cette province, auxquelles on a reconnu des propriétés remarquables. L'une procure au velours qu'on y lave, un lustre & ^{p.212} un éclat inimitable. L'autre est très aimée par la trempe qu'elle donne au fer.

Mais ce qui distingue principalement la province de Se-Tchuen, c'est son excellente rhubarbe, la meilleure que l'on connaisse dans l'univers. Il y en a de deux sortes ; l'une croît sur les montagnes, l'autre dans les plaines & dans les jardins. Les Chinois gardent pour eux la première espèce, qui a le plus de vertu. Il y a sur les montagnes où elle croît une si grande quantité de serpents, de tigres, & d'autres animaux terribles que personne n'ose en approcher ; mais on dresse de grands singes à qui on apprend à tirer de la terre la racine de cette plante, à la nettoyer, à l'enfiler avec une espèce de jonc & à la pendre à leur cou comme un chapelet. Les singes instruits à ce travail traversent des bois inaccessibles aux hommes, & rapportent fidèlement ce riche butin à leur maître. Les médecins chinois sont tellement au fait de la manœuvre de ces animaux, que les trous qui ont servi à enfile la rhubarbe des montagnes, la leur font distinguer de celle que l'on ^{p.213} cultive dans les jardins. Ce n'est pas que celle-ci ne se perce également pour faire prendre le change ; mais les connaisseurs trouvent toujours une certaine différence entre les trous faits par les hommes, & ceux qu'on ne doit qu'à l'industrie des singes.

Comme cette plante est d'un très grand usage en Europe, me dit le père Desrobert, je me suis informé exactement auprès des gens du pays, & des missionnaires, de tout ce qui la concerne. J'ai appris que les habitants de la grande Bucharie, qui sont sous la domination des Perses, font de fréquents voyages dans cette province pour se procurer de cette racine. Ils la transportent chez eux ; & de là elle passe aux ports de la Méditerranée. Ils en envoient aussi beaucoup en Russie ; mais le plus grand entrepôt de cette drogue est à Péking, d'où elle se distribue dans tous les ports que fréquentent les Hollandais, les Anglais, les Français, les Suédois & les Danois. Les Vénitiens seuls en faisaient autrefois le commerce ; mais aujourd'hui, presque toutes les nations qui vont à la Chine, ont soin de s'en ^{p.214} procurer. Cependant celle des Russes est estimée la meilleure ; & voici comment ils s'y prennent pour l'avoir. On envoie tous les ans à Kiachta, ville frontière de la Chine, par ordre du collège du commerce, & de la part de la chancellerie de

médecine, un apothicaire de Petersbourg, très instruit. Un commis qui lui est adjoint, est chargé de faire les emplettes. L'apothicaire les examine scrupuleusement, & rejette tout ce qui est vermoulu, noir ou corrompu. Ce rebut est mis en tas ; & on le brûle, pour empêcher qu'on ne le vende en fraude. À l'égard de la marchandise qui est reconnue bonne, on l'étend dans un magasin spacieux, où l'air a un libre accès, mais qui est à couvert du soleil & de la pluie, pour la sécher, s'il en est besoin. On la trie ensuite une seconde fois ; on la nettoie ; on la renferme dans des boîtes de bois, enduites entièrement de poix ; & on la transporte à Pétersbourg ou à Moscou, d'où, après un troisième triage, on la fait passer chez l'étranger. Cette racine s'apporte en morceaux assez gros, inégaux, de la longueur de trois à quatre pouces & p.215 de la grosseur de deux à trois. Elle est assez pesante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement, d'un goût amer, d'une odeur de drogue, & donnant à l'eau une teinture de safran. Quant à la description de la plante c'est une racine arrondie, rameuse, du sommet de laquelle naissent plusieurs feuilles couchées sur la terre, disposées en rond les unes sur les autres. Elles sont très grandes, vertes, & taillées en forme de cœur. De leur milieu s'élève une tige anguleuse, cannelée, haute d'un pied & demi, & portant de petites fleurs qui ressemblent à celles de cerisier. À chacune d'elles succède une graine pointue, triangulaire, qui mûrit en août. La plante pousse au printemps, & fleurit au mois de juin. L'hiver est le meilleur temps pour tirer la racine de terre, avant que les feuilles vertes commencent à paraître. La rhubarbe que l'on cultive dans les jardins d'Europe, n'acquiert jamais la consistance qu'on remarque dans celle de la Chine. Elle est plus longue, moins amère, plus visqueuse, & se conserve moins de temps. Elle n'a pas ces veines qui p.216 marquent la véritable. Nos pères (c'est toujours le jésuite qui parle) m'ont dit en avoir envoyé à Paris pour le jardin royal des plantes. Ils prétendent qu'elle y fleurit très bien, & qu'elle supporte les hivers les plus froids.

Une autre production, digne de la jalousie des Européens & de l'attention des voyageurs dans la province de Se-Tchuen, est l'arbre au

vernis, plus commun encore, & d'une meilleure espèce dans celle de Kyan-Si. Cet arbre, que les gens du pays appellent *tsi-chou*, s'élève à une moyenne hauteur, & ne porte ni fleurs ni fruits. Son écorce tire sur le gris ; & ses feuilles ressemblent à celles du frêne. Il croît naturellement sur les montagnes ; mais on le cultive aussi dans les plaines. Les habitants en retirent, par incision, une liqueur qui est ce beau vernis de la Chine, que nous trouvons si parfait, & dont le secret en est d'autant plus inimitable, que c'est une production de la nature, & non une composition de l'art. On fait à un arbre trois ou quatre légères entailles sur l'écorce, & l'on place au-dessous une coquille pour recevoir la liqueur. ^{p.217} Lorsqu'elle sort de l'arbre, elle ressemble à de la poix liquide. Exposée à l'air, sa surface prend d'abord une couleur rousse ; & peu à peu, elle devient noire. On ne la cueille que dans les grandes chaleurs ; & l'on compte avoir fait une bonne récolte, lorsque mille arbres donnent dans une nuit vingt ou vingt-quatre livres de vernis. Les vapeurs de cette gomme sont si malignes, que ceux qui la transvasent, sont obligés de tourner la tête pour les éviter & d'employer plusieurs préservatifs, comme de se servir de masque, d'avoir des gants, des bottines, & un plastron de peau devant l'estomac. Malgré ces inconvénients, ce vernis n'en est pas moins estimé. Il prend toutes les couleurs qu'on y mêle ; & lorsqu'il est bien appliqué, ni les impressions de l'air, ni la vieillesse du bois ne lui font rien perdre de son éclat. C'est ce vernis seul, qui met à si haut prix les coffres & les cabinets qu'on apporte en Europe. Quand il est une fois sec, il souffre les liqueurs les plus chaudes ; mais pour qu'il acquière cette vertu, il faut beaucoup de temps & de soins ; une ou deux couches ne suffisent ^{p.218} pas : de l'habileté de l'ouvrier dépend une partie de sa perfection.

La province de Quey-Tcheou, où j'entrai au sortir de celle de Se-Tchuen, continue le père Desrobert, est un pays si pauvre & si stérile, que l'État, bien loin d'en tirer aucune ressource, est obligé de nourrir le peuple qui l'habite. Il est peu civilisé, & n'a presque aucune communication avec les autres Chinois. Il vit dans des montagnes, à la manière des sauvages ; & la plupart ne connaissent aucun maître.

Quelle différence de cette province à celle d'Yun-Nan, qui la borne à l'occident ! Les rivières & les lacs dont celle-ci est arrosée dans toutes ses parties, y répandent une fertilité admirable. On recueille beaucoup d'or dans les sables que les torrents entraînent des montagnes ; d'où l'on conclut qu'elles renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun, elles en produisent d'une autre espèce que les Chinois nomment *pentong*, ou *cuivre blanc*. Il a la même couleur que l'argent ; & s'il était moins aigre & moins cassant, on aurait de la peine à distinguer ces deux métaux. Cette même province fournit ^{p.219} aussi de l'ambre rouge, des rubis, des saphirs, des agathes, du musc, de la soie, du benjoin, & les plus beaux marbres jaspés, qui représentent des montagnes, des fleurs, des arbres, des rivières avec des couleurs si vives & si naturelles, qu'on les prendrait pour l'ouvrage du plus habile peintre. Ce pays élève une petite espèce de cerfs, qu'on ne voit point ailleurs. Ils ne sont pas plus gros ni plus grands que des chiens, & servent d'amusement aux princes & aux riches qui en nourrissent dans leurs parcs.

La province de Quang-Si est principalement recommandable par la multitude des arbres à cire dont je vous ai parlé ; par la richesse de ses mines d'or ; par l'excellence de sa cannelle dont l'odeur est plus agréable que celle de Ceylan ; par les meilleures pierres pour la composition de l'encre de la Chine ; par certains oiseaux dont le plumage est si beau, qu'on le fait entrer dans à tissu des étoffes de soie ; par une rivière, dont les eaux sont propres à détacher les étoffes, & aiguiser les outils de fer ; & enfin par la vivacité d'esprit & la subtilité de ses habitants. Il ^{p.220} ne se fait pas une promotion littéraire à Péking, que l'on n'élève quelqu'un d'eux au doctorat.

Vous connaissez la province de Canton, me dit le père Desrobert ; le séjour que vous y avez fait, ne doit rien vous laisser à désirer sur ce pays. En remontant au nord, je me rendis à celle de Hou-Quang, placée au centre de l'empire. Elle est si fertile en toutes sortes de grains, qu'on l'appelle communément *le grenier de la Chine* ; on y trouve la même abondance en volaille, en bestiaux, en fruits, en légumes. C'est un

proverbe commun parmi le peuple, que « les autres provinces peuvent fournir un déjeuner à la Chine ; mais que celle de Hou-Quang est seule assez riche, pour lui donner à dîner & à souper. » Elle a presque la même étendue que la France ; & Vou-Chang-Fou, sa capitale, peut être comparée à Paris pour la grandeur. Cette ville, en y comprenant Han-Yang-Fou, qui n'en est séparée que par une belle rivière, est le lieu le plus peuplé & le plus fréquenté de toute la Chine. Han-Yang-fou n'est point inférieur à Lyon ; & si vous joignez ^{p.221} à ces deux villes huit ou dix mille barques & une centaine de navires répandus dans l'espace de plus de deux lieues, sur la rivière de Kyang, qui en a plus d'une demie de largeur, vous conviendrez que pour quiconque observe, d'un côté, cette forêt de mâts, de l'autre, la vaste étendue de terrain couvert de maisons, l'univers n'a rien, dans ce genre, qui approche d'un si beau spectacle. Le Kyang, quoiqu'à cent cinquante lieues de la mer, est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux ; ce qui fait circuler dans ces deux villes toutes les marchandises & toutes les richesses de l'empire. Le commerce est également florissant à Kin-Tcheou-Fou, qui n'est guère moins peuplé que la capitale. La situation de cette ville est si importante, qu'on dit en proverbe que « celui qui est maître de Kin-Tcheou, peut disposer du maître de la Chine. »

La province de Kyang-Si vous est connue ; vous l'avez traversée pour vous rendre à Nan-King ; mais je ne sais si l'on vous a parlé d'un certain commerce de semence de poisson, qui se fait dans ^{p.222} ce pays. Elle se ramasse dans la rivière d'Yang. Vers le mois de mai, les habitants barrent le fleuve en différents endroits, avec des nattes & des claies, l'espace d'environ neuf ou dix lieues, & n'en laissent qu'autant qu'il en faut pour le passage des barques. La semence de poisson s'arrête à ces claies ; ils la prennent avec l'eau, & en remplissent plusieurs vases. Les marchands vont l'acheter, la transportent en divers pays, & la revendent pour les étangs ; que ne fait-on de même en Europe ?

La province de Fo-Kien, quoique très petite, est cependant regardée comme une des plus considérables de l'empire. Sa situation favorise le commerce qu'elle fait aux îles Philippines, au Japon, à Java, à Siam, &c.

Ses montagnes couvertes de forêts, lui fournissent des bois de construction ; d'autres sont taillées en amphithéâtres depuis la racine jusqu'au sommet, & partagées en plusieurs terrasses qui s'élèvent par étages. Les Chinois y font remonter l'eau des rivières, & la conduisent où ils veulent par le moyen de quelques machines fort simples, dont l'usage est très commun dans les campagnes.

p.223 Outre les productions communes à la plupart des autres contrées de la Chine, on trouve dans cette province un certain fruit appelé *li-chi*, dont l'espèce nous est inconnue, & qu'on regarde comme le plus délicieux de l'univers ; il est à peu près de la forme d'une datte. Son noyau est de la même longueur, de la même dureté, & noir comme du jais. Il est couvert d'une chair tendre, pleine de suc, dont l'intérieur est blanc comme la neige, & d'un parfum excellent, qui se perd néanmoins, en partie, lorsque le fruit devient sec, noir, & se ride comme des pruneaux. Le li-chi est regardé parmi les Chinois, comme le roi des fruits, pour son goût & son odeur ; & quoiqu'il soit prodigieusement abondant, il n'en est pas moins estimé.

Mais ce qui distingue principalement la province de Fo-Kien, c'est l'excellence de son thé, le meilleur qui croisse dans toute la Chine. L'arbuste qui le produit, s'élève ordinairement à la hauteur de cinq à six pieds. Il est touffu, rameux ; ses feuilles sont d'un vert foncé, pointues, longues d'un pouce, fort étroites, & dentelées dans leur p.224 contour, comme une scie. Il porte beaucoup de fleurs qui ressemblent à celles du rosier blanc sauvage, & une graine dont la figure approche assez de l'aveline, quoiqu'un peu moins grosse. Cet arbrisseau se plaît dans les vallées & au pied des montagnes, dans un terrain pierreux, & exposé au soleil. Le moins estimé est celui qui croît dans les terres grasses ou sablonneuses. Voici la manière dont on cultive cette plante à la Chine. On fait des trous dans la terre de cinq à six pouces de profondeur, dans lesquels on jette dix ou douze graines de thé, qu'on recouvre aussitôt. Ces graines se développent, poussent plusieurs tiges, qui forment autant de petits arbrisseaux. À mesure que l'arbre s'élève, il faut au moins une fois l'année engraisser la terre avec du fumier.

Il est rare qu'on recueille des feuilles de thé dans les trois premières années ; mais après ce temps, on en fait tous les ans une récolte abondante. À l'âge de sept ou huit ans, il commence à pousser moins de branches & moins de feuilles ; & ces mêmes feuilles deviennent trop épaisses & trop dures. Alors l'usage est ^{p.225} de couper l'arbre à la tige ; ce qui lui fait pousser l'année suivante un grand nombre de branches nouvelles, de nouveaux rejetons qui portent quantité de feuilles. On commence à les cueillir au mois de mars ; elles sont petites alors, tendres & à peine déployées. Cette première récolte est réputée la meilleure ; c'est ce qu'on appelle le *thé impérial*, parce qu'il sert principalement à l'usage de l'empereur & de sa famille. On ne prend que les premières feuilles qui paraissent au sommet des plus petits rameaux ; on les réserve pour ceux qui ont le moyen de les acheter à grand prix. La seconde saison où l'on recueille le thé, est le mois d'avril. Les feuilles sont alors plus fortes & plus abondantes, mais de moindre qualité que les premières. La troisième récolte se fait dans le mois suivant : les feuilles sont plus grossières, & composent le thé de la dernière espèce. Ainsi les diverses sortes de thé que nous connaissons, & qui diffèrent si fort entre elles pour la bonté, naissent originairement du même arbrisseau ; & cette différence de qualité vient uniquement de la diversité ^{p.226} des saisons où l'on ramasse la feuille, & des différentes manières de la faire sécher.

Les feuilles de la première récolte se séchent à l'ombre ; ensuite on les roule avec la paume de la main. Les autres se mettent sur une platine chaude de fer poli, où on les retourne continuellement jusqu'à ce qu'elles se fanent. On les transporte ensuite sur des nattes ou sur du papier ; & on les évente pour les refroidir. Après cela, on les froisse dans des corbeilles, afin qu'elles se rident davantage. On les remet de nouveau sur une platine de fer ; on les retourne, comme auparavant, avec les mains, jusqu'à ce qu'elles soient médiocrement dures. On réitère cette opération à différentes reprises ; & lorsqu'elles sont sèches, elles peuvent se conserver pendant plusieurs années, si on les enferme exactement.

Lorsque les feuilles de la dernière récolte sont trop dures & trop grossières, on les expose à la fumée d'eau chaude, soit pour les amollir, soit pour les dépouiller de certaine qualité malfaisante qu'elles ont toujours dans leur fraîcheur. Quand la vapeur les a pénétrées, on ^{p.227} les étend sur des platines de fer ; le reste se fait comme je viens de le dire.

Pour conserver le parfum & la qualité de ces feuilles, il faut les garantir avec soin des impressions de l'air. Si l'on vend en Europe le thé impérial plus cher que l'autre, c'est principalement à cause de cette odeur subtile & agréable, dont les Indiens ainsi que nous, font un très grand cas. Les Chinois prétendent que celle d'iris ou de violette ne lui est pas naturelle. Ce qu'il y a de certain c'est que l'on se plaît à lui procurer en Europe, ou à lui conserver ce parfum, en mettant des chapelets de racine d'iris dans les caisses où il y a du thé.

On fait ici un très grand usage de cette denrée ; c'est la boisson ordinaire du pays, même pendant les repas ; & on l'emploie dans plusieurs remèdes. Pour quelle soit dans sa bonté il faut que la feuille ait au moins un an ; il serait dangereux d'en user dans sa nouveauté. Les Chinois attribuent à cette liqueur mille propriétés salutaires ; mais l'excès en est pernicieux, de leur aveu même, à moins que le fréquent usage des viandes grasses, tel que la chair ^{p.228} de porc, n'en corrige les mauvais effets. Cette nourriture, si estimée dans le pays, serait elle-même très nuisible, si l'on n'y prenait pas beaucoup de thé. On m'a raconté, à ce sujet, une histoire plaisante, dont je vais vous faire part.

Une femme avait un mari maigre, laid & dégoûtant, avec lequel elle s'ennuyait de passer ses jours, & dont elle désirait fort de se délivrer. Elle consulta un médecin sur le moyen de s'en défaire. Faites-lui manger force lard, force graisse, répond le docteur ; & je vous garantis qu'en moins d'un an vous en serez débarrassée. Peu contente de cette ordonnance, qui, sans doute différait trop l'accomplissement de ses désirs, elle s'adresse à un autre médecin, sans lui faire part de la première consultation. Pour envoyer bien vite un homme dans l'autre monde, dit le second Esculape, je ne connais point de meilleur

expédient, que de lui faire prendre beaucoup de thé. Plus il sera fort, & plus tôt l'homme sera expédié. Cette femme croit arriver plus promptement à son but, en employant les deux recettes ; mais son attente est bien trompée car ces deux remèdes combinés p.229 procurèrent au mari la santé la plus vigoureuse.

On distingue à la Chine plusieurs espèces de thé, qui ont différents noms dans diverses provinces, auxquelles la qualité du terroir & du climat apporte des variétés sensibles, comme dans les vins des différentes contrées de l'Europe. Le mot de *thé*, ou *thea*, s'est formé par une prononciation corrompue de la province de Fo-Kien ; toutes les autres parties de l'empire se servent du terme de tcha. Mais il ne faut pas confondre avec le thé tout ce que les Chinois appellent de ce nom : ils le prodiguent à plusieurs plantes qui n'en ont ni la figure ni les propriétés. Le véritable thé n'est cependant pas rare dans ce pays, ni même cher ; car le plus commun ne coûte pas deux sols la livre. Les Chinois le prennent sans sucre. Ce qu'il y a de très cher, c'est la fleur de l'arbuste ; on prétend que c'est le seul thé que prennent les courtisanes orientales.

Je ne quitterai pas la province de Fo-Kien, sans vous parler de la dorade, petit poisson qui y est fort commun, ainsi que dans les autres régions méridionales de cet empire. On le nourrit dans de grandes pièces d'eau, p.230 faites pour cet usage, & qui servent d'ornement aux maisons de campagne. Les plus jolies dorades chinoises sont d'un beau rouge, & comme tachetées de poudre d'or, surtout vers la queue qui se termine en fourche par deux ou trois pointes. On en voit aussi d'argentées ; & l'on prétend que les premières sont les mâles, & les dernières les femelles. Ces deux espèces sont également vives & actives ; elles se plaisent à jouer sur la surface des eaux ; mais elles ont à craindre la moindre impression de l'air, qui les fait bientôt périr. On les accoutume à gagner le sommet de l'eau au bruit d'une crécelle dont on se sert quand on leur apporte à manger. On ne leur donne rien pendant l'hiver ; elles se nourrissent ou des herbes qui croissent au fond de l'eau, ou des petits vers qui s'attachent aux racines. Souvent

on les retire pendant cette saison, pour les conserver dans des vases de porcelaine ; vers le printemps, on les remet dans leur bassin. Les personnes du plus haut rang prennent plaisir à les élever, à les appeler, à observer l'agilité de leurs mouvements, & l'éclat de leurs couleurs. On a soin de changer leur eau deux fois par ^{p.231} semaine, & de mettre au fond du bassin un pot de terre renversé & percé de trous, où elles puissent se garantir du soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau, des herbes vertes pour y entretenir l'ombre & la fraîcheur. Quand on transporte ce poisson d'un lieu à un autre, il faut avoir une extrême attention de ne pas le toucher avec la main ; il mourrait ou tomberait en langueur. Le bruit du tonnerre ou du canon, l'odeur du goudron ou de la poix leur sont aussi très préjudiciables. la dorade se multiplie excessivement, pourvu qu'on ait soin d'enlever son frai qui surnage, sitôt qu'elle l'a déposé ; sans quoi ce poisson le dévorerait. On le met dans un vase exposé au soleil, jusqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes dorades. Elles paraissent d'abord tout à fait noires ; mais par degrés elles deviennent rouges ou blanches, or ou argent. Ces belles couleurs commencent toujours à l'extrémité de la queue, & s'étendent plus ou moins vers le milieu du corps. La longueur ordinaire de ces poissons est celle du doigt ; ils sont d'une grosseur proportionnée, & très bien faits dans leur petite taille. Il y en ^{p.232} a qui deviennent aussi grands que des harengs. Les Chinois en font un très grand commerce.

On regarde la province de Tche-Kyang comme une des plus riches, quoiqu'une des plus petites de l'empire. Sa principale richesse consiste dans les soies, qui sont les plus belles du royaume. Ses campagnes sont couvertes de mûriers nains, qu'on cultive & qu'on taille à peu près comme la vigne. Cet usage vient de l'opinion, confirmée par l'expérience, que les feuilles des petits arbres produisent la meilleure soie. Cette marchandise est ici d'un prix si modique qu'il en coûte moins pour dix habits de cette étoffe, que pour un seul vêtement de drap en Europe. Tche-Kyang fournit de la soie non seulement à toute la Chine, au Japon & aux Philippines, mais encore à l'Inde entière ; & tout ce que les Hollandais en achètent vient de cette province. Elle l'emporte

sur toutes les autres, pour la blancheur, la finesse, & le lustre. On prétend que c'est de ce pays qu'ont été apportés dans les autres contrées de l'univers, les vers à soie, qui se sont très bien naturalisés dans les provinces ^{p.233} méridionales de la France. Les Romains apprirent des Grecs l'art de les élever. Les Grecs s'en étaient instruits chez les Perses, qui eux-mêmes en furent redevables aux Chinois. Ces derniers disent, que lorsqu'on commença à défricher leur pays, les premiers habitants n'étaient vêtus que de peaux ; que ce secours n'ayant pu suffire à mesure qu'ils se multipliaient, une des femmes de l'empereur inventa l'art de filer de la soie ; que dans les siècles suivants, plusieurs princesses se firent un amusement de nourrir des vers, & de rendre sa soie propre à divers usages. On assigna des terres aux environs du palais, pour y planter des mûriers. L'impératrice, accompagnée des premières dames de sa cour, s'y rendait elle-même en cérémonie, & ramassait les feuilles ; les étoffes qui sortaient de ses mains, ou qui se faisaient par ses ordres, étaient consacrées au souverain maître de l'univers, dans la solennité du grand sacrifice. Enfin les manufactures de soie furent encouragées à la Chine par les impératrices, comme l'agriculture l'était & l'est encore, par le monarque lui-même.

^{p.234} Les meilleures étoffes se fabriquent à Nan-King avec les belles soies de Tche-Kyang. On en fait de plusieurs espèces ; les plus connues sont les damas, les satins unis, rayés, & à fleurs ; les taffetas à gros grains, imitant nos moires ou nos gros de Tours ; d'autres taffetas dont les fleurs sont à jour ou à ramages ; quelques-uns rayés, jaspés, ou flambés ; des brocards, des gazes, des velours, &c. ; mais, en tout cela, il s'en faut bien que les Chinois approchent de la perfection de nos manufactures de France. C'est surtout à l'égard des étoffes d'or & d'argent, que nous leur sommes infiniment supérieurs. Ils ignorent l'art de passer ces métaux par la filière, pour les retordre ensuite avec le fil, & les entrelacer avec la soie. Toute leur industrie, à cet égard, se borne à couper en plusieurs bandes fort minces, des feuilles de papier dorées ou argentées, à y mêler de la soie, & à lui faire prendre la teinture de

ces feuilles. Vous imaginez bien qu'une pareille dorure, de quelque manière qu'on l'applique, & quelque soit son éclat dans sa fraîcheur, ne doit pas se conserver longtemps. Il n'y a guère que les ^{p.235} mandarins des premières classes, & leurs femmes, qui fassent usage de ces étoffes brillantes. Quant au dessin, vous savez que les Chinois n'excellent point dans cette partie. On y voit des oiseaux, des arbres, des maisons, & assez communément la figure d'un dragon, animal très révérend dans ce pays, à cause du fameux dragon qui inspirait l'empereur Fo-Hi. Aucun de ces objets n'est travaillé en relief, suivant la méthode ordinaire de nos fabriques ; le tissu est partout égal ; on peint les figures sur l'étoffe même ; & elles n'y sont distinguées que par la différence des couleurs, & non par l'inégalité des fonds. Ces couleurs ne sont que des sucs naturels de fleurs ou d'herbes ; elles s'imbibent dans l'étoffe, & ne s'effacent presque jamais.

La province de Tche-Kyang n'est pas seulement recommandable par l'excellence de ses soies ; elle produit encore la meilleure matière pour la composition du papier. Le plus estimé se fait de l'écorce de bambou & de mûrier ; & il y a dans le Tche-Kyang des forêts entières de ces sortes d'arbres.

Les Chinois ont connu l'usage du ^{p.236} papier longtemps avant qu'on eût commencé à s'en servir en Europe. Jusque là, on écrivait sur de petites planches de bois avec un poinçon de fer ; & de ces tablettes réunies, on formait un volume. On voit encore à la Chine quelques-uns de ces livres où les caractères sont fort bien tracés. On a aussi écrit sur des plaques de métal, sur des pièces de soie & de coton, & jamais sur des tablettes de cire, comme les Romains, ni comme nous, sur du parchemin.

Un mandarin imagina de mettre en œuvre l'écorce des arbres. Quand elle est trop dure, ou trop grossière, on laisse la première peau ; & l'on ne se sert que de la seconde, qui est plus blanche & plus molle. On n'emploie pas seulement l'écorce de l'arbre, mais le bois même qu'on fend en lattes, & qu'on fait tremper longtemps dans une mare d'eau, pour le rendre plus tendre. Quand il commence à se pourrir, on

le tire de la première eau ; &, après l'avoir bien lavé, on le met dans une fosse, & on le couvre de chaux. Quelques jours après, on le relave de nouveau ; on le réduit en filaments ; & on le fait sécher au soleil, Cette matière ^{p.237} ainsi préparée, se jette dans une chaudière d'eau bouillante, où, à force de la remuer & de l'écraser avec un pilon, elle devient une pâte fluide, que l'on tend par couches légères sur des claies, dont le grillage est formé par des filets de bambou. Ces claies sont beaucoup plus longues & plus larges que celles dont nous nous servons en Europe. Aussi le papier chinois a-t-il cet avantage sur le nôtre, qu'on en fait des feuilles qui ont jusqu'à dix ou douze pieds de longueur. On trempe ces feuilles dans de l'alun ; ce qui empêche le papier de boire, & lui donne un tel éclat, qu'on croirait qu'il est argenté ou vernissé. Pour en augmenter le lustre, on mêle du talc avec l'alun ; & ayant réduit le tout en une poudre très fine on la sème légèrement sur la feuille qu'on a eu soin d'enduire de colle ; & quand elle est sèche, on la frotte avec du coton pour faire tomber le superflu du talc. Mais la matière dont ce papier est composé le rend sujet à bien des inconvénients. Il se coupe plus aisément que le nôtre ; la poussière s'y attache ; il prend l'humidité ; & les vers s'y mettent. ^{p.238} Outre ce papier d'écorce d'arbre, on en fait aussi de coton, de bourre de soie, de soies usées & de chanvre. C'est le plus blanc, le plus beau, le plus d'usage, & le moins sujet aux inconvénient dont je viens de parler.

La consommation du papier est incroyable à la Chine. Outre les lettrés qui en emploient une quantité prodigieuse, on ne s'imaginerait jamais tout ce qui s'en consomme dans les maisons particulières. Les chambres en sont tapissées ; les plafonds en sont couverts ainsi que les fenêtres ; & tous les ans, on le renouvelle. Les Chinois ont une adresse admirable pour reblanchir le vieux papier ; quelque sale, quelque usé qu'il soit, ils le rétablissent dans toute sa beauté.

À l'égard de leur encre elle est faite de noir de fumée. On a des fournaies d'une forme singulière, pour y brûler certain bois propre à cet usage, & pour conduire la fumée par de longs tuyaux, dans de petites chambres tendues de papier. Après avoir laissé aux vapeurs

fuligineuses le temps de s'y attacher, on les tire des murs & des plafonds. Ces chambres sont parfumées ^{p.239} de musc & d'autres drogues, dont l'odeur, mêlée avec la suie, rend celle de l'encre fort agréable. On en forme une pâte, qu'on met dans de petits moules de bois de différentes figures.

Nous avons essayé vainement de contrefaire en Europe cette encre si utile pour les esquisses, parce qu'elle prend toutes les diminutions qu'on veut lui donner. Au reste, tout ce qui regarde l'écriture est si estimé à la Chine, que l'art de faire de l'encre est mis au rang des arts libéraux.

Le bambou dont on se sert principalement pour le papier dans la province de Tche-Kyang, est employé à mille autres usages. On en fait des lits, des tables, des chaises, des peignes, des boîtes, des tuyaux pour la conduite des eaux, des tubes pour les télescopes, des étuis, & surtout de ces belles nattes d'Orient, si recherchées en Angleterre & en Hollande.

Cette province est aussi fort renommée pour ses bonnes écrevisses ; ses mousserons qui se transportent dans toutes les parties de l'empire, se conservent des années entières ; & pour les manger aussi frais que s'ils venaient d'être ^{p.240} cueillis, il suffit de les faire un peu tremper dans l'eau. Les jambons de Tche-Kyang sont aussi estimés à la Chine que ceux de Bayonne le sont en France.

On vante beaucoup la situation de Tcheou-Fou, capitale de la province de Tche-Kyang, le prodigieux nombre de ses habitants, la commodité de ses canaux & son commerce en soie, qui, comme je vous l'ai dit, est la meilleure de l'univers. Les Chinois donnent à cette belle ville un nom qui répond à celui de *Paradis terrestre*. Sa figure est ronde, contre l'ordinaire de presque toutes les autres villes de la Chine. Ses rues ne sont pas larges ; mais elles ont pour ornements une infinité d'arcs de triomphe, érigés en l'honneur de ses habitants.

Ces monuments sont très communs dans l'empire ; & il faut assez peu de chose pour les obtenir. Qu'un homme soit fait docteur, on lui

érige un arc de triomphe dont sa famille, ses amis, ou ses compatriotes font les frais. On en élève principalement à la gloire des princes & des guerriers. Ils ont communément trois portes formées par des ^{p.241} colonnes ou par des pilastres sans chapiteaux & sans corniches. La frise est d'une hauteur excessive ; ce qui laisse beaucoup d'espace pour les inscriptions & les divers morceaux de sculpture, dont ces monuments sont ornés. Notre architecture gothique ne présente rien de si bizarre ; cependant, comme ces ouvrages sont placés dans les rues à certaines distances, ils forment un spectacle qui a quelque chose de noble & d'agréable. On compte dans la Chine plus de douze cents arcs de triomphe, élevés à l'honneur des princes, des hommes & des femmes illustres, des personnes renommées pour leur savoir & leur vertu ; objet d'étonnement pour un Français qui n'a encore vu dans son pays aucun monument public, érigé à la gloire des citoyens savants ou vertueux.

Ce qui rend la capitale de Tche-Kyang une ville délicieuse, c'est le voisinage d'un lac qui a deux lieues de tour, & dont l'eau est si belle & si claire, qu'on distingue les plus petits sables qui sont au fond. On a bâti sur ses bords des quais pavés de pierre de taille, & de grandes salles ouvertes ^{p.242} pour la commodité de ceux qui veulent y prendre le frais. La nature a placé au centre du lac deux petites îles, où l'on a construit un temple & des maisons de plaisance. Ses rives sont bordées de monastères de bonzes, & de fort jolies maisons, entre lesquelles on voit un palais pour l'usage du prince, quand il voyage dans cette partie de l'empire. Enfin rien n'est comparable à la beauté de tout ce canton ; on y voit des plaines d'une prodigieuse étendue, coupées par une multitude infinie de canaux, cultivées avec art, & si unies, qu'on les croirait tirées au cordeau.

Cette province renferme dans son district quatre-vingt-huit villes, & un nombre considérable de bourgades très riches & très peuplées. Je ne vous parlerai que de Tchao-King & de Ning-Po. La première est située dans une des plus belles plaines du monde, & ressemble beaucoup à la ville de Venise. Elle est bâtie sur les eaux ; chaque rue à son canal

couvert de ponts d'une seule arche ; les quais qui bordent ces canaux, sont pavés de pierres blanches de six ou sept pieds de ^{p.243} long, & ornés d'arcs de triomphes. Les habitants de cette ville passent, parmi les Chinois, pour les plus versés dans la connaissance de la loi ; & quelque'habile que soit un mandarin, il ne manque pas d'en prendre un pour secrétaire. Tchao-King est encore célèbre par le tombeau de l'empereur Yu, un des premiers rois du pays. Il obtint le trône pour récompense des services qu'il rendit à la patrie, en resserrant les eaux de la mer, qui inondaient une partie du royaume.

Ning-Po est un excellent port, où se fait un grand commerce de soie avec les Chinois de Batavia & de Siam, & avec les Japonais. À vingt lieues de là sont les îles de Tcheou-Tchan, de Pon-To & de Kimpton. La première n'est habitée que par des négociants ; la seconde, par des bonzes qui y possèdent plus de quatre cents temples, & y ont établi un célèbre pèlerinage. La troisième est la retraite des mandarins disgraciés, qui ne cherchent plus qu'à mener une vie paisible. D'autres îles aux environs sont, ou désertes, ou habitées par des pêcheurs.

Le père Desrobert nous dit qu'étant ^{p.244} à Ning-Po, il y trouva le père Parennin, jésuite d'un grand mérite, envoyé pour des affaires de la cour. Il était décoré d'une ceinture jaune, dont l'empereur lui avait fait présent. Un don de cette nature est d'autant plus précieux à la Chine, qu'à la vue de cette couleur, chacun est obligé de se mettre à genoux, & de frapper la terre de son front, jusqu'à ce qu'il plaise à celui qui la porte, de la cacher en la couvrant. Un mandarin qu'on savait n'être point favorable aux chrétiens, vint faire au père Parennin une visite à Ning-Po. Le jésuite prit, pour le recevoir, le bout de sa ceinture à la main ; & s'expliquant d'un air ferme & sévère, il lui reprocha d'avoir osé condamner la religion chrétienne, lorsque l'empereur honorait les missionnaires d'une si haute faveur. Pendant son discours, le pauvre mandarin frappa si souvent la terre de son front, que tous les chrétiens qui étaient présents, prièrent le jésuite de ne pas l'humilier davantage. En lui ordonnant de se lever, le père lui recommanda de traiter mieux les chrétiens à l'avenir ; sans quoi, il le menaça de porter ses plaintes à

Le Voyageur français
La Chine

sa ^{p.245} majesté impériale. Malgré la haine que les Chinois portent au christianisme, l'empereur donne, de temps en temps, des marques de distinction à quelques-uns des missionnaires qu'il fait mandarins. Il a même voulu élever à ce grade le frère Attiret, jésuite peintre, qu'il a à son service, & qu'il va souvent voir travailler ; mais ce frère a constamment refusé cet honneur.

Après avoir fini la relation de son voyage, le père Desrobert m'apprit qu'il avait des ordres de se rendre à Péking, & me permit de l'y accompagner avec mon Anglais & M. Des Roches, Nous resterons encore un ou deux mois à Nan-Kin, d'où je vous enverrai quelques détails touchant les mœurs & les usages des Chinois.

Je suis, &c.

À Nan-King, ce 15 décembre 1744

@

LETTRE LXI

@

p.246 Il y a longtemps, Madame, que je vous parle des Chinois ; je ne vous ai encore rien dit de leur figure, de leur habillement, de leur caractère. Un grand front, les paupières élevées, de petits yeux fendus, de grands sourcils, un nez court & écrasé, les narines ouvertes, un visage large & assez blanc, une bouche ordinaire, les dents de la mâchoire supérieure saillantes en dehors, celles d'en bas rentrant en dedans, une physionomie qui n'a rien de désagréable, des cheveux noirs, les oreilles grandes & larges, un corps replet, les épaules rondes, de grosses jambes, une taille moyenne, un maintien grave, tel est le signalement de la plupart des Chinois. Il est rare que les jeunes gens laissent croître leur barbe ; le grand nombre se l'arrache. Ce n'est qu'à trente ans, qu'ils commencent à la cultiver ; & ils la regardent comme p.247 un ornement de l'âge viril. Ils la laissent venir principalement au menton & sur la lèvre supérieure ; & ils en forment des moustaches qu'ils font servir à leur embellissement ; ils les peignent avec soin, les nouent & les tressent avec art. Le peuple, qui voyage beaucoup, & qui n'a la tête couverte que d'un petit bonnet, peu propre à le garantir du soleil, est ordinairement basané ; & dans les provinces méridionales, les gens de la campagne qui travaillent en caleçon & sans chemise, sont olivâtres, comme les Maures.

Plusieurs des traits que je viens de décrire, sont communs aux deux sexes. Comme la beauté dépend fort de l'opinion, il n'est pas étonnant que ces peuples aient, à cet égard, des idées différentes des nôtres. Les jeunes filles ne manquent pas, d'après les instructions de leurs mères & le goût du pays, de se tirer les paupières pour avoir les yeux petits ; de s'aplatir le nez, pour l'avoir court ; de s'allonger les oreilles, pour les avoir grandes. Les Dames mettent du rouge & du blanc, comme en Europe, & mâchent continuellement du bétel, p.248 comme aux Indes. Il en découle une liqueur rouge, qui leur rend la bouche comme si on venait de leur arracher plusieurs dents. Elles les auraient assez

blanches, sans le fréquent usage de cette feuille. La petitesse du pied est l'agrément le plus ambitionné des dames chinoises ; aussi a-t-on grand soin de le leur procurer. Dès qu'une fille vient au monde, on s'empresse de lui garrotter les pieds, pour les empêcher de croître. En France, c'est le contraire ; on les laisse grandir à leur aise ; & c'est précisément lorsqu'il n'y a plus de remède, que les femmes s'aperçoivent de ce défaut, & mettent inutilement leurs pieds à la torture, pour le réparer. Le pied d'une Française de cinq ans n'entrerait pas dans le soulier d'une Chinoise qui pourrait être sa mère. Le plus petit pied de Paris paraîtrait monstrueux à Péking ; c'est ce qui rend ici la démarche des femmes lente, contrainte & mal assurée. On prétend que les Chinois ont imaginé cet expédient singulier, pour tenir leurs épouses dans la retraite, & les empêcher de sortir ; comme si rien était capable d'arrêter une femme qui aurait ^{p.249} envie de courir. Il est donc plus simple de croire que ce peuple, extrêmement voluptueux, ne néglige rien de ce qui favorise ce penchant ; & parmi les différentes sortes d'attraits qui peuvent plaire dans une femme, est-il rien de plus séduisant qu'un petit pied ? Un joli soulier de satin couvre celui d'une Chinoise, qui se fait une étude de le montrer, en feignant de le cacher modestement. Cette coquetterie, dont les hommes ne sont pas la dupe, est un nouvel aiguillon pour le plaisir.

Le sexe porte des caleçons de soie, qui tombent sur le milieu de la jambe. Le reste est couvert d'un bas fort court, de même étoffe. La pointe des mules est relevée, & le talon bas & carré. Une longue robe, qui pend depuis le cou jusqu'à terre, & dont les manches sont fort étroites, ne laisse que le visage à découvert. Les Chinoises ont sur ce premier habit, un collet de satin blanc, & une autre robe de même longueur que la première, mais dont les manches, qui sont fort amples, leur servent de gants & de manchon. Elles ont tant d'attention à se couvrir, qu'on ne voit pas même ^{p.250} paraître leurs mains. Si elles présentent quelque chose à leurs plus proches parents, elles le posent sur une table, & leur laissent la peine de le prendre. Elles sont fort choquées de voir les mains, & surtout les pieds nus à nos saints, dans les images d'église.

La coiffure ordinaire des femmes de la Chine consiste à partager leurs cheveux en plusieurs boucles, où elles entrelacent des fleurs d'or & d'argent. Quelquefois elles y ajoutent une figure d'oiseau, dont les ailes déployées tombent sur les tempes. Sa queue retroussée forme une aigrette sur le milieu de la tête. Au-dessus du front est le corps de l'animal, dont le cou & le bec se trouvent précisément sur le nez. Les pieds sont arrangés dans les cheveux, & soutiennent toute la coiffure : c'est l'ornement des femmes de qualité. Elles posent quelquefois plusieurs de ces oiseaux qui, entrelacés ensemble, leur font une espèce de couronne. Les jeunes personnes ont des bonnets de carton, garnis d'une bande de soie, & enrichis de pierres précieuses, qui s'élèvent en pointe au-dessus du front. Le sommet de la tête est paré de fleurs, ^{p.251} entremêlées d'épingles à tête de diamant. Les plus âgées & les femmes du commun n'ont pour toute coiffure, qu'une longue pièce de soie, qu'elles passent plusieurs fois autour de leur tête.

L'habillement des hommes diffère peu de celui des femmes, & répond à la gravité dont ils se parent. Une longue veste, qui descend jusqu'à terre, & par-dessus, un habit un peu plus court, à larges manches, & sans collet ; une ceinture dont les bouts pendent sur les genoux, & à laquelle ils attachent leur bourse & leur couteau ; des caleçons fort amples, des bas faits en forme de bottines, & des pantoufles sans talons, qui tiennent avec les bas ; un bonnet rond de carton terminé en cône, couvert de satin, doublé de taffetas, qui n'embrasse que la superficie de la tête, & à la pointe duquel est un gros flocon de crin, ou de soie rouge, qui flotte jusque sur les bords ; voilà quel est le vêtement des Chinois, qui, comme nous, changent d'étoffe selon les saisons. L'été, presque tout le monde est habillé de soie. En hiver, les personnes riches ont des robes de satin, garnies de ^{p.252} fourrures ; le peuple, les pauvres même sont toujours proprement vêtus. Toutes les couleurs ne sont pas permises indistinctement à tous les états : le jaune, comme je crois vous l'avoir dit, n'appartient qu'à l'empereur & aux princes de son sang ; le rouge, aux mandarins ; le noir, le bleu, le violet à tout le monde. Vous jugez bien, Madame, que

chez un peuple aussi cérémonieux que les Chinois, il doit y avoir des habits d'étiquette. Pour rendre ou recevoir une visite, il faut être en bottes & en manteau, l'éventail à la main, & le bonnet pointu sur la tête. À cheval, on est différemment : le chapeau, la veste, le surtout sont d'un gros taffetas vert, passé à l'huile. Il est de mode d'être habillé de neuf au nouvel an ; les plus pauvres même se conforment à cet usage. Je vous ai parlé de l'habit de deuil ; il est le même pour le prince, pour le seigneur & pour l'artisan.

Tout ceci, Madame, regarde les habitants de la Chine en général ; on a distingué par différents vêtements, & diverses images symboliques, les rangs & les qualités des mandarins civils & militaires. Les premiers portent sur leurs ^{p.253} habits, des figures d'oiseaux, comme la cigogne, l'aigle, le paon, &c. Les autres ont pour marques de distinction, des représentations de bêtes sauvages, telles que le lion, le léopard, le tigre, &c. Ces usages sont établis de temps immémorial ; & les Tartares les ont adoptés avec plaisir. Ces officiers portent encore, aux jours de cérémonie, sur la poitrine & sur le dos, en deux cartouches carrés, brodés d'or & de soie, les figures de ces mêmes oiseaux, ou de ces mêmes quadrupèdes. Outre cet ornement, les mandarins ont à leur bonnet & à leur ceinture, des pierres précieuses, qui dénotent aussi les différents ordres, par leur diversité. Les trois premières classes se distinguent encore par des robes enrichies de figures de dragons à trois ou quatre ongles : c'est une marque d'autant plus honorable, que le dragon est également le signe symbolique de l'empereur ; avec cette différence, qu'il le porte à cinq ongles ; & cette distinction est si sacrée, que personne n'ose se servir d'un pareil signe, le faire peindre, ou même le crayonner, sans l'ordre ou le consentement exprès de Sa Majesté.

^{p.254} Les modes ne varient point ici, comme en France : pendant quatre mille ans, la façon de se mettre a été la même ; & ce n'est que depuis la dernière révolution, que les Tartares y ont introduit quelques changements. C'est peut-être le plus grand obstacle qu'ils aient eu à vaincre pour conserver leur conquête. Avant ce temps-là, les Chinois

étaient dans l'usage de porter leurs cheveux, & de les parfumer d'essences. Un empereur tartare leur ordonna de n'en laisser derrière la tête, qu'une touffe, qu'ils tressent & qu'ils cordonnent. Cette loi leur parut si dure, que plusieurs quittèrent le pays plutôt que leur chevelure ; d'autres aimèrent mieux perdre la tête, que d'être privés de ce qui en fait l'ornement. En s'y prenant d'une manière plus adroite, Pierre le Grand vint à bout d'ôter la barbe, sans ôter la vie à ses sujets.

Les Tartares eurent plus d'égard pour les femmes chinoises, que pour leurs maris. Ils leur laissèrent leurs habits & leurs parures ; &, comme il y a entre elles la même subordination qu'entre les hommes, elles ont aussi sur leurs robes, les symboles de leurs différentes qualités.

p.255 Les Chinois sont plus simples dans leurs meubles, que dans leurs vêtements. En général, leurs maisons n'ont ni élégance ni régularité au dehors : les dedans en sont propres, mais modestes. On entre d'abord dans un vestibule non plafonné, ouvert de tous côtés, & qui n'a d'autres ornements, qu'un simple rang de colonnes peintes, destinées à soutenir la charpente du toit. C'est là que se font & se reçoivent les visites. Il n'y a ni miroirs ni tapisseries, ni tableaux dans les appartements. L'ameublement se réduit à des paravents, des tables, des cabinets garnis, des chaises de cannes, & des vases de porcelaine. Quelques-uns y suspendent des lanternes de soie de différentes couleurs ; d'autres y attachent plusieurs cadres, qui renferment des sentences imprimées sur du satin, ou qui représentent des fleurs, des oiseaux, des paysages, ou les portraits de leurs ancêtres. La plupart se contentent de blanchir les murs, ou d'y faire coller du papier. Leurs lits sont plus ornés ; ils y emploient quelquefois les plus riches étoffes ; ce qui est d'autant plus étonnant, qu'ils ne sont point faits pour p.256 être vus : c'est même une impolitesse, que de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche. Les fenêtres ne sont point fermées par des vitrages, mais par des écailles d'huîtres ou d'autres poissons, ou seulement avec du papier. Dans les provinces méridionales, on se contente d'un simple treillis. Les cheminées ne sont

pas en usage à la Chine ; on ne se sert que de fourneaux de brique ; & l'on n'y brûle ordinairement que du charbon de bois ou de terre. C'est à l'ouverture de ces fourneaux, que le petit peuple fait sa cuisine.

Il est temps, Madame, de vous parler du caractère des Chinois. Ils ont, en général, l'esprit doux, traitable & humain. Leurs manières sont affables ; on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni d'emporté. On s'aperçoit d'abord de leur politesse ; elle se répand dans toutes leurs actions ; & le chinois est en Asie, ce que le français est en Europe. D'un autre côté, je ne connais point de peuple plus vain, plus entêté de sa supériorité sur les autres hommes : il traite de barbares toutes les nations de l'univers : rien n'est bien que ce qui se fait chez lui. Il pourrait ^{p.257} tirer de grandes lumières de nos artistes ; mais il néglige d'en profiter, ne voulant rien faire à notre manière. Il fallut agir de force, pour obliger les architectes de Péking à bâtir un temple sur un modèle venu d'Europe tandis qu'en France, dans nos appartements, dans nos fêtes, dans nos spectacles, nous semblions n'avoir du goût, que pour ce qui portait l'empreinte des modes de la Chine. Des mandarins furent fort étonnés d'apprendre qu'il y avait au-delà des mers, des pays plus étendus que leur empire, & des hommes plus instruits que leurs lettrés. On leur fit voir sur une mappemonde, l'Europe, l'Afrique, l'Amérique.

— Où donc est la Chine, demandèrent-ils ?

— Dans ce petit coin de terre, leur dit-on.

Alors se regardant avec l'air humilié, ils répondirent :

— Elle est bien petite.

Le Chinois est naturellement froid & flegmatique : il n'écouterait pas en un mois, ce qu'un Français pourrait lui dire en une heure. Il faut éviter quand on lui parle, toute précipitation, & une certaine vivacité turbulente, qui veut tout emporter d'autorité. La ^{p.258} douceur le persuade ; l'emportement le choque. Les missionnaires m'ont raconté qu'un d'entr'eux prêchant avec un peu trop de véhémence, & se laissant emporter à la chaleur de son zèle, ses auditeurs se disaient l'un à l'autre :

— A qui en-a-t-il donc, celui-là ? Contre qui veut-il se battre ? Croit-il nous persuader en nous montrant qu'il se laisse aller à ses passions, & que la fureur le transporte ? Si sa cause est bonne, il n'a pas besoin de se mettre en colère.

Il ne faut point prêcher à la Chine ; il faut raisonner juste & parler de bon sens.

Je le répète, tout ce qui a l'air de la vivacité & de l'emportement, passe ici pour un vice contraire à l'humanité. Les gens de lettres surtout ont l'extérieur si composé, que jamais ils n'accompagnent leurs expressions du moindre geste. Il n'est pas jusqu'aux gens de guerre, jusqu'aux troupes tartares même, qui ne participent à cet esprit de douceur & de réserve. Au passage des armées, les fruits, les viandes sont exposés dans les boutiques, plus tranquillement & plus sûrement que devant une procession de bonzes. C'est ^{p.259} presque une chose sans exemple à la Chine, qu'un soldat ait causé du dommage aux sujets de l'empire. J'ai vu couper la tête à un Tartare, pour avoir retranché un demi-sol du prix de quelques marchandises qu'il avait achetées. Suivant la maxime des Chinois, les gens de guerre sont faits pour défendre le peuple contre l'ennemi : or s'il avait quelque chose à craindre de ses propres libérateurs, il vaudrait mieux qu'il fut tout à fait sans défense, parce qu'il n'aurait alors qu'un seul ennemi au lieu de deux. Le père Desrobert m'a conté, que durant ses courses il avait couché dans un petit château, gardé par une cinquantaine de soldats. Les civilités qu'il y reçut sont incroyables. Le commandant poussa la politesse jusqu'à lui céder sa propre chambre ; & se présentant le matin à sa porte avec d'autres officiers, il lui fit des excuses de ne l'avoir pas mieux traité. Qu'aurait fait de plus un officier français pour une jolie femme ? Le même missionnaire ajoute que lendemain il vit passer, à côté de ce château, une Chinoise qui se rendait seule au temple voisin. Elle fut saluée gravement par ^{p.260} tous les soldats qui se levèrent respectueusement à son approche ; c'est ce que des soldats français n'auraient pas fait probablement.

Les femmes sont ici d'une retenue & d'une réserve, dont on

trouverait peu d'exemples dans nos contrées d'Europe. Au commencement de la monarchie, lorsque la simplicité régnait encore, il leur était permis de dire aux hommes, en leur faisant la révérence, quelques paroles d'honnêteté. Mais aussitôt que la pureté des mœurs eut commencé à se corrompre, un compliment de leur part parut une indécence. On les réduisit à des révérences muettes ; & pour détruire entièrement l'ancienne coutume, on ne leur permet pas même de se parler en se saluant entre elles. Elles vivent constamment dans la retraite. Il doit y avoir deux appartements dans la maison ; l'un extérieur, pour le mari ; l'autre intérieur, pour la femme. L'époux n'entre point dans l'appartement intérieur ; l'autre n'en sort point sans des bonnes raisons. Une Chinoise n'est pas maîtresse d'elle-même ; elle n'a rien en sa disposition ; elle n'a ^{p.261} d'ordre à donner que dans l'enceinte de son appartement ; c'est là que se borne toute son autorité. Il ne lui est permis d'aller en ville, qu'une fois ou deux l'année, pour rendre visite à ses plus proches parents. Cependant on peut dire, en général, que les Chinoises ont la vanité ordinaire à leur sexe ; car, quoiqu'elles ne paraissent qu'aux yeux de leurs domestiques, elles ne laissent pas, tous les matins, d'employer des heures entières à leur parure.

Ces peuples ont prévenu les disgrâces du front conjugal, non seulement par le peu de liberté qu'ils accordent à leurs femmes, mais encore par l'établissement des lieux publics, où l'on peut aller en toute sûreté. Dans la crainte que ces courtisanes ne causent du désordre, on ne leur permet pas d'avoir leur demeure dans l'intérieur des villes, ni d'occuper des maisons particulières. Elles s'associent pour loger plusieurs ensemble, sous le gouvernement d'un homme qui répond de tout le mal qu'elles peuvent causer. Au reste, ces sortes de femmes ne sont que tolérées, & passent pour infâmes, à la Chine comme parmi nous. Il ^{p.262} se trouve même des gouverneurs qui ne les souffrent point dans leur juridiction, comme il y a en France des curés qui les chassent de leurs paroisses. La ville d'Yang-Tcheou, dans la province de Kyang-Nan, est célèbre par l'agrément & la vivacité de ces courtisanes : elles

ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : « Celui qui veut une maîtresse de taille fine, cheveux bruns, belle jambe, beaux pieds, &c, doit la prendre à Yang-Tcheou. » Cependant elles ne sont nulle part à si bon marché. Les mères y vendent leurs filles & leurs servantes pour la prostitution. Une fille à la Chine ne trouve jamais à se marier, lorsqu'elle est d'une famille où l'on néglige les devoirs de la piété filiale, dont la maison n'est pas réglée, où les mœurs sont suspectes, où il y a quelque note d'infamie, quelque maladie héréditaire, contagieuse, &c.

Les Chinois affectent la gravité & l'air composé des anciens Stoïques. Un gouverneur du pays ayant à traiter d'une affaire de commerce avec un négociateur hollandais, demeura un jour ^{p.263} entier à côté de lui dans la salle d'audience, sans ouvrir la bouche, & sans faire le moindre mouvement. Ses vues étaient d'engager le Hollandais à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ses intentions. Celui-ci qui n'était pas moins grave, se tint dans la même position, & garda la même posture, dans les mêmes vues. Le Chinois désespérant de rien tirer de lui, sortit sans parler ; & le Hollandais le laissa partir sans dire un seul mot.

L'usage des Chinois est de ne s'expliquer qu'une seule fois sur quelque matière que ce puisse être, & de s'en tenir à leur première réponse, comme à un argument infaillible. On a beau vouloir retourner avec eux une affaire de vingt côtés différents, pour les convaincre de façon ou d'autre, de leur erreur, & les faire revenir de leur sentiment, ils ne sortent point de leur première résolution, surtout lorsqu'ils ont à faire à des étrangers. Ainsi toutes les fois qu'il s'agit de quelque proposition que leur vanité ou leur intérêt les empêchent de goûter, on peut être assuré qu'après des contestations infinies, ^{p.264} on sera obligé à la fin d'en passer par où ils voudront.

Quoique doux par tempérament, le Chinois est très vindicatif ; mais il est rare qu'il ait recours aux moyens violents : il attend tranquillement l'occasion de perdre son ennemi ; le temps ne diminue point en lui le désir de la vengeance ; il se satisfait lorsqu'il trouve le

moment favorable. Les voleurs même n'emploient pas d'autre méthode que l'artifice. On en voit qui suivent les barques des voyageurs ou des marchands, & qui se louent parmi ceux qui tirent les bateaux. Pendant la nuit, ils se glissent dans les cabinets ; ils endorment les passagers par la fumée de certaines drogues, & les volent librement sans être aperçus. Un voleur chinois ne se lassera pas de suivre un marchand pendant plusieurs jours, pour trouver l'occasion de le surprendre.

L'intérêt est la passion dominante & le vice capital de ce peuple. De là cette mauvaise foi qu'on lui reproche dans le commerce, surtout avec les étrangers. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est le phlegme qu'il conserve quand ^{p.265} sa fourberie est découverte. Un marchand de Canton avait vendu à un négociant anglais, une assez grande quantité de balles de soie. Avant que de les faire transporter dans son vaisseau, l'Anglais voulut les examiner. Il ouvrit la première, & la trouva très bien conditionnée ; mais ayant visité les autres, il s'aperçut que toutes les soies étaient pourries. Il en fit des reproches amers au Chinois, qui lui répondit sans se déconcerter :

— Je vous eusse beaucoup mieux servi, si votre coquin d'interprète ne m'eut assuré que vous ne visiteriez point vos ballots.

Un autre fois, un paysan avait vendu un jambon à un Hollandais. Celui-ci l'ayant fait cuire, ne trouva sous le couteau, qu'un morceau de bois couvert d'une terre grasse & rougeâtre, adroitement enveloppée d'une peau de cochon. Peu de jours après, il retourna au marché ; & ayant revu son même villageois qui lui offrait des chapons :

— Voyons, dit-il, si ta volaille est de la même fabrique que tes jambons ?

Alors le Hollandais ayant examiné celle qu'on voulait lui vendre, découvrit ^{p.266} qu'on en avait ouvert l'estomac, tiré toute la chair, & mis de l'étoupe à la place. Le paysan voyant sa friponnerie reconnue, lui dit avec un sang froid singulier :

— Je ne suis qu'une bête ; & vous êtes beaucoup plus habile que moi.

De pareils exemples sont très fréquents à la Chine. Il n'y a point de ruse dont les marchands ne s'avisent pour attirer des acheteurs. La seule qu'ils n'aient point encore imaginée, & qu'ils pourraient apprendre de nous, c'est de faire rester leurs femmes dans leurs boutiques, quand elles sont jolies ; ou d'y suppléer par de jeunes filles, bien faites, bien parées, bien coquettes, comme on en loue à Paris pour cet usage.

Il faut se donner de garde de rien prêter à un Chinois, sans avoir bien pris ses sûretés ; il commence par emprunter une petite somme, & promet de restituer le capital avec un intérêt considérable. Il exécute cette promesse sur le crédit qu'il s'établit, il passe à de plus gros emprunts. L'artifice se soutient pendant des années entières, jusqu'à ce que la dette soit aussi forte qu'il le désire ; & il disparaît. Je ne rapporte p.267 ceci, Madame, que pour vous montrer que les mœurs chinoises ne sont pas en tout différentes des nôtres.

Un second trait de ressemblance est la fureur du peuple, dans certaines provinces, pour la procédure. Il est si porté à la chicane, qu'il engage ses terres, ses maisons & ses meubles, pour le plaisir de suivre un procès, ou de faire donner la bastonnade à sa partie adverse. Il arrive souvent, par une corruption plus puissante, que l'accusé fait porter les coups à son adverare. Mais ce qu'on ne voit point à la Chine, comme dans le pays de France dont je parle, ce sont de ces hommes qui trafiquent des procès, & en vendent deux, pour avoir de quoi fournir aux frais du troisième.

Une poignée de Tartares a subjugué plusieurs fois l'empire de la Chine ; preuve évidente du peu de bravoure de ses habitants. Les Tartares occidentaux disaient, en se moquant, qu'un cheval de leur pays, qui hennit, est capable de mettre en fuite toute la cavalerie chinoise. Cette raillerie, avant la dernière révolution, était fondée non seulement sur la mollesse & la poltronnerie des p.268 Chinois, mais encore sur le naturel de leurs chevaux, qui ne pouvaient souffrir alors la

vue ni le seul hennissement d'un cheval tartare.

La sobriété, la modestie, la circonspection, la pudeur, la retenue sont des vertus plus estimées à la Chine, que la bravoure. Elles sont communes aux hommes & aux femmes. Ils en ont du moins l'apparence ; car ici on donne tout à l'extérieur ; & le plus vertueux est celui qui sait le mieux cacher ses défauts. Il faut convenir cependant, que les plus vicieux même ont un goût naturel pour la vertu ; qu'ils l'estiment & l'admirent dans ceux qui la pratiquent. Ils en conservent la mémoire par des arcs de triomphes & des inscriptions honorables.

Les peuples de la Chine sont industriels ; les vernis, la porcelaine, & cette variété de belles étoffes de soie qu'on transporte en Europe, en sont la preuve. Il ne paraît pas moins d'habileté dans leurs ouvrages d'ébène, d'écaille, d'ivoire, d'ambre & de corail. Ceux de sculpture, & leurs édifices publics, tels que les portes des grandes villes, leurs ponts, leurs canaux, ^{p.269} leurs arcs de triomphe, leurs tours, leurs palais, ont beaucoup de grandeur & de noblesse. Tout ce qui sort de leurs mains porte un caractère convenable à leur goût. Il est vrai qu'ils ont peu d'invention pour les mécaniques ; mais leurs instruments sont simples ; & ils imitent les nôtres facilement.

Le Chinois est actif, laborieux & patient. Le peuple qui ne doit sa subsistance, qu'à la continuité de son travail, emploie les jours entiers à remuer la terre, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux ; & le soir il se croit fort heureux, d'avoir pour son souper un peu de riz, un potage d'herbes & du thé. Il ne rejette aucun moyen pour gagner sa vie ; & comme on ne se sert ici que de moulins à bras pour broyer le grain, cet exercice est l'occupation d'une infinité de pauvres habitants. Les uns ramassent dans les rues de petits lambeaux de soie, de laine, de coton ou de toile, des plumes d'oiseaux, des os de chiens, des morceaux de papier qu'ils nettoient pour les revendre. D'autres tirent parti des ordures même qui sortent de leur corps, ou de celui des autres.

^{p.270} Les Chinois ont un talent particulier pour le service. Ils cherchent à deviner les désirs, & à prévenir les ordres de leurs maîtres.

Ils possèdent quantité de méthodes ingénieuses ; & avec peu d'ustensiles & d'instruments, ils exécutent ce qui en demande beaucoup dans les autres pays.

Malgré la sobriété, l'industrie & l'activité de ce peuple, le nombre des habitants est si prodigieux, que la terre, quoique fertile, & partout très cultivée, est à peine capable de les nourrir. Aussi la plupart sont-ils exposés à beaucoup de misère. Il s'en trouve de si pauvres, que l'impuissance d'élever leurs enfants, les oblige de les exposer dans les rues. D'autres noient les filles au moment de leur naissance. Un père vend quelquefois son fils, sa femme, & se vend lui-même ; le plus souvent il se contente de ne vendre que sa famille.

Le génie des Chinois les porte naturellement à la dissimulation & à la politique. Il n'y a point de cour en Europe, sans en excepter celle de Rome, où l'habileté & l'adresse aient plus de part aux événements. Leur étude ^{p.271} continuelle est de connaître les goûts, les inclinations, l'humeur & les desseins des uns & des autres.

Quoique modestes & simples dans le cours de la vie privée, ils n'en sont pas moins magnifiques dans les occasions d'éclat. Rien n'égale l'air de grandeur avec lequel les officiers civils & militaires paraissent dans les processions, dans les fêtes, dans les audiences publiques, &c. Lorsqu'un mandarin sort de sa maison, les officiers de son tribunal marchent en ordre des deux côtés de chaque rue. Les uns portent un parasol ; d'autres frappant sur un bassin de cuivre, avertissent le peuple à haute voix, de rendre au magistrat les respects qui lui sont dûs. D'autres ont de grands fouets ; d'autres des bâtons garnis de chaînes de fer, comme autrefois les licteurs, chargés de faisceaux de verges, précédaient les consuls de Rome. La vue de ces instruments fait trembler les habitants d'une ville. Dès que le mandarin paraît, chacun n'est occupé qu'à lui témoigner sa vénération, non en le saluant, car ce serait une familiarité punissable, mais ^{p.272} en s'écartant du chemin, en se tenant debout, les pieds serrés, & les bras pendants. On demeure immobile dans cette posture, jusqu'à ce que le magistrat soit passé. Si c'est le vice-roi qui se montre dans la ville, il est

accompagné d'une multitude d'hommes qui occupent toute la rue. La marche commence par deux timbaliers qui battent continuellement, pour avertir le peuple. Ils sont suivis de vingt hommes qui portent des enseignes, où sont écrits en gros caractères, les titres du gouverneur, où sont gravés les symboles de son emploi, tels que le dragon, le tigre, la tortue & d'autres animaux. Six officiers viennent ensuite avec des planches en forme de pelles, qu'ils tiennent élevées, & sur lesquelles on lit, en lettres d'or, les qualités particulières du vice-roi. Les gardes qui ferment ce cortège, sont armés de lances, de marteaux, de haches, de sabres, d'arcs, de flèches, de fouets, de chaînes, de bâtons & de toutes sortes d'instruments effrayants. Le vice-roi paraît dans une chaise dorée, sur les épaules de huit porteurs, environné de pages, de valets, p.273 les uns à pied, les autres à cheval ; & chacun est chargé de quelque meuble à l'usage du maître.

Quand le mandarin est un envoyé de la cour, & qu'il rend visite sur son passage, aux vice-rois ou aux gouverneurs des villes, à la tête de son cortège & d'une nombreuse cavalcade, est un officier qui porte dans un grand étui les billets de visite. Aux côtés de sa chaise, marchent deux ou quatre de ses domestiques, vêtus galamment. Un grand nombre d'autres personnes suivent à pied ; mais cette multitude d'assistants n'est composée que d'hommes loués, à peu près, comme parmi nous les valets de pied, aux entrées des ambassadeurs. Ils ne restent avec l'envoyé chinois que pendant son séjour dans chaque ville. Quinze d'entre eux ne quittent point son logement ; & six sont à la porte avec des hautbois, des fifres & des tambours qui incommodent les voisins & l'envoyé lui-même, par le bruit continuel de ces instruments ; car il n'entre & ne fort personne qu'ils ne saluent avec ces fanfares.

Les officiers militaires n'affectent pas moins de faste dans leurs marches. Leur p.274 train n'est composé que de gens à cheval ; & c'est à qui se distinguera le plus par l'éclat & la richesse des harnois, des armes & des habits. Il n'est pas jusqu'aux missionnaires qui ne voyagent quelquefois avec le même appareil, parce que les chrétiens chinois aiment également cette pompe extérieure. Le cortège des

femmes de mandarins ne le cède point à celui de leurs maris. Leur voiture est une chaise portée par huit hommes, suivie de leurs femmes & de leurs esclaves dans des litières. Ce ne sont pas seulement les personnes d'un rang élevé, qui paraissent en public avec cette magnificence ; un homme de médiocre qualité ne sort qu'à cheval, ou dans une chaise bien fermée, avec une suite de domestiques ; & quiconque est d'un état moins distingué, se retire par respect, pour lui faire place. Quand ce sont deux mandarins qui se rencontrent, s'ils sont d'un ordre égal, ils se contentent, sans quitter leur chaise & sans se lever, de se saluer à la mode du pays, c'est-à-dire, de baisser d'abord leurs mains jointes, & de les lever ensuite sur leur tête ; ce qu'ils répètent plusieurs fois, jusqu'à p.275 ce qu'ils se perdent de vue. Mais si l'un est d'un rang inférieur, il doit faire arrêter sa chaise, ou descendre, s'il est à cheval, & faire une profonde révérence.

C'est principalement à l'égard des vieillards, que les Chinois se montrent soumis, modestes, & respectueux. Ils les considèrent comme des personnes que l'âge & le temps ont rendues les dépositaires de la sagesse ; & la naissance, les richesses, les honneurs, les dignités ne dispensent point des égards qu'on leur doit. Le souverain même se fait gloire de les révéler. Dans une audience publique, on fit remarquer à l'empereur un mandarin du troisième ordre, qui finissait sa centième année. Le prince lui envoya un de ses officiers pour le faire approcher de sa personne ; & à son arrivée, le monarque se leva de son trône pour lui faire honneur. C'est là le cas, Madame, de se féliciter d'avoir longtemps vécu. En France, combien de jeunes seigneurs se trouveraient importunés de la présence d'un vieillard !

Ce même respect qu'on a pour la vieillesse à la Chine, les enfants l'ont p.276 pour leur père, les écoliers pour leur maître. Ils parlent peu, & se tiennent debout en leur présence. L'usage les oblige, surtout au commencement de l'année, le jour de leur naissance, ou dans d'autres occasions d'éclat, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre du front.

Il y a peu des nations aussi superstitieuses que les Chinois, je parle

de ceux qui professent l'idolâtrie, ou qui croient à la magie. Ils adorent jusqu'à la boussole qui sert à la navigation : ils l'encensent continuellement, lui offrent des viandes en forme de sacrifice, jettent des morceaux de papier doré dans la mer, comme pour la mettre dans ses intérêts ; quelquefois ils lui présentent de petits bateaux de carton, afin que les vagues occupées à les agiter, à les submerger, n'aient pas le temps de nuire au vaisseau. Dans les temps de sécheresse ils invoquent aussi les idoles pour obtenir de la pluie. Le mandarin publie des ordonnances qui sont affichées au coin de chaque rue ; il impose un jeûne général, & défend, sous des peines rigoureuses, aux bouchers & aux cuisiniers de vendre de la viande. On fait ^{p.277} ensuite des processions solennelles à divers temples. Le magistrat s'y rend à pied, vêtu négligemment, & met quelquefois de la paille dans ses souliers, en signe de pénitence. Il est accompagné des mandarins inférieurs, & suivi des principaux habitants de la ville, qui portent des offrandes aux idoles. Les prêtres qui sont du cortège, chantent des prières & poussent des cris lamentables, moins par un principe de dévotion, que par la crainte de la bastonnade, s'il n'y a point de pluie, & qu'ils se soient vantés d'en obtenir. Quelques-uns, pour s'être avancés trop légèrement, ont été condamnés à rester un jour entier à genoux dans la plus grande ardeur du soleil. Quelquefois on s'en prend à l'idole même : si elle fait attendre trop longtemps la faveur qu'on lui demande, on emploie le bâton pour la rendre traitable. Si elle s'obstine, on la met en pièces. Une de ces pagodes n'ayant pas daigné répondre aux commandements réitérés d'un gouverneur, fut chassée de la ville, & son temple rasé. Comme je badinais de ces pratiques superstitieuses avec un lettré :

— Vous riez de cela, me ^{p.278} répondit-il, & vous avez raison ; j'ai pourtant ouï dire aux missionnaires, qu'un empereur européen, pour marquer son ressentiment contre un de ses dieux qui l'avait mal servi, fit insulter sa statue ; & en Espagne, lorsque la sécheresse dure, les prêtres & les magistrats font porter l'image d'un de vos saints au bord de la

Le Voyageur français
La Chine

rivière, où l'on ne manquerait pas de la plonger, si ces mêmes prêtres ne donnaient des cautions que dans vingt-quatre heures il y aura de la pluie.

Je suis, &c.

À Nan-Kin, ce 20 décembre 1744.

@

LETTRE LXII

@

p.279 Vous apprendrez, Madame, par la même lettre, notre départ de Nan-King, & notre arrivée dans la capitale de la Chine. Je vais, avant que de vous parler de Péking, vous expédier les détails de notre route. Nous ne quittâmes point la province de Kyang-Nan, sans visiter quelques-unes de ses principales villes. Après Nan-King, on y distingue principalement Sou-Tcheou & Yang-Tcheou. La première, comparable à Venise par sa situation, la surpasse infiniment par son étendue, & le nombre des habitants. La gaieté & la fertilité du climat, l'affluence des étrangers, le spectacle continuel des barques & des gondoles dont ses canaux sont couverts ; enfin les mœurs faciles, douces & voluptueuses du pays, en font le séjour le plus riant, le plus délicieux de la Chine. Aussi dit-on en proverbe : *Le paradis* p.280 *est en haut ; ici-bas est Sou-Tcheou.*

Je vous ai parlé d'une autre ville, célèbre par ses jolies femmes ; c'est Yang-Tcheou, bâtie sur les bords d'un vaste canal. La quantité de sel qui s'y fait, & se débite dans les provinces voisines, y attire un peuple innombrable. Ses habitants sont passionnés pour le plaisir, & les femmes très recherchées, très variées dans la manière de le procurer. Ce qu'on raconte des excès de volupté des filles d'Amathonte & de Cithère, n'est qu'une faible image des ressources & des raffinements amoureux, dont ces aimables & galantes Yangiennes assaisonnent leurs faveurs. Cette délicieuse contrée est pour les Chinois, ce que Chypre fut pour les Grecs.

C'est dans cette même ville aussi, que se trouvent les plus belles oranges. Ces fruits y sont fort communs ; celles que nous avons en Europe, viennent originairement de la Chine, d'où les Portugais ont apporté les premières graines. On montre encore à Lisbonne le premier arbre, d'où sont sortis les orangers qui sont l'ornement des jardins d'Europe.

Nous prîmes ici des chaises légères ^{p.281} pour faire une partie de notre route : elles sont de cannes, jusqu'aux bâtons qui servent à les soutenir. Avec plus de pesanteur elles seraient incommodes dans les montagnes raboteuses qu'il faut traverser. Les porteurs publics ont leur chef à qui les voyageurs s'adressent. On lui donne l'état des malles ou des paquets ; on convient du prix ; on paye d'avance ; & l'on reçoit autant de billets qu'on veut d'hommes. On leur livre ensuite les ballots ; & l'on est assuré qu'ils sont rendus fidèlement à leur destination. On porte ordinairement les fardeaux suspendus au milieu d'une canne de bambou, & appuyés sur les épaules de deux hommes. C'est un spectacle surprenant que la légèreté de ces porteurs. Dans une journée de dix lieues, ils ne s'arrêtent que trois fois, & font jusqu'à deux lieues par heure, sans être soulagés par des bretelles. Notre chemin, dans certains endroits, était si rempli de monde, que vous l'eussiez pris pour une foire continuelle. La route même n'était qu'une rangée de villages & d'hôtelleries, où chacun trouvait de quoi dîner à peu de frais. Pour trois sols par jour, un ^{p.282} homme se nourrit ; ceux qui boivent du vin, le payent à part. Ces aliments, en général, ont peu d'agrément pour un étranger : ils consistent en légumes & en herbes ; &, ce qu'il y a de pis, ces insipides ragoûts se mangent froids & à demi-crus. C'est à l'odeur que le cuisinier juge s'ils sont en état d'être servis. Un Chinois préfère les légumes à la volaille. Nous ne suivions pas cet exemple : notre ressource était une provision de jambons, de poules, de canards. Une bonne volaille ne coûte guère plus d'un sou. On ne connaît point ici d'aliment plus commun ni à meilleur marché, qu'une certaine pâte de fèves, qu'on appelle *teou-fou*. On en fait des gâteaux, en forme de fromage, qui ont cinq à six pouces d'épaisseur. On y trouve peu de goût, lorsqu'on les mange crus ; mais cuits à l'eau, & préparés avec certaines herbes, du poisson, & d'autres ingrédients, c'est un fort bon aliment ; frits au beurre, ils sont excellents. On les mange aussi séchés & fumés ; & cette méthode est la meilleure. Il s'en fait une consommation incroyable : depuis l'empereur jusqu'aux portefaix tout le monde est ^{p.283} passionné pour cette nourriture, & la trouve si délicate, qu'elle est souvent préférée aux poulets. La livre, qui

est de plus de vingt onces, ne coûte nulle part plus d'un demi-sol.

J'ai vu dans un des villages de cette province, qu'au lieu de battre le blé, comme on fait ailleurs, l'usage est de l'étendre à terre, en faisant rouler dessus un cylindre de marbre brut. Sa longueur est de deux pieds & demi, & son diamètre de vingt-quatre pouces. Il est tiré par des bœufs, avec des cordes attachées aux deux extrémités. Dans ce même village, les Chinois ramassent des cailloux ronds, qui leur servent de balles à tirer.

Nous quittions assez souvent le chemin de terre, pour voyager sur des canaux. Aux heures marquées pour la visite générale des barques, on voit paraître les officiers de la douane en grand cortège, précédés de fanfares & d'une décharge d'artillerie. Les uns portent des enseignes, des massues ; les autres, des chaînes, des parasols & d'autres ornements ou symboles de leurs offices. Au milieu d'eux se montre un mandarin, porté par huit hommes, ^{p.284} dans une chaise ouverte. À la fin de la procession, il en paraît un autre d'un rang plus considérable, dans une voiture fermée. Les habitants, à leur passage, tiennent dans leurs mains des flambeaux allumés, d'une composition odoriférante, tels qu'ils en brûlent devant leurs idoles ; & se mettant à genoux, ils baissent le front jusqu'à terre. Après la marche, les deux mandarins vont s'asseoir dans une galerie sur le bord de la rivière. On fait passer successivement toutes les barques devant eux. Les officiers inférieurs de la douane reçoivent les noms de chaque patron, les donnent aux mandarins, lesquels, sans autre recherche, taxent les barques à proportion de leur grandeur. Tous ces officiers inférieurs portent sur l'estomac une petite pièce d'étoffe, qui, tombant du cou, est liée par les côtés, & sur laquelle on lit quelques caractères chinois.

Dans nos voyages par eau, nous rencontrons quelquefois des écueils qu'on n'évite qu'avec beaucoup d'habileté. Dans ces endroits périlleux se trouve ordinairement un temple de bonzes. Ceux-ci demandent l'aumône aux ^{p.285} passants, leur promettent des prières, & ne manquent point de montrer de longues listes de matelots qui n'ont eu l'obligation de leur salut, qu'à leurs charités.

Le Voyageur français
La Chine

Lorsqu'un mandarin ou un homme de marque passe devant les corps de garde bâtis le long des rivières ou des canaux, il est salué dans sa barque par les soldats. On le distingue aux banderoles & aux piques des personnes de sa suite. D'ailleurs, il se fait assez reconnaître en battant trois fois sur de grands bassins de cuivre. Le corps de garde répond par le même nombre de coups, & est obligé de veiller à la barque, pendant la nuit. Il y a de ces bateaux qui ne manquent d'aucune commodité. Si ceux qui les montent sont riches, ou d'un rang élevé, les barques sont peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de musique à l'extrémité, des queues de cheval suspendues, des tambours & d'autres instruments. C'est par le nombre de ces ornements, qu'on distingue la qualité des personnes. Il y à la Chine une si grande quantité de barques qu'elle en contient plus elle seule que tout le reste du monde connu.

p.286 Le grand fleuve, qu'on appelle la rivière Jaune, parce que les eaux en sont épaisses & bourbeuses, offrait à nos regards plusieurs îles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambou, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent sur ce fondement, des huttes, ou de petites maisons de planches ou autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure avec leurs femmes, leurs enfants & leurs troupeaux. Il y a de ces îles qui contiennent jusqu'à cent familles, dont la plupart subsistent de leur commerce. Elles s'arrêtent des mois entiers clans un même lieu ; & l'île s'attache avec des pieux qui la fixent contre les bords du fleuve.

Nous passâmes par plusieurs villes où l'usage n'est pas, comme ailleurs, d'annoncer les marchandises dans les rues par des cris, mais par le son de différentes sortes d'instruments qui servent à les distinguer. Les ouvriers de diverses professions se servent de la même voie pour se faire connaître. Les barbiers, par exemple, s'annoncent au bruit des pincettes, & portent avec eux toute p.287 leur boutique sur un bâton. Le coquemar, le réchaud & le bassin sont suspendus d'un côté ; de l'autre est une sellette avec les autres ustensiles.

En quelques endroits de la route où il y avait des montagnes & des passages difficiles, nous trouvions, dans de petites maisons habitées par des bonzes, des provisions de thé, qu'ils nous présentaient avec autant de politesse que de modestie. Ils paraissaient charmés de nos petites générosités ; & leurs remerciements étaient accompagnés de profondes révérences. Si on ne leur donnait rien, ils demeuraient immobiles.

En approchant d'une des villes de la province de Chan-Tong, nous eûmes le spectacle d'une pêche extraordinaire. Elle se fait avec un oiseau nommé *louwa*, un peu moins gros qu'une oie, & peu différent du corbeau. Il a le col long & le bec d'un aigle. Les Chinois placent l'oiseau sur le bord du bateau ; &, à la vue du poisson, il s'élançe dessus & nage après lui, même sous l'eau. Il rapporte sa proie sur la barque, & la cède aux pêcheurs, qui lui font recommencer la même chasse ; mais, pour ^{p.288} empêcher qu'il n'avale sa capture, on passe un anneau de fer à son cou. Si le poisson est trop gros pour ses forces, il demande le secours de ses maîtres par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorsqu'ils sont contents de ce qu'il a pris pour eux, ils lui ôtent son anneau, & lui laissent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achète de l'empereur ; & l'oiseau même est si estimé des Chinois, qu'étant bien dressé, il se vend jusqu'à cinquante écus.

La chasse du canard, qui n'est ici qu'une autre espèce de pêche, se fait ordinairement à la faveur d'une grosse courge, dont un nageur s'enveloppe la tête, ne laissant qu'une ouverture pour voir & pour respirer. Les canards friands de cette espèce de fruit, & accoutumés d'ailleurs à le voir flotter dans les marais, viennent le bequeter ; dans ce moment, le pêcheur les saisit par les pattes. Une autre pêche enfin dont nous fûmes témoins, est celle qui se fait avec de petites flèches, attachées à l'arc par un fil, soit pour ne point perdre les flèches, soit pour tirer le poisson lorsqu'il est percé.

^{p.289} Dans la plupart des villes, des bourgs, & même des villages où nous passions, des troupes de comédiens & de joueurs d'instruments venaient nous amuser pendant nos repas, dans les hôtelleries & dans

les auberges. Pour éviter, Madame, les répétitions, je ne vous parle ni des temples érigés aux idoles, ni des monuments élevés à la gloire de grands hommes, ni d'une infinité de tombeaux & de monastères qui se présentaient à nous dans mille endroits de la province de Chan-Tong. La multitude de lacs, de ruisseaux & de rivières qui l'arrosent, sans compter le grand canal impérial, contribue à la rendre une des plus fertiles de l'empire. Le gibier & la volaille y sont à vil prix ; les lacs y fournissent une quantité prodigieuse de poisson. Il n'y a point de fruits & de grains dont on ne trouve ici des espèces ; mais on y admire particulièrement la beauté des pêches, diverses sortes de noix & de châtaignes, une grande abondance de prunes & d'excellentes poires. Tous ces fruits se conservent secs, & se transportent dans les autres provinces, où il s'en fait un débit considérable. On voit dans les ^{p.290} campagnes une sorte de soie blanche, particulière au pays, attachée en longs fils aux arbrisseaux & aux buissons. Les vers qui la produisent, ressemblent à la chenille. On en fait des étoffes plus grossières, à la vérité, mais plus serrées & plus durables, que celles de la soie ordinaire. Cette même province a encore l'avantage d'avoir donné naissance à Confucius. Plusieurs monuments y rendent témoignage de la vénération publique pour la mémoire de ce grand homme. Les principales villes sont Tsi-Nan, Yen-Tcheou, Tong-Chang, qui ne le cèdent ni en grandeur, ni en richesses, ni en beauté, à tout ce que la Chine a de plus magnifique en ce genre.

La ville de Ta-Tcheou est le grand marché de la Chine pour le zam-fou. On appelle ainsi cette liqueur dont je vous ai déjà parlé, & qui tient lieu de vin dans tout l'empire. On la transporte de Ta-Tcheou dans les provinces les plus éloignées ; ce qui rend cette ville très commerçante. Il y a diverses manières de préparer cette boisson : voici celle qui se pratique ordinairement. Après avoir laissé ^{p.291} tremper une certaine quantité de riz dans l'eau pendant vingt-quatre ou trente jours, on le fait bouillir jusqu'à dissolution. On le voit ensuite fermenter, & se couvrir d'une légère écume qui ressemble assez à celle du vin nouveau. Sous cette écume est le vin pur, qu'on tire au clair, dans des vaisseaux

bien vernis. Avec la lie, on fait une espèce d'eau-de-vie plus forte quelquefois & plus inflammable que la nôtre. Les Chinois ont une autre liqueur tirée de la chair de mouton & d'agneau distillée ; mais, outre que le goût en est désagréable, elle envoie bientôt des vapeurs à la tête. Celle qui se fait d'une distillation de lait & de fèves, est beaucoup plus douce.

Parmi les légumes qui croissent dans cette province, celle que les Chinois cultivent avec le plus de soin, est le *pé-tsai*. C'est un manger excellent, qui ressemble à nos laitues romaines par ses feuilles, mais qui les surpasse infiniment par le goût. On le sale ; on le confit dans le vinaigre ; & on le mêle avec le riz pour corriger la fadeur de ce dernier aliment. Le peuple en fait une prodigieuse consommation ; la quantité p.292 qu'on en sème est incroyable. Les premières gelées blanches l'attendrissent ; dans les mois d'octobre & de novembre, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on voit continuellement aux portes des grandes villes, un embarras énorme de chariots & d'autres voitures chargées de cette denrée.

Avant que d'arriver à la capitale, près d'un village qui n'en est pas éloigné, nous fûmes surpris de voir le peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les sauterelles, qui visitent régulièrement le pays toutes les années. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'est, que si malheureusement elles descendent à terre, les plantes sont dévorées dans l'espace de quelques heures. Les habitants parcourent les campagnes enseignes déployées, poussant des cris affreux sans prendre un moment de repos, jusqu'à ce qu'ils voient ces insectes tomber dans la mer ou dans quelque rivière.

Ce spectacle fut suivi d'une procession d'horribles statues, qui s'avançaient vers une pagode voisine. Les ordres inférieurs du peuple ont beaucoup de vénération pour ces idoles ; mais les p.293 personnes de distinction les respectent si peu, qu'ils entrent dans les temples, comme dans des lieux profanes. Les femmes vêtues de leur plus riches habits, marchaient sur des ânes, au milieu de la procession. Les prêtres portaient des trompettes, des flûtes, des tambours qui formaient une

affreuse mélodie. Les uns brûlaient de l'encens, devant des figures peintes ; les autres leur offraient des morceaux de papier doré. Ces prêtres, qui font profession de la doctrine de Lao-Kium, sont la plupart fort adonnés à la chimie, & travaillent à la pierre philosophale & au remède universel. Ce Lao-Kium, dont je vous ai déjà parlé, se vantait d'avoir le secret de prolonger la vie humaine ; ce qui fit appeler ses disciples la *secte des immortels*. Peut-être que le prétendu breuvage de l'immortalité des Chinois n'a été fondé, dans son origine, que sur la doctrine de la vie future & de l'immortalité de l'âme, marquée par quelque allégorie qui fut prise dans la suite à la lettre. Ce sont toujours les vérités qui ont conduit les hommes aux erreurs.

C'est une chose remarquable aux environs de la capitale, de voir les ^{p.294} habitants de la campagne, dans tous les chemins, avec deux paniers sur un bâton, l'un devant, l'autre derrière, recueillir la fiente des bêtes, dont ils engraisent leurs terres. D'autres ramassent avec des râtaux les feuilles d'arbres & la paille pour en faire du feu, parce que le bois y est très rare.

À mesure que l'on approche de Péking, les hôtelleries deviennent plus mauvaises : on n'y sert que des légumes & d'autres provisions de peu de valeur. On nous dit pour raison, que, quoique les vivres soient ici plus chers qu'ailleurs, les voyageurs chinois ne veulent rien ajouter aux quatre sols & demi, qui, dans les autres auberges de l'empire, sont le prix ordinaire du souper & du logement pour une nuit.

Avant que d'arriver à Péking, je vis, devant la maison d'un mandarin, donner la bastonnade à un malheureux pour le crime d'un coupable, dont il avait pris le nom, dans cette vue. Le vrai criminel en avait obtenu, à prix d'argent, la permission du geôlier. Comme je me récriais sur une coutume qui cause toujours mon étonnement, on me raconta qu'un malfaiteur ayant ^{p.295} loué un pauvre pour subir la sentence, sous prétexte qu'elle ne l'exposerait qu'à la bastonnade, celui qui se chargea du crime, fut condamné au dernier supplice. La trahison ayant été découverte, les complices furent punis de mort.

Dans un village qui n'est éloigné que de quelques lieues de la capitale, nous rencontrâmes un riche lettré, ami de notre missionnaire, qui nous retint à dîner. Je vous ai déjà parlé des repas des Chinois ; mais je ne sais si je vous ai dit qu'ils n'ont ni assiettes ni serviettes. Quoiqu'ils aient des mouchoirs pendus à leur côté, ils n'en usent que pour essuyer leurs lèvres. Aussi ont-ils les doigts tout couverts de graisse ; spectacle qui fait soulever le cœur. Ils emploient leurs petits bâtons d'ivoire ou d'ébène avec tant d'adresse, qu'ils ramasseraient une épingle avec ces instruments. Ils les tiennent de la main droite entre le pouce & les deux doigts suivants. Leur méthode, pour manger leur soupe, est d'humer le bouillon, ne faisant usage de leurs baguettes que pour conduire les plus grosses parties dans leur bouche. Le rôti se présente en petits morceaux ^{p.296} dans des tasses de porcelaine. Ils coupent, autour des os, ce qui leur paraît le meilleur ; ensuite ils se servent de leurs mains pour dépecer le reste. Au lieu de salières, ils ont de petites saucières, remplies de marinades & de saumures, dans lesquelles ils trempent leur viande.

Nous sortîmes de table de très bonne heure ; & nous arrivâmes à Péking le même jour. Nous passâmes devant des maisons de plaisance & des châteaux magnifiques, qui appartiennent aux mandarins & aux riches habitants de cette ville. Les deux côtés du chemin en étaient bordés, avec un large canal devant chaque maison, & un petit pont de pierre pour le traverser. La plupart des jardins offraient des cabinets fort agréables. Les allées étaient plantées de cèdres & de cyprès. Enfin cette route délicieuse, qui annonce partout la capitale d'un grand empire, ne céda qu'à l'entrée des faubourgs.

Le père Desrobert nous procura un logement commode assez près du palais impérial, pour être plus à portée de voir les jésuites qui demeurent à la cour. La beauté de ce palais consiste ^{p.297} moins dans son architecture, que dans la multitude incroyable d'édifices, de cours & de jardins dont il est composé. Son plan est un carré oblong ; le bâtiment est construit de brique, haut de huit toises, couvert de tuiles jaunes & enduites d'un si beau vernis, qu'elles imitent l'éclat de la

dorure, surtout lorsqu'elles sont éclairées des rayons du soleil. Le toit présente des lions, des dragons, & toute sorte de figures. Son enceinte, fermée par de bonnes murailles, comprend non seulement la demeure & les jardins du prince, mais une infinité d'habitations pour les ministres, ses officiers, & toutes personnes attachées à son service. Il n'a pas moins de cinq quarts de lieues de circonférence ; & il occupe le centre de la ville tartare : car vous saurez, Madame, qu'à la dernière révolution, les habitants de Péking ayant été obligés de céder leurs maisons aux vainqueurs, ils bâtirent à la hâte une autre cité hors des anciens murs. Ainsi la capitale de la Chine est, comme Londres, formée de deux villes ; celle des Tartares, & celle des Chinois. Les femmes & les eunuques de l'empereur habitent dans l'intérieur du palais. Ce ^{p.298} lieu est fermé par une clôture particulière ; neuf cours fort vastes, qui se succèdent, en comprenant toute l'étendue. Elles se communiquent par de grandes portes, dont chacune a sa garde. Ces portes sont voûtées en marbre, & surmontées d'un gros pavillon. On les ouvre depuis la pointe du jour, jusqu'au temps où le son de la cloche avertit qu'il faut sortir du palais. L'approche en est absolument défendue aux aveugles, aux boiteux, aux bossus, aux mendiants & aux bonzes, en un mot, à tous ceux qui peuvent inspirer du dégoût, soit par quelque difformité considérable, soit par leur excessive malpropreté.

La charpente du toit qui fait le couronnement des pavillons dont je viens de parler, est un assemblage confus de poutres, de solives, d'appuis disposés en saillies les uns sur les autres, & d'une construction assez bizarre : toutes ces pièces sont peintes en vert, & semées de figures dorées. Les ailes des cours sont formées ou par de petits corps de logis séparés, ou par de longues galeries. L'appartement du prince donne sur la dernière cour. Les ^{p.299} portiques qui en décorent l'entrée, sont soutenus par de grosses colonnes d'un bois précieux ; autour règne une plateforme pavée de marbre blanc, ornée de balustrades, & coupée en divers endroits par des escaliers. Celui du milieu n'est qu'une rampe douce sans degrés ; personne ne monte ou ne descend par là, que l'empereur.

Il serait difficile, Madame, de décrire avec exactitude, toutes les parties de ce vaste palais ; je doute même que cette description, sans le secours d'un plan gravé, pût être pour vous une lecture agréable. Il suffit de dire, en général, qu'aucun prince dans l'univers n'est logé avec autant de grandeur & de magnificence, que l'empereur de la Chine. Aussi ses sujets ont-ils donné des noms superbes aux galeries, aux portes, aux escaliers, aux cours, aux chambres, aux salles, aux tours, aux portiques de cet immense bâtiment. *La tour suprême, la porte de mille arches, la salle de la souveraine concorde, le portail du ciel net & sans tache, le portique de la valeur mystérieuse, &c.* ; c'est ainsi qu'ils distinguent les différentes pièces de ce majestueux ^{p.300} édifice, qui formerait seul une grande ville. La salle d'audience a environ cent trente pieds de longueur, sur une largeur à peu près égale. Les lambris sont sculptés, peints en vert, & ornés de dragons dorés. Les colonnes extérieures qui soutiennent le toit, ont six à sept pieds de circonférence dans la partie la plus basse, & sont décorées d'un vernis rouge. Les murailles sont d'une blancheur éclatante, mais nues, sans tapis, sans miroirs, sans peintures, ni aucune sorte d'ornements. Le trône qu'on voit au milieu de la salle, et de la même simplicité. C'est là que Sa Majesté reçoit les ambassadeurs.

Aux deux côtés du palais qui n'est proprement que pour la personne de l'empereur, on en voit un grand nombre d'autres assez beaux, assez étendus, pour servir de logement à de grands princes. Ils ont aussi leurs dénominations particulières, & causent autant de plaisir que d'étonnement, par leur beauté, leur variété, & leur richesse. L'un est le *palais du savoir florissant* : c'est là que le monarque se retire, lorsqu'il veut s'entretenir avec les savants, les consulter ou garder les jeûnes qui ^{p.301} sont de règle à la Chine. Un autre est appelé le *palais du conseil de guerre* : on n'y entre que lorsque l'État est alarmé par quelque révolte, par les pirates, ou par les incursions des Tartares. Un troisième est celui des *empereurs morts* : ces princes y sont représentés sur leurs trônes, en bois d'aigle, & vêtus des habits royaux. Ces figures ont devant elles des tables somptueuses, des chandeliers,

des cassolettes & d'autres ornements. Dans certains jours de grandes cérémonies, on leur offre plusieurs services de viandes exquis. Le *palais de la bonté & de la prudence* est le lieu où l'on rend les honneurs funèbres à l'empereur, immédiatement après son décès. Celui de *la compassion & de la joie* sert de résidence à l'héritier présomptif de la couronne, jusqu'à la mort du prince régnant. Le *palais florissant de l'union* est la demeure des autres fils de Sa Majesté Impériale, jusqu'au temps de leur mariage. Le prince aîné se marie dans le *palais des noces royales*. La reine mère réside dans celui de *la pitié* ; & les princesses ses filles dans ceux de *la bonté & du bonheur*. La seconde & la troisième reine, avec ^{p.302} les concubines & autres femmes du monarque défunt, tiennent leur cour dans les *palais du titre dû, de longue vie & du repos céleste*. Quand le prince veut être seul avec l'impératrice, il se rend dans le *palais de la grande amitié*, ou dans celui de *la place du repos*. Le *palais qui reçoit le ciel*, & celui de *la terre élevée* servent aux plaisirs que prend Sa Majesté avec les reines du second ordre. Celui de *la vertu abondante*, & un autre appelé *le palais qui enveloppe le cœur*, contiennent les bijoux de la couronne, & d'autres raretés d'un prix inestimable. Tous ces édifices sont renfermés dans le même enclos.

On voit hors de l'enceinte le *palais de la double fleur*, ainsi nommé, parce qu'il a été bâti par un prince qui monta deux fois sur le trône de la Chine ; & le *palais des dix mille vies*, où un empereur imbécile se retira avec des bonzes imposteurs, pour chercher la médecine universelle, & distiller l'eau d'immortalité. Dans l'espace d'un mois, l'ardeur de sa fournaise lui causa une maladie dont il mourut en peu de jours. Le *palais de la parfaite pureté* fut construit par les anciens monarques, sur ^{p.303} une montagne artificielle, pour célébrer le quinzième jour de la huitième lune. Celui de *la tour florissante* est la principale résidence du souverain pendant les grandes chaleurs. Quand il veut prendre le plaisir de la pêche, assister aux combats sur l'eau, ou simplement se promener, il choisit le *palais des dix mille plaisirs*, situé sur le bord d'un lac. La ménagerie se nomme le *palais des murs du*

tigre. C'est là que Sa Majesté s'amuse à voir les lions, les ours, les tigres, les léopards, les loups, les singes, les paons, les aigles, les cygnes, les grues, les perroquets, & d'autres espèces d'animaux & d'oiseaux qui sont nourris dans cet enclos. Les anciens empereurs se rendaient dans le palais appelé *la forteresse du milieu*, pour y voir faire l'exercice à trois mille eunuques ; mais les princes tartares ont abandonné cet usage.

À tous ces palais on peut joindre vingt-quatre hôtels superbes, placés aux environs du château, pour le logement des grands-maîtres de la maison impériale. Leur emploi consiste à prendre soin des celliers, des offices, des magasins, & des domestiques ^{p.304} employés pour le service de la cour. Sous le règne des monarques chinois, c'étaient encore des eunuques qui occupaient ces différentes places ; elles sont aujourd'hui sous la direction de soixante douze seigneurs tartares, qui ont sous eux un grand nombre d'officiers inférieurs.

Outre cette multitude de palais, dont plusieurs feraient honneur à quelques rois de l'Europe, il y a dans la même enceinte, quantité de temples qui ont chacun leur destination marquée. L'un est dédié aux étoiles du nord, que les Chinois implorent pour obtenir une vie longue & heureuse. Dans un autre, on demande des enfants, des richesses & des dignités. On en voit un troisième que les Chinois regardent avec horreur, mais que l'empereur Cang-Hi a fait bâtir pour des raisons de politique. Il voulait ménager les Tartares occidentaux, dont il tirait son origine du côté de sa mère. L'idole qu'on y adore, est nue, & dans la posture indécente de Priape ; ce qui choque infiniment la gravité modeste de la nation chinoise. Tous ces temples, ces palais, ces hôtels ^{p.305} sont séparés les uns des autres par des murs, sur lesquels on voit régner des fleurs, des oiseaux, des dragons, & toutes sortes de figures d'animaux en reliefs. Cet assemblage d'édifices, composé de pavillons, de galeries, de colonnes, de balustrades, & d'escaliers de marbre ; cette multitude de toits, dont les tuiles vernies de jaune, de vert, de bleu, jettent un éclat si brillant, qu'au lever du soleil on les croirait d'or pur, émaillé d'azur & de vert ; enfin cet amas d'ouvrages &

d'ornements, les sculptures, les vernis, les dorures, les nattes, les tapis, les peintures, les pavés de marbre ou de porcelaine, forment un spectacle si magnifique que rien au monde ne peut donner une plus haute idée de la grandeur du maître. Joignez à cela, Madame, les cours, les écuries, les offices, les magasins, les bibliothèques, les jardins, les lacs, les étangs, les parcs, les canaux, les bosquets, avec les bâtiments nécessaires pour loger toutes les personnes employées auprès du prince, & vous conviendrez que les plus belles villes d'Europe sont à peine comparables, pour la magnificence & pour la ^{p.306} grandeur, à ce vaste & superbe palais.

Quoique ses différentes parties soient d'une architecture assez bizarre, on ne peut nier cependant, qu'elles ne fassent un tout très majestueux ; mais il ne faut y chercher ni jets d'eau, ni labyrinthes, ni statues de marbre & de bronze, comme dans nos maisons royales, ni cette élégance, cette finesse, cette perfection de travail & de goût, qui mettent nos artistes si fort au-dessus de ceux de la Chine. La principale beauté des édifices de ce pays consiste dans la disposition régulière des appartements, dans la structure des toits fort élevés, ornés sur l'arête d'une plate-bande à fleurons, & retroussés par les extrémités, avec des dragons saillants dans les coins. Au-dessous règne un second toit, aussi brillant que le premier, & dont les appuis peints en vert, sont semés de figures dorées.

Tel est l'édifice le plus remarquable de la capitale ; les autres maisons sont propres & commodes, mais d'une grande simplicité. Les palais même des mandarins sont plus considérables par leur étendue, que par leur beauté. On y voit de grandes cours, d'immenses ^{p.307} galeries, des portes très massives, des appartements fort négligés. Cette simplicité vient moins du goût des Chinois qui naturellement aiment le faste, que d'un ancien usage politique : il y aurait du danger à vouloir se distinguer ; on ferait un crime à un mandarin qui bâtirait un hôtel trop beau, trop élevé. Les censeurs établis par la police, l'accuseraient devant l'empereur ; & le moins qu'il pût lui arriver, serait d'être obligé d'abattre sa maison. Les tribunaux de la justice ne sont

pas d'une architecture plus recherchée, que les logements des particuliers. Les temples sont, après le palais impérial, ce qu'il y a de plus remarquable.

Les murs de la nouvelle ville sont bas & mal entretenus ; mais ceux de la vieille cité, construits de brique, ont environ quarante pieds d'élévation. Ils sont si larges, que plusieurs personnes à cheval peuvent s'y promener de front. On y monte par une rampe douce, qui se prend de fort loin. D'espace en espace on a élevé de grosses tours carrées. Le fossé est sec, mais ^{p.308} large & profond. Les portes, au nombre de treize, sont d'une prodigieuse hauteur, & d'une construction qui n'a rien de barbare. Près de chacune d'elle sont deux grands pavillons, dont l'un domine sur la campagne, l'autre sur la ville. Ils ont neuf étages percés de lucarnes ou de canonnières ; au bas est une salle qui sert de corps de garde. En dehors est un espace d'environ soixante toises, qui fait une esplanade entourée d'un demi-cercle de muraille, où cinq cents soldats peuvent faire l'exercice.

La ville de Peking a six lieues de circuit, sans y comprendre treize faubourgs, & a, par conséquent, plus d'étendue que Paris. Les mesures en ont été prises au cordeau, par ordre exprès de l'empereur Cang-Hi. Son immense grandeur répond à la fois au puissant monarque dont elle fait la résidence, & au vaste royaume dont elle est la métropole. Quoique ses maisons soient plus belles que celles de la capitale de la France, elles n'en contiennent pas moins de monde ; car dix Chinois logent à l'aise, où trois Français se trouveraient à l'étroit. D'ailleurs la plupart des gens de ^{p.309} métiers, les portefaix, les pauvres n'ont point leur domicile dans Péking : ils se tiennent dans les barques dont le port est couvert, & qui forment une seconde ville, presque aussi peuplée que la première. Ajoutez à cela cette foule innombrable de paysans qui arrivent tous les jours des villages voisins, & rendent cette capitale encore plus vivante. Ce qui en augmente surtout le mouvement, c'est que les artisans, les barbiers, les tailleurs, les menuisiers, &c, au lieu de rester dans leurs maisons, courent les rues, vont chercher de l'ouvrage en ville, & portent avec eux tous les instruments propres de leur

profession. Il n'est pas jusqu'aux forgerons, qui n'aient leur marteau, leur enclume, leurs fourneaux & leur soufflet. Enfin toutes les personnes riches, celles même qui sont d'une condition médiocre, se font suivre par plusieurs domestiques. Figurez-vous, Madame, nos gens de loi, juges, avocats, procureurs, greffiers ; nos financiers, fermiers, sous-fermiers, payeurs de rentes, agents de change, banquiers ; nos médecins, chirurgiens, apothicaires, en un mot tous les bourgeois aisés de Paris, ^{p.310} précédés, accompagnés, suivis d'une troupe nombreuse de commis & de valets ; & vous n'aurez encore qu'une faible idée de la cohue & des embarras de la capitale de la Chine. La multitude est si grande, que vous croiriez que toutes les provinces de l'empire y sont venues fondre pour quelque spectacle extraordinaire. Joignez-y cette quantité infinie de chevaux, de mulets, de chameaux, de chaises, de chariots, de voitures nécessaires, soit pour les approvisionnements de la ville, soit pour l'usage des personnes qui ne vont point à pied. Pour douze ou quinze sols, on se fait mener, pendant une journée entière, à cheval ou sur une mule. Les conducteurs tiennent leurs bêtes par la bride, pour se faire passage plus aisément à travers la foule.

La confusion est d'autant plus grande, que partout on rencontre différents pelotons d'hommes assemblés pour regarder des charlatans, écouter des diseurs de bonne aventure, des chanteurs, des farceurs, des comédiens. Quand un magistrat, un homme de qualité, un mandarin marche avec tous ceux qui composent son tribunal, on voit alors cette ^{p.311} multitude se ranger de côté & d'autre, pour faire place à ce nombreux cortège, qui suffit seul pour embarrasser toute la ville. Si c'est un prince du sang, un seigneur de la cour, il est escorté d'un corps de cavalerie. Heureusement que les rues sont fort larges ; car jamais on ne se tirerait de ce chaos. Elles sont presque toutes bâties au cordeau ; la plupart ont une lieue de longueur, & sont bordées de riches boutiques qui font le plus bel effet du monde ; quoiqu'en général, le peu d'élévation des maisons nuise à la beauté de la vue ; mais les espèces de pilastres peints & vernis, rangés des deux côtés de chaque boutique, sont un embellissement pour les rues, qui ont l'air d'une

décoration de théâtre.

On vend ici de petits livrets, comme à Paris, où les quartiers, les places & les rues sont marqués ; on y a ajouté les noms, les demeures de tous les officiers public, pour la commodité de ceux qui ont affaire à eux, à peu près, comme dans notre Almanach royal.

La ville est partagée en une infinité de quartiers soumis à certains chefs ^{p.312} qui ont inspection sur dix ménages, & qui rendent compte au gouverneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre & se garder mutuellement. S'il s'y commet un vol ou quelque'autre désordre, elles en sont toutes responsables. Chaque père de famille répond aussi de la conduite de ses enfants & de ses domestiques, & est obligé de mettre un écriteau sur sa porte, qui dénote le nombre & la qualité de ceux qui demeurent chez lui. Outre cela, la ville est gardée le jour & la nuit, par des soldats qui marchent le fouet à la main, & qui frappent, sans distinction, sur tous ceux qui causent du tumulte ; aussi n'y a-t-il nulle part de tranquillité plus assurée qu'à Péking. Il est rare d'y entendre parler de gens assassinés, ou de maisons forcées par les voleurs. Ces mêmes soldats sont chargés de nettoyer les rues, d'avoir soin que chaque propriétaire fasse balayer le devant de sa maison, & l'arrose durant les grandes chaleurs. Lorsqu'il a plu, ils relèvent la terre de chaque côté, pour faire écouler l'eau : ensuite aplanissent & battent ^{p.313} le chemin ; de manière que peu de temps après les plus grosses pluies, on peut marcher à pied sec dans tous les quartiers de cette capitale. Cette attention est d'autant plus nécessaire, que les rues de Peking n'étant point pavées, elles seraient impraticables. C'est encore pis quand on manque de les arroser ; il s'élève en été, sous les pieds des allants & des venants, une poussière extrêmement fine, qui incommode fort. Comme il y a dans la ville une garnison de quarante mille hommes, principalement destinée à en faire observer la police, tout cela s'exécute avec une promptitude incroyable. Dès que la nuit est venue, on ferme les barrières, qui sont, comme je l'ai dit, aux extrémités de chaque rue. Elles ne s'ouvrent qu'à des gens connus, pour de bonnes

raisons, & dans un besoin pressant ; autrement on est arrêté par les sentinelles & mené en prison. Les entretiens, les danses, les visites, les promenades nocturnes sont des divertissements qui ne sont point faits pour les honnêtes gens. Ces plaisirs, réservés parmi nous aux personnes du bon ton, sont regardés ici comme les amusements ^{p.314} de la canaille, des bandits, des brigands & toujours punis par la bastonnade. Les soldats qui se promènent d'un corps de garde à l'autre, agitent continuellement une cliquette, pour faire connaître qu'ils s'acquittent de leur devoir. Ils doivent encore répondre à tous les cris des sentinelles qui sont dans la même rue. Le gouverneur de la ville fait tous les jours sa ronde, & arrive quelquefois au moment qu'il est le moins attendu ; la plus petite négligence est punie sévèrement. Les officiers & les soldats en faction, sont les seuls à qui il soit permis de porter des armes à Péking.

Dans les principaux quartiers il y a une cloche, ou un tambour, qui sert à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille est de deux heures : la première commence à la fin du jour ; tant qu'elle dure, on frappe, de temps en temps, un coup sur le tambour ou sur la cloche. On en bat deux, durant la seconde ; trois, pendant la troisième, & ainsi de toutes les autres ; de sorte qu'en quelque temps que l'on s'éveille, on peut savoir à peu près quelle heure il est. Pendant ce temps-là, un homme chante une chanson dont voici le sens : ^{p.315}

« Obéissez à vos parents. Respectez les vieillards & vos supérieurs. Vivez dans l'union. Ne commettez point d'injustice.

Les cloches de Péking sont de la même matière que les nôtres ; mais leur battant est différent. Il consiste en un marteau de bois ; aussi leur son est-il beaucoup moins aigu & moins incommode. La principale est, sans contredit, la plus grosse de l'univers après celle de Moscou, qui pèse, dit-on, plus de trois cent mille livres. La grande cloche de Nan-King, dont je vous ai parlé, n'est pas la moitié aussi pesante que celle de Péking.

Une autre curiosité de cette capitale est l'observatoire. C'est une

Le Voyageur français
La Chine

grande tour carrée, contiguë au mur de la ville tartare, & qui domine sur une vaste étendue de pays. Le bâtiment n'a rien de magnifique ; mais on y trouve une sphère armillaire, des globes, des télescopes & quantité d'instruments de mathématiques de physique & d'astronomie. Avant l'arrivée des missionnaires, les Chinois n'en avaient que de très grossiers & très imparfaits. Le père Verbiest les fit changer ; mais par respect pour leur ancienneté, ils se ^{p.316} conservent encore dans une salle voisine. Ceux de cuivre, que les jésuites leur ont substitués, occupent la plateforme de la tour. Ils sont grands, bien fondus, ornés de figures de dragons, & fort commodément placés. Si l'exactitude répond à la beauté de l'ouvrage, il n'y a rien en ce genre, qu'on puisse leur comparer. Mais il est à croire que les ouvriers de la Chine, manquant d'attention ou d'intelligence, n'ont pas mis dans leur travail cette perfection qui distingue nos artistes de Paris. Cependant, quelque défectueux que puissent être ces nouveaux instruments, ils l'emportent de beaucoup sur ceux dont ils ont pris la place. Mais on n'aurait jamais pu persuader aux Chinois d'en faire usage, sans un ordre exprès de l'empereur, tant ils sont attachés à tout ce qui porte l'empreinte de l'antiquité. C'est encore un des points sur lesquels ils diffèrent des Français.

Je suis, &c.

À Peking, ce premier mars 1745.

@

LETTRE LXIII

@

p.317 On demande en Europe si l'empereur de la Chine jouit du pouvoir despotique ? Je répons, Madame, que si l'on se prosterne devant lui comme devant un Dieu ; si le moindre manque de respect à sa personne est puni comme un sacrilège ; si ce prince est décoré de tous les titres de la divinité ; s'il est le souverain de la religion comme de la police ; s'il exerce une autorité qu'aucune puissance ne peut restreindre ; il est constant, d'un autre côté, qu'il n'y a point d'État où la vie, l'honneur & les biens des hommes soient protégés par un plus grand nombre de lois ; que plusieurs souverains de la Chine ont regardé ces mêmes lois comme leur soutien, leurs peuples comme leurs enfants, les magistrats comme leurs frères. Si quelques princes abusant de leur pouvoir, ont été les fléaux de l'humanité ; d'autres, sans être bornés p.318 par aucun frein, se sont crus suffisamment retenus par la raison & par les mœurs. Ainsi ce gouvernement, despotique par sa nature, est monarchique dans son exercice. Qu'est-ce, en effet, qu'un despotisme qui tolère des corps entiers de magistrats & de savants qui osent faire des remontrances & donner des leçons à leur despote ? Et si le souverain n'y a aucun égard ; s'il fait ressentir les effets de son indignation au mandarin qui a le zèle & le courage de l'avertir, il se décrie dans l'esprit de ses peuples, tandis que la fermeté héroïque du magistrat devient le sujet des éloges publics, & immortalise à jamais sa mémoire. Tel est, en effet, Madame, le devoir de ce qu'on appelle ici *le tribunal des censeurs*, qui, à bien des égards, peuvent être comparés à nos parlements. Non seulement ils tiennent dans la crainte & dans l'observation des lois les juridictions subalternes, examinent les décisions des autres tribunaux, les cassent ou les approuvent, selon qu'elles leur paraissent injustes ou équitables ; mais ils sont encore les organes dont le peuple se sert pour porter les plaintes au pied du trône ; p.319 pour représenter au souverain, les droits & les privilèges des sujets. De tout temps, les censeurs ont dit avec une noble fermeté

aux empereurs, ce qu'ils ont cru de plus convenable au bien de l'État. Les bons princes ont profité de leurs avis ; les tyrans les ont méprisés, ou punis de mort. Mais alors toute la nation est entrée dans l'infortune de ses nobles défenseurs ; & le respect qu'elle a fait paraître pour ces pères de la patrie, la douleur qu'elle a montrée du traitement qu'ils recevaient, les noms glorieux, les marques d'honneur qu'elle leur a prodigués, les a bien dédommagés de la disgrâce du souverain. Aussi voit-on ces illustres magistrats donner tous les jours des preuves de leur courage & de leur grandeur d'âme. Dès que l'intérêt de l'empire le demande, ils ne ménagent ni grands seigneurs, ni mandarins, quelque protection que leur accorde le monarque. L'amour de la gloire & du devoir l'emporte sur toute autre considération ; & dès qu'il faut remplir leur charge, ils comptent pour rien l'interdiction, l'exil, la mort même ; les Annales de la Chine nous en offrent plus d'un exemple ; p.320 je ne citerai que ce seul trait. Douze mandarins résolurent de dévoiler à l'empereur Ti-Siang les sentiments de haine que son extrême cruauté avait inspirés aux Chinois. Celui qui se chargea le premier de cette commission, fut scié en deux par ordre du tyran. Le second fut appliqué à la torture, & souffrit une mort cruelle. Le troisième ne fut pas moins intrépide ; & Ti-Siang le poignarda sur-le-champ de sa propre main. En un mot, il n'y en eut qu'un qui échappa à sa fureur, quoiqu'il ne montrât pas moins de courage. Il se rendit au palais, portant dans ses mains les instruments de son supplice :

— Voilà prince, s'écria-t-il, voilà les fruits que vos fidèles serviteurs obtiennent de leur zèle ; je viens chercher ma récompense.

L'empereur frappé de tant d'intrépidité, lui pardonna sa hardiesse, & réforma sa conduite.

On n'a jamais vu le tribunal des censeurs se désister de ses poursuites, quand il les a crues conformes à l'équité, & aux règles d'un sage gouvernement. Les princes vertueux ont reconnu que cet établissement, si utile au bonheur de leurs peuples les empêchait eux-mêmes p.321 d'être trompés par les flatteurs, & séduits par la

complaisance des courtisans. Est-il possible que dans une pareille administration un souverain exerce un pouvoir arbitraire ? Les règlements généraux émanent de lui ; mais, par la constitution de l'État, il ne fait rien sans avoir consulté des hommes élevés dans les lois, & élus par les suffrages. Il partage avec eux les soins pénibles de la royauté ; il prend connaissance de toutes les affaires ; on lui présente des requêtes, soit pour demander des grâces, soit pour se plaindre des vexations, soit pour l'avertir de ses propres fautes. On me montra dernièrement un de ces mémoires, adressé à un ancien empereur. On prenait la liberté de lui dire

« qu'il passait sa vie dans les délices & dans l'oisiveté avec une troupe de concubines, au mépris de l'impératrice, sa légitime épouse ; qu'il mettait à la tête des armées des hommes peu versés dans le métier de la guerre, & plus avides d'or & d'argent, que d'honneur & de gloire ; que ses finances s'épuisaient tous les jours par ses excessives dépenses, &c.

p.322 De tous les plans & les modèles de gouvernement qui nous sont venus des anciens, je n'en connais point qui renferme autant de perfection que celui-ci ! Il roule uniquement comme je crois vous l'avoir dit, sur les devoirs mutuels des pères & des enfants. Le souverain porte le nom de père de l'État. Un vice-roi est le père de la province où il commande, comme un mandarin est celui de la ville qu'il gouverne. Un profond sentiment de respect dans les enfants pour ceux dont ils ont reçu le jour, les entretient dans une parfaite disposition à l'obéissance civile. La soumission, qui conserve la paix dans les familles, produit dans les villes une tranquillité qui fait régner le bon ordre dans toutes les parties de l'empire. Ainsi, quoique la Chine soit peut-être la plus absolue de toutes les monarchies, il y a peu de nations sur la terre, qui jouissent d'une liberté plus raisonnable. L'empereur est le maître d'imposer les taxes qu'il juge lui convenir ; mais hors le cas d'une pressante nécessité il use rarement de tout son pouvoir. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exempte p.323 une ou deux provinces, surtout lorsqu'elles ont souffert par les maladies ou par la disette.

Le prince dispose souverainement des finances & de toutes les charges ; il nomme, il destitue les vice-rois & les gouverneurs. A l'égard de son successeur la couronne est tellement héréditaire, que l'empereur, qui a ordinairement un grand nombre d'enfants, choisit celui qu'il veut pour lui succéder ; &, pour son honneur, il ne manque jamais de faire tomber son choix sur celui qui en est le plus digne. Il le déclare de son vivant, prince héritier, &, en cette qualité, il a un rang & des honneurs au-dessus de tous ses autres frères. Le souverain peut varier dans son choix, comme cela est arrivé sous le règne de Cang-Hi. Il est quelquefois arrivé aussi, que le prince, ne trouvant dans sa famille que de mauvais sujets, a cherché un successeur dans une maison étrangère : faut-il s'étonner de voir presque toujours de grands hommes sur le trône de la Chine ?

Les princes du sang n'ont aucun droit aux titres & aux honneurs, sans la permission expresse du maître. Ceux ^{p.324} d'entre eux dont la conduite ne répond point à la naissance, ne sont connus par d'autres distinctions, que celle de la ceinture jaune, qui est la marque du sang royal pour l'un & l'autre sexe. Cette couleur est regardée ici comme sacrée ; & celui qui en est décoré n'a pas besoin d'autre sauvegarde ; on le respecte partout où il passe. On l'a choisie préférablement à toute autre, parce qu'elle est comme l'emblème du soleil, auquel le prince est comparé. On accorde aux princes du sang une pension pour leur subsistance ; mais le public ne prend aucun intérêt à ce qui les concerne. L'empire est rempli d'une multitude de ces princes qui descendent tous de quelqu'ancienne dynastie, & qu'on reconnaît à leur ceinture. Leur nombre les avilit ; & quelques-uns d'eux sont si pauvres, qu'on en a vu servir les missionnaires en qualité de domestiques. Il n'est permis à aucun de ceux qui ont le rang de prince, de coucher hors de la capitale, sans l'agrément de la cour ; & il leur est défendu de se rendre visite les uns aux autres.

La noblesse n'est héréditaire à la Chine que dans la famille impériale, ^{p.325} & dans celle de Confucius. Le fils de celui qui a possédé les plus hautes dignités, rampe avec le peuple, s'il ne s'élève par lui-

même : il hérite des biens & non des honneurs de son père. Lorsque le prince ennoblit certaines personnes, il étend quelquefois cette prérogative à leurs ancêtres & à leurs descendants, jusqu'à un certain nombre de générations. Le père Verbiest, jésuite flamand, ayant été fait président du tribunal des Mathématiques, déclaré grand-homme par lettres-patentes du souverain, on lui délivra, en même temps, des lettres de noblesse pour son père, pour sa mère, & pour les pères & grand-pères de l'un & de l'autre. Les missionnaires furent regardés comme ses frères ; & , à ce titre, ils jouirent des privilèges de la noblesse. L'empereur écrivant au père du jésuite Schall, l'appela *un homme de rare piété*, & sa mère *une matrone d'illustre sainteté*. L'aïeul, qui apparemment ne vivait plus, fut nommé président du tribunal des Mathématiques. Le prince dit, en parlant de la grand-mère,

« qu'il souhaiterait d'avoir un lieu propre, où il pût toujours l'honorer selon ses ^{p.326} mérites, par le sacrifice de l'encens.

En qualité de grand pontife, l'empereur de la Chine peut canoniser & béatifier qui il lui plaît, mais principalement ceux qui se sont rendus utiles par d'importants services, ou recommandables par de grandes vertus. Il peut même en faire des dieux, leur ériger des temples, & contraindre les peuples de les adorer. Enfin son autorité prévaut sur l'usage même ; car il peut, à son gré, changer les noms des provinces, des villes, des familles ; défendre de se servir de certaines expressions dans le langage, faire revivre les anciennes. Ce que les Grecs, les Romains, & principalement les Français, n'ont cru soumis à aucune autorité.

La vénération que les Chinois ont pour leur prince, répond à la grandeur de sa puissance. Il n'y a que les seigneurs de son cortège ordinaire, qui aient la liberté d'être debout en sa présence ; encore sont-ils obligés de fléchir le genou quand ils lui parlent. S'il tombe malade, tous les ordres de l'État s'assemblent dans une vaste cour du palais ; & , sans faire attention à la rigueur de l'air, ils passent à genoux ^{p.327} les jours & les nuits, occupés à faire éclater leur douleur. Tout l'empire souffre dans sa personne ; & sa perte est le seul malheur que

ses sujets paraissent redouter. S'il succombe à la maladie, s'il meurt enfin, on ne dit pas qu'il est mort : ce langage ne serait pas assez pompeux ; mais on dit « qu'une grande montagne est tombée ; qu'un nouvel hôte est entré dans le ciel ».

Je ne ferai point une longue description du cortège impérial, dans les occasions d'éclat. Vous concevez, Madame, que le plus grand roi du monde chez la nation la plus fastueuse de l'univers, déploie toute la pompe, se fait voir avec tout l'appareil des monarques orientaux. Sa robe est de velours jaune, brodée d'une multitude de petits dragons qui ont cinq griffes à chaque pied. Deux gros dragons entremêlés remplissent le devant de la poitrine. Le bonnet, les bottines, la ceinture sont de la plus grande richesse. Son train, ses armes, les harnois de ses chevaux, les parasols, les éventails ; tout est brillant autour de lui ; & son auguste cortège est composé de l'élite de la nation, c'est-à-dire des princes, des ^{p.328} ministres, des mandarins, & de tous les officiers qui président aux conseils suprêmes de l'empire.

Il y a à Péking six cours souveraines, qui ont une inspection générale sur une infinité de tribunaux particuliers. La première veille sur la conduite de tous les magistrats, & avertit le prince toutes les fois qu'un office de mandarin vient à vaquer, afin qu'il y pourvoie sans délai. La seconde a la direction des finances. La troisième est le tribunal des Rites, chargé de la conservation des anciennes coutumes, des cérémonies concernant la religion, des sacrifices, de la réception des ambassadeurs, des fêtes, des arts, des affaires étrangères, &c. La quatrième, qui a le département de la guerre, étend sa juridiction sur les troupes, les officiers qui les commandent, & les armes. La cinquième, qui revient à ce que nous appelons la Tournelle dans nos parlements, juge souverainement les affaires criminelles. La sixième a la surintendance générale des bâtiments royaux, des ponts & chaussées, des temples, des arcs de triomphes, des digues, en un mot, de tous les ouvrages publics, ^{p.329} & de la marine. Ces six cours ont chacune un président, deux assesseurs, & se sous-divisent en plusieurs classes, composées aussi d'un président & de douze conseillers. On

compte jusqu'à quarante ou cinquante de ces tribunaux subalternes. Tel était le nombre de ces officiers avant la dernière révolution ; mais depuis la conquête des Mant-Cheoux, on les a doublés, en mettant dans chaque compagnie, autant de Tartares qu'il y a de Chinois ; c'est un trait de politique de la part du conquérant, pour accoutumer ses premiers sujets aux manières de la Chine, sans mécontenter les seconds.

Les six juridictions de Péking sont subordonnées au conseil de l'empereur, composé des princes du sang, des ministres, & des mandarins de la première classe. Sa Majesté y préside en personne, & après lui, le premier ministre de l'empire. On y juge toutes les causes d'appel ; on y examine les grandes affaires ; & le prince y donne ses dernières résolutions. Ce tribunal suprême se nomme *la cour du dedans*, parce qu'il se tient dans l'intérieur du palais.

p.330 Tout se fait à la Chine par la disposition de ces différents bureaux, sans qu'il soit permis de s'adresser directement au souverain. Dans les temps des derniers empereurs chinois, ces tribunaux étaient si absolus, qu'en bien des occasions le monarque lui-même n'osait pas toucher à leurs décrets. Mais depuis que les princes tartares sont montés sur le trône, on n'y regarde plus de si près ; témoin l'exercice de toutes sortes de religions étrangères, publiquement autorisé, malgré les remontrances du ministère, & les anciennes constitutions du gouvernement.

Pour empêcher que des corps si nombreux & si puissants ne donnent atteinte à l'autorité du souverain, ou ne trament quelque chose contre ses intérêts, les matières de leurs juridictions sont tellement partagées, qu'ils ont tous besoin les uns des autres ; il n'y a point d'affaire un peu importante, qui ne soit relative à plusieurs de ces tribunaux, & quelquefois à tous ensemble. On a de plus établi dans chaque cour un inspecteur préposé par le prince, pour examiner ce qui se passe. Il n'a point de voix délibérative ; mais p.331 il assiste à toutes les assemblées ; & sa charge l'oblige d'avertir l'empereur des résolutions les plus secrètes, & surtout des malversations & des injustices.

On veille avec la même sévérité sur la conduite des officiers & des magistrats dans les provinces. Dans toutes les grandes villes il y a des inspecteurs particuliers, outre les visiteurs extraordinaires, qui, de temps en temps, sont députés par la cour. Sitôt qu'ils mettent le pied dans les provinces, ils prennent la supériorité sur les vice-rois, & sur tous les autres mandarins. L'effroi qu'ils répandent parmi eux est si général, qu'il fait dire en proverbe : *Le rat a vu le chat*. Ils portent le sceau impérial attaché au bras droit ; & aussitôt qu'ils l'ont reçu du souverain, ils deviennent aussi terribles que la foudre. Ce n'est pas sans raison, puisque le droit de ces censeurs va jusqu'à ôter aux officiers leur emploi & ruiner leur fortune. Mais on ne voit guère tomber la sévérité de ces redoutables juges, que sur ceux dont les désordres sont trop éclatants pour être déguisés, ou à qui la pauvreté ne permet pas de gratifier leur avarice. S'il arrive que les intrigues de ceux dont ils p.332 découvrent les malversations, les exposent à quelque mauvais traitement, ils sont regardés de toute la nation comme les pères de la patrie, & les martyrs du bien public ; tandis que les coupables & leurs protecteurs ne manquent pas de s'attirer des noms odieux, que l'histoire transmet à la postérité.

L'empereur fait lui-même de ces sortes de visites, pour s'instruire par ses propres yeux de la conduite des gouverneurs, & recevoir les plaintes du peuple. Rien n'est plus remarquable, Madame, que ce que m'a raconté un vieux missionnaire. Il était à Nan-King, quand ce que je vais vous dire est arrivé. Je ne fais que rapporter ses propres paroles.

« L'empereur Cang-Hi, dans une de ses tournées, s'étant éloigné de ses gardes, aperçut un vieillard qui pleurait amèrement. Le prince, sans se faire connaître, lui demanda le sujet de son affliction.

— Je n'avais qu'un fils, lui répondit le vieillard, dans lequel j'avais placé toute ma tendresse, & que je regardais comme l'unique soutien de ma famille. Un mandarin tartare me l'a enlevé ; & me voilà privé de l'espérance de jamais le revoir ;

p.333 car pauvre & infirme comme je suis, quelle apparence que je puisse obliger le gouverneur à me le rendre ?

— Pourquoi non, dit l'empereur ; venez avec moi ; & allons ensemble trouver le mandarin ;

le vieillard obéit, & conduisit le prince au palais du magistrat. Le Tartare ayant été convaincu du crime dont on l'accusait, le monarque, que les gardes avaient rejoint, lui fit trancher la tête à l'heure même ; puis se tournant vers le père affligé :

— Je vous donne, lui dit-il, l'emploi de cet injuste ravisseur ; soyez plus équitable que lui ; & que son exemple vous apprenne à ne rien faire, qui vous mette dans le cas de servir à votre tour d'exemple aux autres.

Voici un autre usage qui fait bien de l'honneur au gouvernement de cette nation. De trois en trois ans, l'empereur de la Chine se fait présenter un catalogue, qui contient les noms & les qualités bonnes & mauvaises de tous les mandarins. Dans chaque ville, le principal magistrat examine la conduite des officiers qui lui sont subordonnés, leur donne des notes, ou favorables, ou à leur préjudice, & les adresse au p.334 tribunal souverain de la province. Là ces notes sont soumises à l'examen du vice-roi : celui-ci y fait ses observations & y met ses apostilles. Au-dessous du nom du mandarin est écrit : « C'est un homme avide d'argent. Il est trop sévère & trop dur. Il est vieux, & ne peut plus faire ses fonctions. Il est fier, bizarre, capricieux. Il est brusque, emporté, brutal, & ne sait pas se posséder. Il est faible & ne peut se faire obéir. Il est lent, & n'expédie pas les affaires, &c. &c. Si les notes sont favorables, elles contiennent les vertus du mandarin. « C'est un homme intègre ; il n'opprime point le peuple ; il remplit fidèlement ses devoirs. C'est un homme d'expérience, ferme sans dureté, qui sait se faire aimer, sans cesser de se faire craindre. » Ces notes & ces apostilles sont envoyées au tribunal suprême de Péking, qui ne manque jamais de punir ou de récompenser, suivant le mal ou le bien qu'on dit de chacun : les uns sont élevés à des places

supérieures ; les autres sont cassés, ou descendent à des emplois subalternes. L'empereur envoie aussi, de temps en temps, des inspecteurs extraordinaires, qui parcourent les villes ^{p.335} *incognito*, & après avoir fait, pendant quelque temps, le rôle d'espion, se découvrent enfin, & font hautement le procès aux coupables.

Malgré ces actes de sévérité, il est des occasions où les injustices les plus criantes sont tolérées, je pourrais presque dire, autorisées. Par exemple, tous les mandarins chargés de quelque commission de la cour sont nommés & députés par le gouvernement. À leur retour, ils sont obligés de faire des présents considérables aux princes du sang, aux seigneurs & aux ministres. On ne veut pourtant pas que ces générosités les incommodent trop ; & pour cela, on leur passe toutes les vexations qui leur procurent de l'argent. Ils n'ont pas à craindre que les gens qu'ils ont ruinés, trouvent de la protection à la cour, ni qu'on recherche leur conduite. Personne même ne se hasarde à se plaindre, parce qu'on n'ignore pas, quelque mine que l'on fasse, qu'il n'y a point de réparation à espérer. Dans ces sortes de cas, on ne peut pas s'adresser directement à l'empereur ; il faut absolument passer par les mains des ministres, ou de ceux qui occupent les premières ^{p.336} charges du palais ; & tous ces messieurs sont si parfaitement liés d'intérêt les uns avec les autres, que la partie souffrante est nécessairement la dupe de l'affaire.

Certains jours de l'année, l'empereur convoque les grands de la cour, les premiers mandarins des tribunaux, pour leur faire une instruction. Ceux-ci en usent de même dans leur département. Deux fois le mois, ils rassemblent le peuple, & lui exposent familièrement quelque point de morale. C'est le prince lui-même qui assigne les matières qui doivent être traitées.

Ce qui achèvera, Madame, de vous donner une haute idée de l'attention continuelle du gouvernement à éclairer la conduite des magistrats, est la gazette qui s'imprime journellement à Péking. Toutes les nouvelles roulent principalement sur l'administration bonne ou mauvaise des mandarins. On y lit les noms de ceux qui ont été dépouillés de leurs charges, & les causes de cette disgrâce. On rapporte les sentences des

tribunaux, les malheurs arrivés dans les provinces ; ce qu'ont fait les gouverneurs pour secourir les peuples ; les ^{p.337} dépenses ordinaires & extraordinaires du prince, les grâces qu'il accorde, les remontrances qui lui sont faites à lui-même, les éloges qu'il donne à ses ministres, les réprimandes, les menaces qu'il leur fait : par exemple, « Un tel n'est pas en bonne réputation ; il sera puni, s'il ne pense à se corriger. » En un mot, cette gazette contient un détail fidèle & circonstancié de toutes les affaires de l'État. Les personnes chargées de la composer, doivent la présenter à Sa Majesté, avant que de la rendre publique. Ce serait un crime digne de mort, que d'y insérer la moindre fausseté.

La tranquillité du royaume dépend entièrement du soin qu'apporte le monarque, à contenir dans le devoir ceux à qui il confie son autorité. S'il n'avait pas les yeux sans cesse ouverts sur la conduite des mandarins qui vivent loin de la cour, ils deviendraient autant de petits tyrans dans les provinces.

Mais il y a longtemps, Madame, que je vous parle de ces officiers, sans m'être assez expliqué sur ce qui regarde cette première classe de citoyens. Le nom de *mandarins* qui veut dire ^{p.338} *commandants*, n'est pas celui qu'ils portent à la Chine, où ils ne sont connus que sous le titre de *quans*, c'est-à-dire, *préposés*, ou gens qui sont à la tête des autres. Les Portugais leur ont donné une dénomination prise de leur langue ; & toutes les nations de l'Europe l'ont adoptée.

Comme il y avait autrefois en France des chevaliers d'armes, & des chevaliers ès lois, il y a pareillement ici des mandarins lettrés & des mandarins militaires. Les lois ont réglé les places que chacun d'eux doit occuper dans les assemblées qui se font au palais. Les mandarins civils sont à la gauche du trône impérial, c'est-à-dire, du côté qui est le plus honorable à la Chine. Les militaires prennent la droite ; la robe a le pas sur les armes, comme chez les Romains. C'est sur les premiers que roule tout le gouvernement de l'État ; car ils peuvent seuls occuper la charges civiles. Leur nombre est de quatorze ou quinze mille. Quatre fois l'année, on imprime un catalogue, où leurs noms, leurs titres, leur pays, & la temps où ils ont pris leurs degrés, sont marqués. Ils sont partagés en

p.339 neuf classes. Ceux des trois premières exercent les principaux emplois. C'est parmi eux, que le prince choisit les colao ou ministres d'État, les officiers des cours souveraines, les gouverneurs des grandes villes, les trésoriers-généraux des provinces, les vice-rois, &c. Le nombre des colao n'est pas fixé ; il dépend de la volonté du maître, qui les choisit à son gré dans les divers tribunaux : cependant il est rare qu'on en voie plus de cinq ou six à la fois. L'un d'entre eux jouit ordinairement de quelque distinction au-dessus des autres ; il peut être regardé comme le premier ministre, & a toute la confiance du maître.

Les quans ou mandarins des classes inférieures, occupent les places subalternes de judicature & de finance, commandent dans les petites villes, & sont particulièrement chargés d'y maintenir la police. Il y a entre ces différents ordres, une si grande subordination, qu'un mandarin des trois premières classes peut faire donner la bastonnade à ceux d'un rang inférieur. Le moins considérable d'entre eux, jouit d'une pleine autorité dans l'étendue de son p.340 district ; mais il tremble devant ses supérieurs, comme ceux-ci devant les tribunaux de la ville impériale, & comme les présidents de ces tribunaux devant le souverain, qui est la source du pouvoir suprême. En général, tous ces officiels sont censés représenter le monarque ; aussi sont-ils, à proportion, aussi respectés que l'empereur même. Le peuple leur parle à genoux, lorsqu'ils sont à leur tribunal. Vous avez vu que s'ils paraissent en public, c'est toujours avec l'appareil le plus imposant. Il est étonnant qu'une nation si nombreuse puisse être contenue dans les bornes du devoir par le petit nombre de mandarins qui sont à la tête de chaque province. Sur une simple feuille de papier, affichée au coin des rues, ils sont obéis avec la plus prompte soumission.

Lorsqu'il vient à vaquer un ou plusieurs de ces offices, on les distribue suivant le rang & le mérite des lettrés. Cette nomination se fait de la manière suivante. On donne avis à l'empereur, qu'il y a quatre ou cinq mandarins à remplacer. Il fait appeler les quatre ou cinq lettrés qui se trouvent les premiers sur la liste ; on écrit sur autant p.341 de billets les noms des gouvernements vacants ; on les met dans une

boîte ; les candidats les tirent successivement, suivant l'ordre de leur degré ; & chacun obtient la ville qui lui tombe en partage.

Si les Chinois veulent que le souverain travaille & s'occupe des intérêts de l'État, à plus forte raison l'exigent-ils des magistrats. Un mandarin doit être accessible, non seulement aux heures d'audience, mais à chaque instant du jour & de la nuit. Sa maison est toujours ouverte ; on n'a qu'à frapper sur une espèce de timbale suspendue à la porte ; à ce signal, le juge doit se présenter. Il est vrai que si celui qui vient l'interrompre, n'a pas souffert quelque dommage considérable, qui le mette en droit d'implorer le secours de la justice, il est sûr de recevoir la bastonnade pour cette visite importune.

Les lois interdisent aux mandarins l'usage de la plupart des plaisirs, tels que le jeu, la promenade, les visites, les assemblées ; ils n'ont d'amusement, que ceux qu'ils se procurent dans l'intérieur de leur palais. S'ils veulent se maintenir dans leur charge, il faut qu'ils ^{p.342} l'exercent avec douceur & désintéressement. On ne saurait croire jusqu'où le gouvernement pousse l'attention à cet égard. Si un particulier, enfermé par leurs ordres, vient à mourir dans la prison, ils sont obligés d'en donner avis à la cour, & de prouver par plusieurs attestations, non seulement qu'ils n'ont eu aucune part à la mort de ce malheureux, mais qu'ils lui ont procuré tous les secours convenables. Le prince est informé de tous ceux qui périssent dans les chaînes ; & suivant les avis qu'il reçoit, il ordonne souvent des procédures extraordinaires.

Un mandarin convaincu d'avoir accepté un présent est destitué de la place. Si la somme est considérable, il est condamné à mort. Deux magistrats de la même famille ne peuvent commander dans le même canton ; & personne n'exerce l'emploi de mandarin dans sa ville natale, ni même dans sa province. Ordinairement même on ne laisse pas longtemps un officier dans le même endroit. Il est élevé à quelqu'autre poste, dans la seule vue de le faire changer de lieu, pour empêcher qu'il ne contracte dans le pays, des engagements & des ^{p.343} liaisons qui pourraient le rendre partial. Ces magistrats sont responsables de tout le mal qui arrive dans leur département ; & s'il se commet ou un vol ou

un assassinat, il faut qu'ils découvrent le coupable, sous peine d'être privés de leur charge.

Lorsqu'un mandarin va commander dans une autre province, après s'être acquitté de son office à la satisfaction du public, le peuple lui rend des honneurs incroyables. C'est à qui lui donnera le plus de témoignages de respect, de zèle & de reconnaissance. Il est arrêté à chaque pas, au milieu des rues, par la foule qui s'empresse à se trouver sur son passage, pour lui prodiguer des éloges. On couvre le chemin de fleurs, de tapisseries ; on lui présente des fruits, des confitures ; & l'on brûle des parfums. Ce qu'il y a de plus plaisant dans ce spectacle, c'est de voir ce même peuple lui ôter ses bottes, de distance en distance, pour lui en faire prendre de nouvelles. Toutes celles qui ont été à ses jambes, se conservent comme de précieuses reliques ; & les premières qu'on lui a tirées dans ces transports de gratitude, sont placées dans une espèce ^{p.344} de cage sur la porte de la ville. Un mandarin, au contraire, qui ne s'est pas conduit trop honorablement dans son emploi, est traité à son départ, avec assez de dédain & de mépris.

Il n'y aurait certainement point d'État plus heureux que la Chine, si tous ceux qui la gouvernent se conformaient aux lois de leur pays. Mais dans un si grand nombre d'officiers, il s'en trouve toujours quelques-uns qui sacrifient le bien public à leurs propres intérêts. Les subalternes emploient toutes sortes de ruses pour tromper les mandarins supérieurs ; ceux-ci s'efforcent de leur côté, d'en imposer aux tribunaux suprêmes, & quelquefois même à l'empereur. Ils ont tant d'adresse à déguiser leurs vues sous des expressions humbles & flatteuses ; & dans les Mémoires qu'ils présentent, ils affectent un air si désintéressé, que le monarque a besoin d'une extrême pénétration, pour découvrir la vérité au travers de tant de voiles.

Le gouvernement militaire roule sur une autre espèce d'officiers, qui sont les mandarins de guerre. On les distingue en cinq classes, qui comprennent plus de dix-huit mille de ces officiers. Ceux ^{p.345} de la première classe se nomment *mandarins de l'arrière-garde* ; ceux de la seconde, *mandarins de l'aile gauche* ; ceux de la troisième, *mandarins*

de l'aile droite ; ceux de la quatrième, mandarins du corps de bataille ; & ceux de la cinquième, mandarins de l'avant-garde. Ces différents ordres sont gouvernés par cinq tribunaux, subordonnés à un sixième, qui dépend lui-même de la cour souveraine de Péking, chargée des affaires de la guerre. Le chef de ce tribunal est un des plus grands seigneurs du royaume ; & son autorité s'étend généralement sur toutes les troupes, tant de la cour, que des provinces. Sa dignité répond à celle de maréchal général, ou de connétable. Dans la crainte qu'il n'abuse de son pouvoir, on lui associe un mandarin littéraire qui a le titre de *surintendant des armes*. Outre cela, on fait éclairer sa conduite par deux inspecteurs tirés du même corps. Le général ne peut former aucune entreprise, sans consulter ces trois officiers, qui rendent compte de toutes ses opérations au bureau de la guerre.

Les dix-huit mille mandarins militaires ont sous leurs ordres plus de sept ^{p.346} cent mille hommes d'infanterie, & deux cent mille cavaliers. Toutes ces milices servent de gardes aux grands mandarins, aux gouverneurs, aux officiers, aux magistrats. Elles les accompagnent dans leurs voyages ; elles veillent pour leur sûreté, pendant la nuit, aux environs des hôtelleries ; & chaque fois que le mandarin s'arrête, elles sont relevées par d'autres gardes. On les a divisées en plusieurs légions ; & chaque légion est composée de dix mille soldats, qui forment cent compagnies de cent hommes. Les Tartares ont des enseignes jaunes ; les Chinois en ont de vertes. Les chefs de chaque corps sont chargés d'exercer régulièrement leurs troupes. De temps en temps, il y a des revues, où l'on visite les chevaux & les armes. Quand toutes ces choses ne sont pas en bon état, les coupables sont punis sur-le-champ ; les Chinois, par le bâton ; les Tartares, par le fouet. La paye du fantassin est de cinq sols par jour, avec une mesure de riz suffisante pour l'entretien d'un homme. Le cavalier en a une fois autant, & deux mesures de petites fèves pour son cheval. Ces troupes sont bien vêtues & ^{p.347} bien armées ; on les paye régulièrement tous les trois mois. Leur condition est si bonne, que chacun s'empresse d'y entrer. Il n'est pas nécessaire, comme en Europe, d'employer la

violence, l'argent ou l'artifice, pour enrôler les hommes ; ils s'engagent gratuitement. Mais les Chinois, naturellement timides, sont de mauvais guerriers ; le moindre effort est capable de les rompre. Les Tartares eux-mêmes se sont amollis dans ce climat voluptueux. « Ce sont de bons soldats, disait le grand empereur Cang-Hi, lorsqu'ils en ont de mauvais à combattre ; & ils sont mauvais, lorsqu'ils ont à faire à de bonnes troupes. » La paix profonde dont la Chine jouit, presque sans interruption, depuis un siècle, a achevé d'énerver leur courage. La préférence que les habitants de la Chine donnent à l'étude & au savoir ; l'éducation ordinaire de la jeunesse qui ne voit que des livres, qui n'entend parler que de morale ; la dépendance, où les gens de guerre vivent des lettrés, sont autant d'obstacles à la valeur.

Toutes ces milices sont chargées ^{p.348} principalement de prévenir les révoltes, ou d'apaiser les séditions, en se montrant dans les villes & dans les provinces : elles sont chargées aussi de purger les grands chemins de voleurs. Avec l'attention continuelle qu'ils ont à les suivre & les observer, il y en a peu qui leur échappent. Lorsqu'il est question de guerre, on détache plusieurs bataillons de chaque province, pour former une armée. Les soldats ne portent ordinairement l'habit militaire, que pour le service, c'est-à-dire, pour monter la garde, pour faire l'exercice, pour passer en revue, ou pour escorter les mandarins. Dans les autres temps, ils s'appliquent à la profession où ils sont nés.

Je vis dernièrement faire l'exercice à un corps de quatre mille hommes d'infanterie. Ils étaient rangés sur deux lignes, & avaient tous des fusils à mèche. Les officiers généraux étaient à cheval, armés d'arcs & des flèches ; & les subalternes à pied, avec des épées plus ou moins longues, selon leur rang. Toutes ces troupes gardèrent un profond silence, jusqu'au moment où le commandant fit tirer un petit canon ^{p.349} qui était sur le dos d'un chameau. À ce signal, elles avancèrent, reculèrent, & firent leurs évolutions, suivant la discipline du pays, avec beaucoup de régularité. Elles se partagèrent ensuite en plusieurs compagnies ; & se mettant à genoux très près les unes des autres, elles restèrent dans cette posture, pendant quelques minutes.

Elles se levèrent, reprirent leur poste, & se formèrent de nouveau sans la moindre confusion. Par ce que j'ai vu de leurs mouvements, je crois qu'on pourrait aisément les dresser à toutes sortes d'exercices.

L'usage de l'artillerie est assez moderne à la Chine, c'est-à-dire, qu'on ne se sert de canons, que depuis environ un siècle & demi. Ce furent les Portugais de Macao, qui en firent présent à l'empereur ; & sur leur modèle, on commença à en fabriquer plusieurs. Mais il fallut avoir recours aux jésuites ; les pères Schall & Verbiest en fondirent, pour leur part, jusqu'à trois cent vingt pièces ; emploi assez singulier pour des missionnaires.

J'ai dit qu'une des cours souveraines ^{p.350} de Péking a l'administration des revenus de l'État. Rien de plus simple ni de mieux ordonné, que la méthode de les lever. Depuis vingt ans jusqu'à soixante, chaque citoyen paye un tribut personnel, proportionné à ses facultés. Les champs sont mesurés toutes les années vers le temps de la moisson. On sait ce qu'ils doivent rapporter ; & l'on règle le tribut en conséquence. Toutes les terres y sont assujetties, même celles qui dépendent des temples : le sacerdoce n'est point ici un titre d'exemption.

Depuis qu'on commence à labourer les terres, c'est-à-dire, depuis le printemps jusqu'à la récolte, il n'est pas permis aux mandarins d'inquiéter les paysans pour la taille. Outre la bastonnade pour les mauvais payeurs, les magistrats délivrent des billets aux vieillards & aux pauvres du pays, qui vont aussitôt trouver les débiteurs, & se font nourrir chez eux, jusqu'à ce que le montant de la somme due soit consommé. L'impôt ordinaire monte à des sommes immenses ; non que chaque particulier soit fort chargé, mais à cause de la multitude prodigieuse des ^{p.351} taillables. Il se perçoit, partie en argent, partie en denrées, c'est-à-dire en grains, en sel, en charbon, en bois, en marchandises, &c. Ces différentes contributions montent ensemble annuellement à plus de neuf cents millions. Les denrées se distribuent en nature entre les officiers de l'empereur, soit dans les provinces, soit dans la capitale, & font partie de leurs appointements. Le reste se partage entre les pauvres & les vieillards. Dans des temps de calamité, on distribue aux laboureurs indigents la

quantité de grains dont ils ont besoin pour ensemen­cer les terres. L'empereur en fait remplir les magasins tous les trois ou quatre ans ; pendant la disette, il le fait vendre à un prix plus bas, que dans les temps de la plus grande fertilité. Il y a toujours sur l'état ordinaire de la maison du prince, plusieurs missions destinés à cet emploi ; mais ses revenus sont si considérables, que toutes ces libéralités n'y font pas une diminution fort sensible. En effet, outre les neuf cents missions que produit la taille annuelle sur les terres, il en tire encore plus de trois cents des ^{p.352} douanes, de la gabelle sur le sel, du loyer des maisons appartenant au domaine, de la coupe des bois, des amendes & confiscations. Ajoutez-y une infinité d'autres contributions en denrées de toute espèce, & vous trouverez que ce monarque a, par jour, près de quatre millions de revenus. Vous n'en serez point étonnée, si vous faites attention à l'immense étendue & à la multitude infinie d'habitants de cet empire. C'est quelque chose d'incroyable, que cette prodigieuse population : quand on est sur les grands chemins, on croit voir des armées ambulantes, des foires, des processions continuelles : il n'y a donc point à se récrier, quand on assure que cet État contient près de deux cents millions d'âmes. Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, il est aisé d'en assigner plusieurs causes. Premièrement les enfants regardent leurs pères comme des dieux ; ils les respectent comme tels dès cette vie ; ils les honorent après leur mort par des sacrifices ; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans ce monde, & si nécessaire dans ^{p.353} l'autre. En second lieu, la multiplicité des femmes y est permise ; & comme les hommes y sont sains & robustes, que l'air y est bon, il n'est pas rare d'y voir des pères avoir cinquante & même cent enfants. La peste n'y a jamais fait aucun ravage ; l'abondance y règne avec la paix. D'ailleurs ces peuples ne voyagent pas ; & il leur est encore moins permis d'aller s'établir dans d'autres pays.

Si la richesse d'un empire consiste dans l'abondance des choses nécessaires à la vie, dans la grande étendue de son commerce, dans les trésors que l'on tire de la terre, la Chine l'emporte certainement sur tous les autres royaumes. Des grains de toute espèce, une grande

quantité de légumes & de fruits excellents, toutes sortes de bétail, de gibier, de volaille & de poisson ; le sel, le sucre, les épiceries, des vins de riz très délicats, plus nourrissants & moins nuisibles que ceux de la vigne, le thé enfin, cette feuille si généralement connue, qui s'envoie d'ici dans toutes les contrées de l'univers ; voilà ce que la Chine produit pour la nourriture. À ^{p.354} l'égard des vêtements, elle fournit des toiles de chanvre & de coton, des étoffes de soie & de laine, des fourrures superbes, suivant la diversité des lieux & des saisons. Les gens aisés y sont logés commodément & proprement : le vernis, la peinture, la dorure brillent dans les palais des grands & du souverain. Quant au commerce, il y est aussi florissant que dans tout autre endroit du monde. Les mandarins donnent leur argent à des négociants pour le faire valoir, surtout à ceux qui vont à Siam, aux Manilles, à Batavia, à Formose. Ils y portent la porcelaine, les ouvrages vernissés, le sucre, le riz, le thé, les drogues médicinales qu'ils troquent contre de l'argent, de l'or, des perles, des draps d'Europe, &c. Mais le négoce le plus considérable de la Chine, est celui qui se fait dans l'intérieur du royaume. Les rivières, les canaux sont perpétuellement couverts de barques, & les grands chemins, de charrettes, de chameaux, de mulets, de chevaux & d'hommes, qui transportent d'une province à l'autre, les ^{p.355} marchandises qui leur conviennent réciproquement ; & ils se communiquent ainsi leurs richesses. Ce commerce est plus étendu que celui que font respectivement entre elles toutes les nations de l'Europe ; & la Chine entière est comme un grand marché.

La monnaie, qui a cours dans le pays, n'est que de cuivre mêlé de plomb, de la couleur & de la grandeur de nos sols. L'image de l'empereur n'y est pas empreinte ; on regarderait comme une injure, que cet auguste portrait passât continuellement par toutes sortes de mains. On met diverses inscriptions qui contiennent des titres fastueux, ou le prix même de la monnaie. Ces pièces percées d'un trou carré dans le milieu, s'enfilent dans un cordon, pour les porter plus aisément, & auquel on fait un nœud à chaque cent. On peut, avec une de ces pièces, acheter une tasse de thé, une pipe de tabac, & un verre d'eau-de-vie. Un mendiant qui en a trois,

peut faire un assez bon dîner. Cette monnaie ne se frappe point comme en Europe ; on la jette en fonte ; & elle ne se fabrique que dans la capitale. Les faux-monnayeurs sont ^{p.356} punis de mort, comme parmi nous. L'or n'a cours dans le commerce, qu'à titre de marchandise : on en achète avec de l'argent. L'un & l'autre se reçoivent au poids ; les marchands ont de petites balances de poche pour les peser ; & pour couper l'argent, ils ont des ciseaux faits exprès : les Chinois connaissent parfaitement la pureté de ces deux métaux. Si l'on ne veut être trompé avec eux, il ne faut jamais marcher sans trébuchet, & ne pas les perdre de vue un instant. Ils ont des poids de plusieurs sortes, & beaucoup d'habileté à les changer. Lorsqu'ils achètent quelque chose au-dessus de six sols, ils coupent un morceau d'argent & le pèsent ; ce qui est fait dans un clin d'œil. Cette coutume a cela d'avantageux, que l'argent ne s'use point à force de circuler, comme cela arrive plus qu'on ne croit, dans notre argent monnayé. Mais comme il s'en perd toujours quelques parcelles en le coupant, une infinité de gens gagnent leur vie à ramasser les ordures des rues & à retirer les parties d'argent qui s'y trouvent.

Les Chinois divisent, comme nous, ^{p.357} la livre en seize onces ; mais chaque once admet plus de sous-divisions que parmi nous, surtout pour l'appréciation de l'or & de l'argent : elles s'étendent jusqu'à des parties presque imperceptibles. Ils comptent aussi leurs mesures par le pied, le pouce & la ligne, & distinguent quatre sortes de pieds : celui du palais, établi par l'empereur Cang-Hi, est exactement le même que celui du Paris ; le pied du tribunal des Mathématiques est un peu plus grand que celui du palais ; le pied des ouvriers est un peu plus court ; & le pied des marchands a sept lignes de plus que le dernier.

Je suis, &c.

À Peking, ce 15 mars 1745.

@

LETTRE LXIV

@

p.358 Me promenant, il y a quelques jours, avec deux jésuites, dans les environs de cette capitale, nous rencontrâmes un vieillard, ami de ces missionnaires, que je reconnus pour un Européen à la manière dont il nous salua. C'était M. de Bremend, Suédois de nation, qui, en 1721, avait accompagné l'ambassadeur, envoyé par Pierre le Grand, à l'empereur Cang-Hi. L'objet principal de cette ambassade était d'engager le monarque chinois à permettre la résidence d'un agent ordinaire de Russie à Péking, pour entretenir la bonne intelligence entre les deux empires. Le ministre du czar, après avoir heureusement exécuté cette commission, laissa M. Lange à la Chine en qualité d'agent de Russie, & M. de Bremend pour lui servir de conseil. Ce dernier s'est fixé dans cette capitale, où il jouit d'une grande considération. Vous ne serez peut-être pas p.359 fâchée, Madame, de trouver ici la relation de cette ambassade. M. de Bremend l'a écrite en latin ; un autre l'a transmise dans notre langue ; & je ne fais, pour ainsi dire, que copier cette traduction, ou plutôt que l'extraire, en supprimant d'abord tout ce qui précède l'arrivée de l'ambassadeur sur les frontières de la Chine, & en ne m'attachant qu'à ce qui peut achever de vous faire connaître cette nation.

« Le 22 de septembre, dit M. de Bremend, après avoir chargé notre bagage sur des chameaux, & les caisses où étaient les présents du czar, sur des fourgons, nous montâmes à cheval, & nous entrâmes sur le territoire de l'empire. Les chameaux étaient fort dociles, & s'agenouillaient pour recevoir leur fardeau. Il n'en était pas de même des chevaux ; & l'on eut toutes les peines du monde à les conduire. Comme la plupart étaient neufs, il nous fut très difficile de les seller, & encore plus de les monter. Ils sentaient, à l'odeur, la différence de nos habits & de ceux des Tartares. Ils ruaient & regimbaient avec p.360 furie ; mais ils étaient doux, lorsqu'on était une fois dessus.

L'empereur de la Chine défraie les ambassadeurs étrangers, depuis le jour où ils entrent dans ses États, jusqu'à ce qu'ils en sortent. Il traite également les princes tributaires, & tous les seigneurs tartares, ses vassaux, lorsqu'ils viennent lui rendre hommage. Notre suite était composée d'environ cent personnes ; on nous donna quinze moutons, par jour, pour notre nourriture. C'est presque, avec le bœuf, la seule provision que l'on trouve, jusqu'à ce qu'on ait passé la Grande muraille. Nous traversâmes des plaines & des vallées remplies d'un excellent pâturage ; mais nous n'y vîmes pas une seule tente. Je demandai pourquoi un si beau pays était sans habitants. On me répondit que l'empereur avait défendu aux Tartares d'approcher des frontières de Russie, de peur qu'ils ne fussent tentés de passer dans ce pays, comme plusieurs l'avaient déjà fait. Ces vallées fertiles sont entourées de coteaux, dont la pente est douce, & le sommet couvert ^{p.361} d'arbres.

Ces objets forment une perspective si agréable, qu'on en trouverait difficilement de pareilles dans aucune autre contrée de l'univers. Ce qui y ajoute un nouveau prix, ce sont quantité de petits ruisseaux pleins de poisson, & une multitude de gibier répandu dans les vallées & dans les bois.

À mesure que nous avançons du côté de la grande muraille, nous apercevions sur les montagnes quantité de marmottes : elles se creusent des tanières où l'on prétend qu'elles restent pendant l'hiver, sans prendre aucune nourriture. Elles se tiennent à l'entrée de leur terrier, où elles font une garde assidue ; & au moindre danger qu'elles aperçoivent, elles se dressent sur leurs pieds de derrière, & jettent un cri, comme un homme, pour avertir celles qui se trouvent dans les champs ; & toutes rentrent à l'instant dans leurs trous. Ces mêmes montagnes sont remplies de rhubarbe ; & il y a apparence que les marmottes se nourrissent de ses racines ; car partout où il y a dix ou vingt plants de cet arbuste, on est

sûr d'y trouver ^{p.362} plusieurs terriers : je crois même que le fumier qu'elles déposent, ne contribue pas peu à multiplier cette plante, & qu'en remuant la terre, elles donnent lieu aux jets de se reproduire.

Le 3 octobre nous trouvâmes, sur les bords de la Tola, quantité de Tartares campés avec leurs troupeaux. C'étaient les premiers habitants que nous eussions vus depuis que nous eûmes quittés les frontières. Les Russes prétendent que tout le pays qui est à l'occident de cette rivière, leur appartient, & qu'elle sert de borne naturelle aux deux empires. Ce serait un accroissement pour les domaines du czar ; mais les deux monarques possèdent une si vaste étendue de pays, qu'ils se mettent peu en peine de quelques arpents de terre de plus ou de moins ; outre qu'une pareille acquisition ne les dédommagerait pas des frais qu'elle occasionnerait.

Le 9, un lama député à la cour de Péking, se joignit à notre compagnie ; & nous jugeâmes à son habillement & à sa suite, que c'était un homme de considération. Il nous parla d'un tremblement de terre, qui était ^{p.363} arrivé à la Chine, & nous demanda ce que les Européens pensaient de ce phénomène. Nous répondîmes qu'on l'attribuait communément à des feux souterrains ; & nous le priâmes, à notre tour, de nous dire quel était là-dessus le sentiment de ses compatriotes. Sa réponse fut, que lorsque Dieu eut formé la terre, il la posa sur le dos d'une grosse grenouille ; & que toutes les fois que cet animal secoue sa tête ou allonge ses jambes, il fait trembler la partie de la terre qui est dessus. Nous ne demandâmes pas une plus ample explication ; & nous fîmes tomber la conversation sur d'autres sujets.

Le 14, nous ne pûmes abreuver nos montures, parce que nos puits se remplissaient de sable, aussitôt que nous les avions creusés. Ce sable est si sec & si léger, que le vent vous le jette au visage, & que vous ne pouvez vous en garantir que

par le moyen d'une gaze de crin, que les voyageurs portent devant les yeux, & qui sert également contre la neige. Le vent devint si fort, vers le soir, qu'il nous fut impossible de dresser nos tentes. Je dirai, à cette occasion, ^{p.364} que celles dont nous nous servons en Europe, deviennent inutiles parmi ces sables, parce qu'on ne saurait assurer les piquets. Celles des Tartares valent beaucoup mieux ; comme elles sont rondes & basses, elles donnent au vent bien moins de prise. Elles sont d'ailleurs plus chaudes, plus légères, & plus aisées à tendre & à transporter.

Je ne puis passer sous silence la manière dont on tue le bétail dans ce pays. On perce l'animal avec un couteau entre deux côtes ; on passe la main dans son corps ; & on lui presse le cœur jusqu'à ce qu'il expire ; ainsi tout le sang reste avec la chair. Après que le mouton est mort, ce peuple affamé ne se donne pas le temps de l'apprêter. Il le coupe par morceaux ; le fait rôtir avec la peau sur la braise ; & le mange, après avoir raclé la laine avec un couteau.

Il y avait six semaines que nous avons quitté la frontière, sans nous être arrêtés un seul jour, & sans avoir vu une seule maison ; il y avait près d'un mois que nous étions entrés dans un désert de sable, sans avoir ^{p.365} rencontré, ni arbre, ni rivière, ni buisson, ni montagne ; & nous étions obligés de prendre des détours pour avoir de l'eau. Le second de novembre, nous découvrîmes la Grande muraille ; & un de nos gens se mit à crier : *Terre, terre*, comme si nous eussions été en pleine mer.

Nous continuâmes notre route vers le sud ; &, de temps en temps, nous découvrions dans les rochers, de petites huttes entourées d'un petit champ, qui ressemblent parfaitement à ces paysages grotesques, peints sur la porcelaine & les étoffes de la Chine. Les Européens les regardent comme imaginaires ; mais ils sont copiés d'après nature.

Nous arrivâmes enfin à la fameuse muraille ; & nous entrâmes par une grande porte qui se ferme toutes les nuits. Elle est gardée par un corps de mille hommes, commandé par deux officiers de distinction, l'un tartare, l'autre chinois. Depuis la dernière révolution, tous les portes de conséquence sont ainsi confiés à des personnes de l'une & de l'autre nation, qui se servent d'espions mutuellement. Ces ^{p.366} deux officiers, suivis de quantité de subalternes, vinrent féliciter l'ambassadeur de son heureuse arrivée, & l'invitèrent à prendre du thé. Nous mîmes pied à terre ; & nous nous rendîmes dans une grande salle, garnie de bancs, & destinée à y recevoir les personnes de distinction. On nous y servit plusieurs sortes de fruits & de confitures ; & une demi-heure après, l'ambassadeur se remit en marche.

Le commandant de la première ville chinoise où nous entrâmes vint au-devant de Son Excellence, l'accompagna jusqu'au logement qui lui était préparé, lui envoya des provisions, & l'invita à souper. Les plats étaient petits, mais arrangés symétriquement ; & les vides étaient remplis par des saucières. Le maître d'hôtel était assis à terre, & s'acquittait de son emploi avec beaucoup de dextérité. Il coupait en si petits morceaux les viandes qu'on lui apportait, qu'on n'avait que la peine de les avaler. Il les donnait à des valets, qui faisaient leur service avec une attention admirable & sans qu'on entendît le moindre bruit. ^{p.367} Après qu'on eut apporté le fruit, on fit entrer dix ou douze musiciens, dont la plupart jouaient de divers instruments à vent, mais si différents des nôtres, que je serais fort embarrassé d'en donner la description. La musique fut accompagnée de danses, où l'on ne changeait presque jamais de situation ; tout se passait en mouvements forcés, & en gestes ridicules. Au sortir de table, un officier appela nos domestiques, & leur ordonna de prendre nos places ; ce qui produisit une scène

divertissante qu'il fallut laisser jouer, pour ne pas faire affront au maître de la maison. Dans chaque ville où nous entrions, on nous rendit les mêmes honneurs. Dans plusieurs endroits les danses & la musique étaient accompagnées d'un combat de cailles. Il est étonnant de voir avec quel acharnement ces petits animaux fondent l'un sur l'autre dès qu'ils sont sur le champ de bataille. Ils combattent jusqu'à la mort, comme les coqs. Les Chinois aiment passionnément cette espèce de divertissement, & font d'aussi sortes gageures sur leurs cailles, que les Anglais sur la course ^{p.368} de leurs chevaux. On a soin de séparer ces oiseaux avant qu'ils se soient blessés ; & on les enferme dans des cages, jusqu'à ce qu'il se présente une autre occasion de les remettre aux prises.

En approchant de la capitale, je logeai dans un village, chez un aubergiste, où je remarquai le génie des Chinois, même dans les choses les plus ordinaires & les plus simples. Je vis dans la cuisine de mon hôte, six marmites placées en rond sur un fourneau. Il y avait sous chacune d'elles une ouverture pour recevoir le feu, qui consistait en quelques petits bâtons mêlés avec de la paille. Il tira une courroie qui tenait à un soufflet, & fit bouillir toutes ces marmites en un instant. Le bois est si rare dans les environs de Péking, qu'il n'y a point d'expédient que ce peuple n'imagine, pour faire cuire ses aliments à peu de frais, & se chauffer pendant l'hiver, qui est ici très rude durant deux mois.

À deux lieues de Péking, la cour députa deux mandarins pour féliciter l'ambassadeur sur son heureuse arrivée. Ils amenèrent quelques chevaux ^{p.369} pour notre entrée, qui se fit dans cet ordre. Un officier, l'épée nue à la main, trois soldats, un timbalier, vingt-quatre soldats sur trois de front, le maître d'hôtel, douze valets de pied, deux pages, trois interprètes, l'ambassadeur & un mandarin de distinction, deux secrétaires, six gentilshommes marchant deux à deux, & plusieurs

domestiques ; tout notre monde était habillé magnifiquement. Les soldats avaient leur uniforme, & présentaient leurs mousquets ; on n'avait pas voulu qu'ils portassent leur épée nue ; on ne l'avait permis qu'à l'officier. Après deux heures de marche, au milieu d'un tourbillon de poussière, & d'une multitude innombrable de spectateurs, nous entrâmes dans la ville par la grande porte du nord en face de laquelle est une rue tirée au cordeau, qui s'étend à perte de vue. On avait eu soin de l'arroser ; ce qui nous dédommagea de la poussière que nous venions d'essuyer. On avait détaché un corps de cinq cents cavaliers, pour tenir le passage libre ; mais malgré cette précaution, la foule était si grande, que nous eûmes p.370 toutes les peines du monde à avancer. Quantité de femmes avaient quitté leur voile, & se tenaient aux fenêtres, aux portes & aux coins de rues. Les soldats traitaient le peuple avec beaucoup de douceur & d'humanité. Il est vrai qu'il s'écartait le plus qu'il pouvait, pour nous faire place. Nous arrivâmes enfin dans cette partie de Péking, qu'on appelle *la ville des Tartares*, ou l'on nous avait préparé un logement. Le soir, le maître des cérémonies vint rendre visite à l'ambassadeur, lui demanda, au nom de l'empereur, le sujet de sa venue, & se retira après qu'on lui eut répondu. Un autre officier arriva de la part du premier ministre, pour saluer Son Excellence, & lui faire des excuses de ce qu'il ne venait pas lui-même ; ajoutant que la nuit était trop avancée ; mais qu'il aurait cet honneur le lendemain. En attendant, il lui envoya toutes sortes de provisions, comme une marque de respect pour sa personne, quoique nous en eussions au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

A dix heures du soir, l'officier de garde ferma notre porte, & y mit p.371 le sceau du prince, pour que personne ne pût entrer ni sortir pendant la nuit. C'est la coutume d'interdire toute communication entre les ambassadeurs étrangers & les

habitants, jusqu'à ce que les premiers aient eu audience de l'empereur.

Dans la visite que le premier ministre rendit à Son Excellence, il était accompagné du maître des cérémonies & de cinq jésuites. Dès qu'ils furent à la porte, deux domestiques prirent les devants, faisant une espèce de bruit sourd, comme cela se pratique ici, lorsqu'il arrive quelque personne de considération. Le ministre chinois pria l'ambassadeur de lui remettre une copie de ses lettres de créance ; ce qu'il refusa d'abord ; mais on lui dit que le prince ne recevait aucune lettre, même de ses meilleurs amis, parmi lesquels Sa Majesté czarienne tenait le premier rang, sans en savoir le contenu. Son Excellence en donna une copie en latin ; l'original était en russe. Les missionnaires la traduisirent en chinois ; & ensuite ils se retirèrent. Le premier ministre resta chez l'ambassadeur, & s'entretint avec ^{p.372} lui sur différents sujets. L'empereur envoya un officier pour s'informer de la santé de Son Excellence. Il était suivi de quatre hommes qui portaient une table couverte d'une pièce d'étoffe jaune, sur laquelle il y avait plusieurs sortes de fruits & de confitures, & au milieu, un quartier de mouton. L'officier lui dit que ces provisions avaient été prises sur la table de Sa Majesté ; que ce prince espérait qu'il voudrait bien en manger ; ce qui est regardé ici comme une marque singulière de faveur.

Le lendemain, l'ambassadeur vit arriver le ministre des affaires étrangères. La conversation roula principalement sur le cérémonial qui devait avoir lieu à l'audience publique. Le tribunal des Rites est chargé si scrupuleusement de le faire observer, qu'avant qu'un ambassadeur paraisse à la cour, l'usage veut qu'il soit exercé pendant plusieurs jours, comme un comédien répète son rôle pour monter sur le théâtre. Mais on dispensa notre ambassadeur de plusieurs cérémonies, & en particulier, d'une certaine marche usitée à la Chine, ^{p.373}

pour marquer le respect dû au souverain. Cette marche, ou, pour mieux dire, cette course, passe ici pour une politesse aussi gracieuse, que nos révérences en Europe. Les missionnaires ont été obligés de l'apprendre ; & ce doit être une chose assez plaisante, de voir de graves jésuites courir avec légèreté & à très petits pas, jusqu'au fond d'une chambre, quand ils entrent chez l'empereur ; là on demeure un moment debout, les deux bras étendus vers la terre : ensuite après avoir fléchi les genoux, on se baisse, on se relève, & l'on recommence trois fois la même comédie, en attendant l'ordre de s'avancer, & de se mettre à genoux aux pieds du monarque. Les Chinois s'acquittent de cette cérémonie avec toutes les grâces de leur pays.

Son Excellence voulait remettre elle-même ses lettres de créance à Sa Majesté, & se dispenser de se prosterner trois fois en entrant dans la salle du trône. On l'assura que ce qu'elle demandait était contraire à ce qui se pratique à la Chine de temps ^{p.374} immémorial ; que l'usage est de poser les lettres sur une table, à quelque distance du trône ; & que c'est à l'officier préposé pour cet effet, à les remettre à Sa Majesté. Après bien des pourparlers, bien des allées & des venues, il fut enfin décidé que Son Excellence se conformerait à la coutume établie à la cour de Péking ; & que quand l'empereur de la Chine enverrait un ambassadeur en Russie, on lui donnerait ordre de suivre également tout ce qui s'y pratique.

Le jour fixé pour l'audience, plusieurs officiers de la cour se rendirent, en habits magnifiques, à notre logement, pour nous conduire au palais. Nous y arrivâmes vers les dix heures du matin ; & ayant mis pied à terre à la porte, nous vîmes, avec beaucoup d'étonnement, parmi les soldats à qui la garde en était confiée, un des premiers seigneurs de la cour en faction. Il avait été condamné à cet office, pour avoir vendu sa

protection. D'autres fois, on oblige les ministres coupables à balayer les cours du palais ; mais, par respect pour le sang qu'ils ont possédé on ne laisse pas, malgré leur disgrâce, de les saluer en fléchissant le genou. p.375

On nous conduisit dans une salle, où nous prîmes du thé, en attendant que l'empereur fût arrivé. Nous passâmes de là dans une cour spacieuse, à la porte de laquelle étaient trois éléphants noirs qui servaient comme de sentinelles. Ils portaient sur le dos des tours ornées de sculpture, & magnifiquement dorées. Le concours du peuple était incroyable, & le nombre des gardes aussi surprenant, que la richesse de leurs habits. Deux seigneurs tartares, dont l'office est de recevoir les ambassadeurs, vinrent nous prendre, & nous firent passer dans une autre cour, environnée d'officiers & de soldats ; de là nous fûmes conduits dans une troisième, d'où l'on entre dans la salle du trône. Nous trouvâmes tous les ministres & les grands de l'État, assis sur des carreaux, les jambes croisées, devant la porte, & en plein air. On avait gardé des places pour l'ambassadeur & les personnes de sa suite. Nous restâmes assis au froid, jusqu'à ce que le prince fût entré ; & pendant cet intervalle, tout était dans le plus profond silence. Les deux côtés du trône étaient gardés par cent douze soldats, dont chacun avait une enseigne différente, assortie à la couleur de son habillement. Vingt-deux officiers portaient à la main de riches écrans jaunes, dont la forme représentait des soleils. D'autres, en plus grand nombre, avaient des étendards ornés de figures de dragon, ou de quelque autre symbole ; & derrière tous ces rangs, étaient plusieurs seigneurs richement vêtus ; ce qui relevait infiniment l'éclat du spectacle.

L'empereur, environné d'un grand nombre de mandarins, de ministres d'État, de princes du sang, était assis sur une espèce d'estrade, les jambes croisées, à la manière des

Tartares. Ce trône avait trois à quatre pieds de hauteur, & ressemblait à un autel. Il était couvert de magnifiques tapis ; on y voyait aussi des peaux de martres. L'empereur avait un habit de damas brun, & une veste de satin bleu, garnie d'hermine, avec une chaîne de corail au ^{p.377} col, & un bonnet bordé de martre, d'où pendaient du côté gauche, plusieurs plumes de paon, avec un flocon de soie rouge. Le maître des cérémonies fit approcher Son Excellence, & la conduisit d'une main, pendant qu'elle tenait ses lettres de créance de l'autre. On posa les lettres sur une table, ainsi qu'on en était convenu ; mais Sa Majesté fit signe à l'ambassadeur d'approcher. Il prit alors ses lettres ; & s'avançant vers le trône, accompagné du premier ministre, il se mit à genoux, & les plaça devant l'empereur. Ce prince les toucha avec la main ; il demanda ensuite des nouvelles de Sa Majesté Czarienne, & dit à l'ambassadeur, que s'il l'avait dispensé du cérémonial, ce n'était qu'en considération de l'amitié qu'il avait pour son maître. L'introducteur reconduisit Son Excellence ; & un héraut donna ordre à haute voix à la compagnie, de se mettre à genoux, & de saluer neuf fois la Majesté Impériale. Nous voulûmes nous dispenser de cette espèce d'hommage ; mais il fallut nous y soumettre. Le héraut était debout, & prononçait ces mots ^{p.378} en langue Tartare : *Courbez-vous ; Levez-vous* ; ce qui fut répété jusqu'à neuf fois.

Ce cérémonial fini, l'introducteur accompagna Son Excellence avec les gentilshommes de sa suite, dans la salle d'audience. Nous nous assîmes à la file, sur des carreaux à la droite du trône ; ayant derrière nous trois missionnaires, attachés à la cour, qui, tour à tour, nous servirent d'interprètes. L'empereur appela l'ambassadeur, lui toucha la main, & s'entretint familièrement avec lui sur différents sujets. Il lui présenta ensuite une coupe d'or, pleine d'une espèce de vin

chaud, fait de différentes sortes de grains. On fit passer la coupe aux gentilshommes de la suite de Son Excellence ; nous bûmes à la santé du monarque ; & il eut la bonté de nous dire que cette liqueur nous fortifierait contre le froid. Les fils de ce prince, les ministres & les grands de la cour étaient assis à la gauche du trône. Nous vîmes ensuite arriver huit ou dix petit-fils de l'empereur. Ils étaient tous bien faits ; mais rien ne les distinguait que le dragon à cinq griffes, qui était p.379 tissu sur leurs vêtements. Ils avaient sur la tête un petit bonnet fourré de martre zibeline. Ils furent suivis d'une troupe de musiciens. La salle était pleine de monde ; & cependant tout était tranquille. Chacun sait ce qu'il a à faire ; & tout s'exécute avec autant de régularité, que de promptitude. En un mot, il règne dans cette cour autant d'ordre & de décence, que de magnificence & de grandeur.

Comme il était près de midi, on nous servit à dîner : on plaça devant la compagnie, de petites tables très propres, couvertes de fruits & de confitures. On apporta ensuite des viandes, qui consistaient en gibier, en volaille, en mouton & en cochon. L'empereur envoya plusieurs plats à Son Excellence, & entre autres, quelques faisans. On eut de la musique pendant tout le repas. Un vieux Tartare chanta une chanson guerrière au son d'un carillon de petites cloches qu'il avait devant lui, & qu'il frappait avec deux baguettes d'ivoire. Une jeune Tartare sonna l'alarme, chantant, dansant & battant la mesure. Il entra deux petites filles qui chantèrent & dansèrent de p.380 même. Elles furent suivies de plusieurs sauteurs, qui firent différents tours dans la cour, & auxquels succédèrent des gladiateurs & des lutteurs. La plupart étaient nus, ou n'avaient pour tout habit, qu'un caleçon de grosse toile. Quand un d'eux recevait un coup violent, ou se blessait, le prince donnait ordre qu'on en eût soin. S'ils s'acharnaient avec trop de fureur, il faisait signe qu'on les séparât. Ces

marques d'humanité de la part du monarque, rendaient ce spectacle plus supportable ; car plusieurs de ces lutteurs faisaient des chutes, & recevaient des coups si terribles, que j'étais surpris qu'ils ne se tuassent pas.

Il parut ensuite deux corps de Tartares, vêtus de peaux de tigres, armés d'arcs & de flèches, & montés sur des chevaux de haute taille. Ils combattirent d'abord comme ennemis ; mais ensuite ils se réconcilièrent, & commencèrent à danser au son des voix & des instruments. Un géant, couvert d'un masque effroyable, habillé & monté comme les Tartares, & représentant le diable, vint les interrompre. Après qu'il eut attaqué à ^{p.381} plusieurs reprises les Tartares réunis, on le tua à coups de flèche, & on l'emporta en triomphe.

Pendant que les vainqueurs continuaient leurs jeux dans la cour, un des fils de l'empereur, âgé d'environ vingt ans, dansa seul dans la salle, & attira sur lui les regards de toute l'assemblée. Ses mouvements furent d'abord si lents, qu'on ne les apercevait presque pas ; mais ils devinrent ensuite plus vifs & plus animés. Sa Majesté fut de très bonne humeur, & parut prendre beaucoup de plaisir à la fête. Ce prince envoya demander plusieurs fois à Son Excellence, si ces divertissements étaient de son goût. Il dit, en parlant de la musique tartare, qu'il concevait parfaitement qu'elle pouvait ne pas plaire aux Européens ; mais qu'il était naturel que chacun préférât la sienne à celle des autres. Après un assez long entretien sur divers sujets, il descendit de son trône, & retourna dans son appartement.

Le soir, il y eut un feu d'artifice. Il partit un serpent de la galerie où était l'empereur ; & dans l'espace de ^{p.382} quelques minutes, on vit un grand nombre de lanternes allumées. On donna un autre signal pour tirer les fusées, qui s'élevèrent à une hauteur prodigieuse ; il en sortit quantité d'étoiles de différentes couleurs, & diverses figures enflammées. Ce

spectacle, bien supérieur à la description que je pourrais en faire, & suivi de plusieurs autres plus magnifiques encore, mais toujours dans le même genre, surpassa mon attente, & même ce que la renommée en publie. Cang-Hi dit à l'ambassadeur, que l'ancienneté de ce divertissement remontait à plus de deux mille ans, ajoutant qu'il avait travaillé lui-même à le perfectionner.

Le lendemain, un mandarin, accompagné de deux secrétaires, se rendirent à notre hôtel, pour enregistrer les présents que le czar envoyait à l'empereur. Ils consistaient en riches fourrures, pendules, montres à répétition garnies de diamants, miroirs, &c. Il y avait aussi la vue de la bataille de Pultawa en ivoire, que Pierre le Grand avait faite au tour. Ce jour-là même, on nous apporta les fruits & les confitures qui étaient restées de la ^{p.383} veille. Elles furent conduites en pompe dans les rues, couvertes de pièces d'étoffe jaune, précédées d'un officier de la cour. Les jours suivants, Sa Majesté envoya à l'ambassadeur, sur de grands plats d'or massifs, d'autres mets du pays, qui venaient tous de sa table ; faveur qu'elle n'accorde qu'à très peu de personnes.

Nous approchions du 15 de janvier, qui était le premier jour de la nouvelle lune, & suivant la supputation des Chinois, le premier de l'année. C'est la plus grande de leurs fêtes. Elle commença le soir à la première apparition de cet astre. On sonna d'abord la grosse cloche du palais impérial ; on battit de plusieurs grands tambours, qui ne servent que pour les solennités de cette nature ; & l'on fit plusieurs décharges d'artillerie. Aussitôt le peuple & les habitants de tous les ordres firent éclater leur joie par toutes sortes de feux d'artifice, qui furent accompagnés du bruit des instruments. L'usage des prêtres, dont le nombre est incroyable, est de sonner de la trompette dans leurs temples & dans leurs ^{p.384} cloîtres. On n'entendit pas moins de bruit, depuis dix heures

du soir jusqu'au lendemain à midi, que dans la chaleur d'une bataille, entre deux armées de cent mille hommes. Pendant le jour, les rues furent remplies de processions, où l'on portait des statues de toutes sortes de formes. Elles étaient précédées & suivies par un grand nombre de lamas & de prêtres avec des encensoirs & des chapelets. Les tambours, les timbales, les trompettes & les autres instruments de musique étaient innombrables. Ces processions durèrent trois jours entiers, pendant lesquels toutes les boutiques furent fermées & le commerce défendu. On ne voyait de toutes parts, qu'une foule de peuple des deux sexes, & surtout des femmes qui se promenaient dans les rues sur des ânes, & dans des chaises ouvertes, à deux roues. Leurs servantes étaient assises derrière elles, les unes chantant, d'autres jouant d'une sorte de cornemuse. Dans cette situation, quantité de dames ne faisaient pas difficulté de fumer publiquement du tabac. La province de Péking est le ^{p.385} seul endroit de la Chine, où les femmes paraissent en public, surtout dans la ville tartare. Leur coiffure n'a aucune ressemblance avec celle des autres provinces. La plupart portent leurs cheveux tressés autour de la tête, & se la couvrent d'un bonnet d'étoffe noire, de soie ou de coton, qu'elles attachent avec une grosse épingle. D'autres relèvent leur chevelure en nœud sur le haut de la tête, & n'emploient, pour la couvrir, qu'une sorte de rondache de soie & d'or, qui a la forme d'un plat. Elles y joignent autour du front, une bande de la même matière, large de trois doigts.

Depuis ce jour-là, ce ne furent plus que jeux, que fêtes, que divertissements, que festins, que spectacles donnés à Son Excellence, tantôt par l'empereur lui-même, tantôt par les seigneurs de sa cour. Le premier ministre nous fit voir un cabinet de curiosités naturelles artificielles, entre autres, différentes pièces d'ancienne porcelaine, qu'on ne trouve que

chez les curieux. Il nous dit que plusieurs avaient deux mille ans d'antiquité ; que la porcelaine qui se fabrique ^{p.386} aujourd'hui, est fort inférieure à l'ancienne ; ce qui vient de ce qu'on ne sait pas préparer la matière. Un autre jour, il nous fit conduire au parc des éléphants. Ils sortirent de leurs loges, couverts d'étoffes d'or, & passèrent en revue devant nous à égale distance les uns des autres, entrant & sortant de manière que jamais on n'en voyait la fin. Nous nous aperçûmes enfin de la ruse ; & le gardien nous dit qu'il n'y en avait que soixante.

On nous donna divers spectacles où je ne vis rien de lié ni de suivi. Dans une comédie, qui fut jouée en notre présence, arrivèrent plusieurs guerriers armés de pied en cap, avec des masques d'une figure horrible. Après qu'ils eurent fait quelques tours sur la scène, & qu'ils se furent reconnus les uns les autres, ils prirent querelle entre eux ; & un des héros fut blessé dans le combat. Un ange précédé d'éclairs, avec une épée monstrueuse à la main, vint séparer les combattants, & les chassa du théâtre. Ensuite il remonta au milieu d'un tourbillon de feu & de fumée. Cette pièce fut suivie de plusieurs ^{p.387} farces comiques, après lesquelles arriva un gentilhomme européen, avec un habit couvert de galons d'or & d'argent. Il ôta son chapeau, & salua très poliment tous ceux qui passaient devant lui. Je laisse à juger de la figure que devait faire un Chinois habillé à l'européenne. Le maître de la maison interrompit le spectacle, & renvoya les acteurs, dans la crainte que nous ne prissions ce divertissement pour une insulte. On fit entrer un joueur de gobelets & des sauteurs. Le premier prit un perçoir qu'il enfonça dans une des colonnes de la salle, & nous demanda de quel vin nous voulions, du rouge ou du blanc. Après qu'on lui eut répondu, il reprit le gibelet, mit un tuyau de plume dans le trou, & en fit sortir le vin qu'on avait

demandé. Il tira de même différentes espèces de liqueurs. J'eus la curiosité d'en goûter ; elles étaient excellentes. Un autre prit trois couteaux, dont la lame était longue & pointue, & les jeta l'un après l'autre, de manière qu'il en avait toujours un dans chaque main, & qu'un troisième restait en l'air. Il réitéra le ^{p.388} même tour pendant un temps considérable, saisissant toujours le couteau par le manche, à mesure qu'il retombait, sans le laisser jamais échapper. Si malheureusement il eut manqué son coup, il se serait infailliblement coupé les doigts. Un homme plaça à plomb, dans le milieu de la salle, une canne de bambou, longue d'environ huit ou dix pieds ; & tandis qu'il la soutenait dans cet état, un enfant de dix ans grimpa jusqu'au sommet, avec l'agilité d'un singe ; & se plaçant sur le ventre, à la pointe de la canne, il y tourna plusieurs fois en cercle : puis s'étant levé, il s'y soutint debout, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, & enfin sur la tête. Il posa ensuite une main sur le haut du bâton, allongea son corps en dehors, presque à angle droit avec le bambou, & demeura longtemps dans cette posture, en changeant quelquefois de main. Je m'aperçus que ce tour d'adresse dépendait en partie de celui qui tenait le bâton. Il le portait sur sa ceinture ; & il avait les yeux continuellement fixés sur les mouvements de l'enfant. ^{p.389} Il y a peu de nation au monde, qui égale les Chinois dans les différents tours de ce genre.

Nous vîmes aussi plusieurs charlatans, avec des singes & des souris auxquels on avait appris à faire plusieurs tours. On remplissait un panier d'habits de toutes couleurs. Un singe les tirait successivement, & s'en revêtait au simple commandement de son maître, sans se tromper jamais sur le choix de la couleur qui lui était ordonnée. Conformant ensuite ses grimaces à l'habit qu'on lui faisait prendre, il dansait à terre ou sur la corde, & exécutait mille tours réjouissants.

Deux souris attachées à une chaîne, s'y embarrassaient & s'en dégageaient successivement avec une adresse & une subtilité infinie ; leurs mouvements bizarres nous amusèrent plus que tout le reste.

Ce divertissement fini, nous allâmes voir la verrerie de l'empereur. C'est lui-même qui l'a établie ; & elle est la première qu'on ait vue à la Chine. Il est surprenant que ces peuples qui fabriquent depuis si ^{p.390} longtemps la porcelaine, aient ignoré l'art de faire du verre.

Désirant me promener dans la ville, on me donna un soldat pour m'accompagner. J'allai dans plusieurs boutiques, surtout chez les orfèvres, dont le commerce consiste à changer de l'or pour de l'argent. On trouve chez eux quantité de ces métaux en barres, entassés les uns sur les autres, que l'on vend au poids. Je vis dans la plupart de ces boutiques, des hommes & des femmes mêlés ensemble. Les marchands y sont extrêmement polis ; & l'on m'offrait du thé partout où j'entrais. J'ignore s'il croît du café à la Chine ; tout ce que je sais, c'est qu'on ne l'y cultive point, & qu'on n'en fait aucun usage.

Comme je traversais une petite place, je vis un vieux mendiant qui cherchait de la vermine dans ses habits, & la mangeait ; j'appris que cette coutume était ordinaire parmi les gens de cette espèce. Lorsqu'un Chinois & un Tartare se prennent de paroles, le premier traite son adversaire de *mangeur de poux* ; & le ^{p.391} Chinois appelle l'autre *casaque de peau de poisson*, parce que les Tartares qui vivent près des rivières se nourrissent de certains poissons, & s'habillent en été de leur peau.

Pendant son séjour à Péking, l'ambassadeur eut plusieurs audiences privées de Sa Majesté Impériale. Le prince y conversait familièrement avec Son Excellence, en homme instruit, & en philosophe, sur toutes sortes de matières. En

parlant de l'histoire il dit que la chronologie des Chinois était beaucoup plus ancienne que celle de l'Écriture sainte ; mais qu'elle contenait quantité de choses fabuleuses, sur lesquelles on ne pouvait rien établir de certain. À l'égard du déluge universel, il assura que vers le même temps il y eut à la Chine une grande inondation qui fit périr tous les habitants, à l'exception d'un petit nombre qui se sauvèrent sur les montagnes. Il parla ensuite de la découverte de l'aimant, connu des Chinois depuis plus de deux mille ans. Il cita un ancien mémoire, où il est dit qu'un ambassadeur étant parti d'une île éloignée pour se rendre à ^{p.392} Nan-King, perdit sa route dans une tempête, & fut jeté sur les côtes, dans un état déplorable. L'empereur qui régnait alors, lui fit un bon accueil, & à son départ, lui donna une boussole, pour qu'il pût diriger plus sûrement son retour.

Un jeune Chinois, fils d'un homme de qualité fort riche, avec qui nous avons fait connaissance, nous invita à dîner dans un cabaret fameux, situé à l'extrémité d'un des faubourgs de Péking. Nous y allâmes tous, à l'exception de Son Excellence. Notre ami poussa la politesse jusqu'à nous envoyer des chaises vers les dix heures du matin ; & nous arrivâmes à onze, dans une maison assez grande pour contenir sept à huit cents personnes. Ce cabaret ne consiste qu'en une pièce immense, garnie de tables & de bancs. Lorsqu'un homme a dessein de traiter ses amis, il suffit d'envoyer une note des personnes qu'il veut y amener, & de ce qu'il veut payer par tête. Tout s'exécute avec la plus grande ponctualité. Nous eûmes un fort beau repas, la comédie, & de la musique. Il y avait plusieurs tables ^{p.393} où l'on jouait aux dés & aux échecs. Je n'y vis point d'argent, quoique les Chinois jouent très gros jeu. Les échecs sont connus à la Chine de tous les temps ; mais il y a des lettrés d'une morale sévère, qui s'élèvent avec force dans les conversations & dans leurs

écrits, contre ce jeu, qui, disent-ils, applique & fatigue l'esprit ; qui l'enchaîne, pour ainsi dire, fait négliger l'étude, & la plupart des devoirs de la vie civile. Pour les mêmes raisons, un concile autrefois, m'a dit un missionnaire, a défendu aux ecclésiastiques de jouer aux échecs.

L'empereur fit proposer à son Excellence de l'accompagner à une de ses maisons de plaisance, d'où il irait faire une partie de chasse. Cette maison, où l'ambassadeur se rendit avec toute sa suite, est charmante & singulière ; qu'on se figure un terrain immense, semé de petites montagnes faites à la main, & couvertes d'arbres à fleurs, qui sont fort communs à la Chine. Les vallons que laissent ces collines, sont arrosés de canaux qui serpentent, & se joignent à certaines distances, pour former des ^{p.394} étangs & des lacs. Les bords de ces canaux sont ornés de bâtiments qui n'ont, pour la plupart, que le rez-de-chaussée, mais extrêmement décorés dans leur façade, & plus encore dans le détail des appartements. Il ne faut pas vanter aux Chinois l'architecture grecque & romaine, ni leur parler des divers ordres, dont la combinaison & les proportions nous enchantent. Ce monde asiatique est comme un monde à part, qui ne se conduit ni par les mêmes règles, ni par le même goût que le nôtre. On compterait bien deux cents de ces bâtiments qui sont de véritables palais. Il y a autant de maisons pour les eunuques & pour les domestiques ; à quoi il faut ajouter une ville bien alignée & bien percée, qu'on a bâtie dans le milieu de toute cette enceinte, pour donner à l'empereur l'idée & le spectacle des rapports que les hommes forment ensemble. À certains jours de l'année, les eunuques représentent tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tous le fracas, toutes les allées, les venues & même les ^{p.395} friponneries des grandes villes. Parmi ces eunuques, l'un fait la fonction de marchand, l'autre d'artisan ; celui-ci de soldat, celui-là

d'officier. Les vaisseaux arrivent au port ; les boutiques s'ouvrent ; on étale les marchandises ; un quartier est pour la soie, l'autre pour la toile ; une rue pour les porcelaines, une autre pour les vernis, &c. Un empereur de la Chine est investi de tant grandeur, qu'il ne se permet pas de rien voir dans sa capitale, beaucoup moins dans le reste de ses États ; ainsi les mouvements de sa ville domestique sont pour lui un véritable amusement.

Le jour fixé pour la chasse, on fit un signal pour annoncer l'arrivée de l'empereur. Tous les grands se rangèrent à la file, depuis le bas de l'escalier, jusqu'au chemin qui conduit à la forêt. Ils étaient tous à pied, armés d'arcs & de flèches. Le prince était assis, les jambes croisées, dans une espèce de palanquin que quatre hommes portaient sur leurs épaules. Il avait devant lui son fusil, son arc & son carquois. C'est ainsi qu'il chassait depuis quelques années. Dans sa ^{p.396} jeunesse, il allait tous les étés, à plusieurs journées de la Grande muraille, avec les princes ses fils & les grands de sa cour, chasser dans les bois & les déserts, où il restait deux ou trois mois, sans porter d'autres provisions, que le simple nécessaire, se contentant de ce qu'il prenait dans les forêts de la Tartarie. Son but était d'accoutumer les officiers de ses troupes à la fatigue, & de les empêcher de s'amollir dans les délices de Péking. Il marchait quelquefois à la tête d'une armée, comme s'il n'eut pensé qu'à la conquête d'un empire. Il n'avait pas moins de quarante mille hommes ; & souvent il perdait plus de chevaux dans une de ces chasses, que dans une bataille.

Nous suivîmes Sa Majesté, à quelque distance, jusque dans une forêt, où nous formâmes un grand demi-cercle. Le prince se mit au centre, ayant à sa droite huit ou dix de ses fils, & à sa gauche, l'ambassadeur, éloigné d'environ de cinquante pas. Il avait près de lui son grand veneur avec quelques

lévriers, & le grand fauconnier, qui portait les faucons. ^{p.397} Je ne pouvais me lasser d'admirer la beauté de ces oiseaux. La plupart étaient blancs comme des cygnes, avec une ou deux plumes noires aux ailes & à la queue. On fit d'abord lever quantité de lièvres qu'on chassa du côté où était l'empereur, qui en tua plusieurs à coups de flèches ; & lorsqu'il en manquait quelqu'un, il faisait signe aux princes de le poursuivre. Il était défendu, sans un ordre exprès du monarque, de tirer ou de sortir de son rang. Nous avançâmes vers un lieu couvert de taillis & de roseaux, où nous tuâmes quantité de faisans, de perdrix & de cailles. L'empereur quitta son arc & ses flèches, & prit un faucon qu'il lâchait lorsque l'occasion s'en présentait. L'oiseau poursuivait sa proie, & la rapportait à son maître. Nous entrâmes ensuite dans un bois de futaie, où nous trouvâmes un grand nombre de bêtes fauves. Les jeunes gens battirent le bois ; mais personne n'osa tirer, que le monarque n'eut tué un cerf ; ce qu'il fit avec beaucoup de dextérité. Il permit ensuite aux princes de tirer sur les chevreuils. Nous arrivâmes dans un ^{p.398} terrain marécageux, d'où nous fîmes lever beaucoup de sangliers ; mais comme ce n'était pas la saison de les tuer, nous les laissâmes tous échapper. Nous nous rendîmes à une haute montagne artificielle, de figure carrée, élevée au milieu de la plaine, sur le sommet de laquelle on avait dressé dix ou douze tentes pour la famille impériale ; on y arrivait par plusieurs sentiers bordés d'arbres de chaque côté ; & au bas était une grande pièce d'eau, d'où l'on avait tiré la terre pour former la montagne. On dressa des tentes à quelque distance, pour les gens de distinction & les officiers de la cour.

Après la chasse, l'empereur fit dire à Son Excellence, qu'il voulait lui faire voir un combat de trois tigres qu'on avait gardés exprès dans des cages de fer. La tente de Sa Majesté était entourée de plusieurs rangs de gardes armés de lances.

On en plaça d'autres d'espace en espace, pour garantir le camp de la furie de ces animaux. Le premier fut lâché par un homme monté sur un cheval ; cet homme ouvrit la porte de la cage, par le moyen d'une ^{p.399} corde qui y était attachée. Le tigre sortit aussitôt, & parut bien aise de se voir en liberté ; mais l'homme s'enfuit à toute bride, tandis que l'animal se roulait sur le gazon. Il se leva enfin, se mit à gronder, & à roder çà & là. L'empereur tira deux fois sur lui à balle, & le manqua, parce qu'il en était trop éloigné. Il envoya dire à l'ambassadeur de tirer ; Son Excellence mit une balle dans son fusil ; & s'avançant vers l'animal, avec dix hommes armés de pieux, il tira son coup, & le tua sur la place. On lâcha le second, de la même manière. Le tigre entra en fureur ; & comme il s'efforçait de s'élaner par-dessus la tête des gardes, on le tua au pied de la montagne. Le troisième ne fut pas plus tôt en liberté, qu'il courut directement vers la tente de l'empereur ; mais on le tua comme le précédent. Ensuite Sa Majesté fit servir un souper splendide, après lequel un officier apporta à l'ambassadeur, de la part du monarque, la peau du tigre qu'il avait tué, comme lui appartenant par les lois de la chasse.

Comme les affaires qui nous avaient ^{p.400} amenés à la Chine, étaient presque terminées, Son Excellence se mit en état de retourner en Russie. L'empereur fit conduire dans notre hôtel les présents destinés pour Sa Majesté Czarienne. Ils consistaient en deux tentures de tapisserie de soie très riches, avec quantité de petites tasses d'or émaillées, plusieurs porcelaines incrustées de nacre de perles, diverses étoffes en fleurs très bien brodées, & d'autres sur lesquelles était représenté le dragon à cinq griffes, un assortiment d'éventails, une caisse remplie de papier de la Chine, &c. On voit par la liste des présents que se firent réciproquement les deux monarques, qu'ils préféraient les choses curieuses à celles de prix.

Quelques jours après, le maître des cérémonies vint prendre l'ambassadeur, pour le conduire à son audience de congé. l'empereur le reçut dans sa chambre à coucher, & lui fit l'accueil le plus gracieux. Il l'assura de son amitié pour le czar & de son estime pour lui. J'avais l'honneur d'accompagner Son Excellence ; & j'eus la satisfaction d'observer ^{p.401} attentivement tous les traits de Sa Majesté. Je lui trouvai la taille un peu au-dessus de la médiocre, plus remplie que ce qu'on appelle en Europe une taille dégagée, mais plus menue néanmoins que les Chinois ne la souhaitent ; le visage plein, & fort marqué de petite vérole ; le front large, le nez petit, la bouche bien faite, & beaucoup d'agrément dans la partie inférieure du visage. Ses manières avaient quelque chose de relevé, qui annonçait sa grandeur avec toutes les apparences de la bonté. Telle était la figure du grand empereur de la Chine, Cang-Hi, dont on raconte d'ailleurs des choses admirables. Chan-Chi son père, étant sur le point de mourir, fit appeler ses enfants, & leur demanda lequel d'entre eux se croyait assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné, âgé de neuf ans, s'excusa sur sa grande jeunesse, & pria son père de disposer à son gré de sa succession. Cang-Hi le plus jeune, & qui n'était alors que dans sa septième année, se mit à genoux devant le lit du monarque mourant & lui dit avec ^{p.402} beaucoup de résolution :

— Mon père, je me crois assez fort pour prendre sur moi l'administration de l'État. Je ne perdrai pas de vue les exemples de mes ancêtres & je m'efforcerai de rendre la nation contente de mon gouvernement.

Cette réponse fit tant d'impression sur l'empereur, qu'il le nomma aussitôt pour lui succéder, sous la tutelle de quatre seigneurs de confiance, par les avis desquels il devait se gouverner. Il ne tarda pas longtemps à régner par lui-même, &

prouva bientôt qu'il n'avait pas trop présumé de ses forces. Il renonça au vin, à la volupté, & à l'indolence. S'il prit plusieurs femmes, suivant la coutume de la nation, on ne le vit presque jamais avec elles pendant le jour. Depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, il s'occupait à lire les demandes de ses peuples, & à régler les affaires de l'État. Le reste du jour était donné aux exercices militaires & aux arts libéraux. Il y fit tant de progrès, qu'il devint capable d'examiner les Chinois sur leurs propres livres ; les Tartares, sur les opérations de la guerre ; & les Européens, sur les ^{p.403} mathématiques. Il fit éclater son jugement & son courage, en arrêtant plusieurs conspirations, avant qu'elles fussent capables de troubler la tranquillité de l'empire. Il était libéral envers les soldats, affable envers le peuple ; & un gouverneur justement accusé, n'échappait jamais au châtement. À l'égard de sa religion, il a toujours eu de l'éloignement pour l'idolâtrie. Il a lu quantité de livres chrétiens, & a souvent fait présent de grosses sommes aux missionnaires, pour bâtir des églises.

Après avoir reçu son audience de congé, notre ambassadeur passa encore quelques jours à Péking. Il se rendit au bureau des affaires étrangères, où on lui remit une lettre de l'empereur de la Chine pour le monarque russe. Le ministre lui dit qu'il devait la regarder comme un témoignage signalé de l'amitié de son maître pour Sa Majesté Czarienne ; qu'il n'écrivait à aucun prince ; ou que, s'il le faisait, ce n'était que dans le cas où il était de leur donner des ordres, comme à ses sujets. Pour entendre ceci, il faut savoir que ^{p.404} lorsque les souverains de l'Asie & de l'Europe envoient des ambassadeurs à la Chine, leurs États sont aussitôt enregistrés au nombre des tributaires de l'empire ; & on croit leur faire beaucoup d'honneur ; car on traite ici les étrangers de Barbares. Les Russes ont eu assez de peine de faire changer à leur égard cette odieuse dénomination.

Le Voyageur français
La Chine

L'original de la lettre de l'empereur au czar était en chinois ; & l'on en fit une copie en langue tartare. Elle formait un long rouleau qu'on enveloppa d'une pièce d'étoffe de soie jaune. On l'attacha au bras d'un homme, qui la porta en pompe devant l'ambassadeur. Toutes les personnes que nous rencontrâmes à cheval, mirent pied à terre & se tinrent debout ; par où l'on peut juger du respect qu'ont les Chinois pour tout ce qui appartient à l'empereur.

C'est ici, Madame, que finit la relation de M. de Bremend : l'histoire de cette ambassade vous donnera une idée suffisante de la manière dont on reçoit à la Chine les envoyés des princes de l'Europe. Si quelquefois on ne leur fait ^{p.405} pas un accueil favorable, c'est presque toujours la faute des ambassadeurs, qui font difficulté d'étudier & d'observer le cérémonial du pays, ou qui ont été mal exercés. S'ils manquent à quelque formalité le jour de l'audience, l'empereur s'en sent offensé ; témoin un ambassadeur moscovite, qui ayant mal retenu sa leçon, le monarque chinois s'en plaignit en ces termes, dans une lettre qu'il écrivit au czar, & que les jésuites traduisirent en latin : *Legatus tuus multa ficit rustice.*

Je suis, &c.

À Péking, ce 21 mars 1745.

@

LETTRE LXV

@

p.406 M. De Bremend ne nous quitte plus ; il est de toutes nos visites & de toutes nos promenades ; il s'est offert d'être notre conducteur & notre guide. Il nous mena hier dans une des plus belles imprimeries de Péking. Le nombre n'en est pas fixé comme à Paris. Mais il s'en faut bien qu'elles aient la perfection de celles d'Europe. On croit que cet art a été connu des Chinois le dixième siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire, près de quatre cents ans avant qu'il le fût parmi nous ; & peut-être leur sommes-nous redevables de cette invention ; en effet, leur imprimerie n'est qu'une gravure sur des planches de bois, telle que Gutenberg la pratiqua le premier à Mayence. Il faut même observer que, dans les commencements, nous n'imprimions que d'un côté, comme on fait encore aujourd'hui à la Chine. Il nous convenait de changer cette p.407 manière, & aux Chinois de la conserver. Comme nos langues d'Europe ne sont composées que de vingt-quatre lettres, qui, au moyen de leurs combinaisons, peuvent former de gros volumes, il suffit aussi, dans nos imprimeries, d'avoir une certaine quantité de caractères que les ouvriers arrangent sur une planche, & qu'ils en retirent après l'impression, pour former une nouvelle table. Le génie de la langue chinoise ne permet pas d'employer cette méthode. Imaginez-vous en effet, Madame, dans quelle dépense jetterait la fonte de quarante à cinquante mille caractères, dont cette langue est composée. Ainsi ces peuples ont dû prendre une autre route ; & voici celle qu'ils suivent.

Les auteurs font transcrire leurs ouvrages par un excellent écrivain, sur un papier mince & transparent. Le graveur colle chacune des feuilles sur une planche de bois dur & poli ; & avec un burin, il suit les traits, & taille les caractères en relief, abattant tout le reste du bois sur lequel il n'y a rien de tracé : ainsi la beauté de l'impression dépend, en partie, de la perfection du manuscrit. C'est de cette manière que p.408 se font, parmi nous, les vignettes & les caractères en bois. Ce qu'il y a

de commode dans cet usage, c'est que l'auteur n'a point d'épreuve à corriger si son original ou sa copie sont exacts, & qu'on ne dépense point de papier inutilement ; on n'imprime qu'à proportion du débit ; & les planches subsistent toujours. On ne peut nier cependant, que cette méthode ne soit sujette à quelques inconvénients, vu la nécessité où l'on se trouve de multiplier les formes, sans pouvoir remettre en œuvre les mêmes caractères. Quand les planches sont gravées, le papier coupé & l'encre prête, un seul homme, sans se fatiguer, peut tirer chaque jour, près de deux mille feuilles. On ne se sert point de presses dans les imprimeries chinoises ; les planches qui sont d'un bois fort mince, ne résisteraient pas au poids de ces machines. On a deux brosses, dont l'une est trempée dans de l'encre pour noircir les caractères ; & l'autre, qui est oblongue & douce, sert à presser le papier qui ne se mouille pas comme dans nos imprimeries ; on l'applique à sec sur la forme. L'encre dont on imprime est faite avec de la suie, ^{p.409} de l'eau-de-vie, de l'eau simple & de la colle de bœuf. Les Chinois n'impriment que d'un côté à cause de la nature du papier : ils couvrent leurs livres d'un carton gris, de satin, de taffetas, ou de brocard semé de fleurs d'or & d'argent.

Ces peuples ne connaissaient point l'horlogerie, avant l'arrivée des missionnaires. Ils ont des cadrans solaires, & d'autres mesures pour régler le temps. Une des plus remarquables pour sa précision, est celle-ci. On a de petites pastilles parfumées, de figure conique, qui brûlent pendant la nuit. Elles ont des divisions qui servent à distinguer les différentes veilles. Ceux qui veulent se lever à une heure marquée, suspendent avec un fil, un petit poids de métal à une certaine division. Lorsque la flamme a brûlé le fil, le poids tombe dans un bassin de cuivre, & les éveille par le bruit. Ces pastilles sont composées de bois de senteur, réduit en poudre, & dont on fait une pâte en y mêlant quelque matière inflammable.

Quand une montre se déränge, à la Chine, on dit qu'elle est morte ; les missionnaires la raccommoient & la ^{p.410} rendent comme une marchandise nouvelle. Nous avons ici un jésuite allemand, qui excelle

dans l'art de l'horlogerie ; ce talent le met à portée de lier connaissance avec les personnes de distinction, qui protègent ses confrères. Ils ont beaucoup d'ennemis à la Chine ; mais le titre de *gens de cour* que portent les jésuites, leur donne de la considération parmi le peuple. La grande liaison qu'on me voit entretenir avec eux, m'attire des égards que je dois à la faveur dont ils jouissent auprès des grands. Aussi avons-nous la liberté de pénétrer partout sous leurs auspices, & peut-être un peu aussi sous la protection de M. de Bremend. Ce bon Suédois nous mena dernièrement dans une maison de campagne auprès de Péking, chez un de ses amis. Il y avait ce jour-là beaucoup de monde ; car la bonté naturelle du maître du logis lui fait recevoir toutes sortes de gens. Je fus surpris néanmoins d'y trouver deux personnes qui ne seraient admises en France, dans aucune société. L'un était un eunuque, qui, après avoir servi longtemps dans le sérail du premier ministre, venait d'obtenir sa liberté, & ^{p.411} d'être rendu au commerce des hommes. Je vous avoue, dis-je à M. de Bremend, que je ne conçois pas comment on peut avoir chez soi des êtres de cette espèce, qui, chargés du plus vil emploi qui soit parmi les humains, font consister leur honneur à garder les femmes des autres, & se rendent méprisables par leur fidélité même. On ne les regarde pas ici des mêmes yeux, répondit M. de Bremend : les grands de la Chine, à l'exemple des autres Asiatiques, ont des eunuques qui leur servent de conseillers & de confident ; ce qui n'empêche pas, continua-t-il, que je ne pense comme vous de ces hommes arrachés à la nature, & qui, devenus le rebut des deux sexes, rendent plus de femmes malheureuses, qu'ils ne rassurent de maris. La castration est ici une espèce de commerce & on la pratique avec tant de dextérité, qu'il y a peu de gens qui en meurent. J'ai connu un homme qui ne sachant que devenir, se vendit pour être eunuque & se fit faire l'opération ; mais on aime encore mieux se faire esclave.

L'esclavage est un état moins dur à la Chine qu'ailleurs. L'autorité des maîtres ^{p.412} se borne aux devoirs ordinaires du service ; & s'il était prouvé qu'ils eussent abusé de leur pouvoir, pour prendre des libertés criminelles avec les femmes de leurs esclaves, rien ne pourrait les

garantir de leur ruine. Ceux-ci, de leur côté, sont d'une fidélité singulière ; & leur attachement est inviolable pour leurs patrons. S'ils s'enrichissent par leur industrie, les maîtres n'ont pas droit d'envahir leurs biens ; ils se contentent d'en tirer de gros présents.

L'autre personne que je fus étonné de voir en bonne compagnie est un de ces hommes qui président aux lieux de prostitution, & louent leurs maisons aux filles publiques. Sur la porte de leur appartement est écrit, en gros caractères, le prix quelles exigent, selon leur beauté & leurs talents. Le galant paye ce qui est taxé ; & tout se passe sans bruit & sans scandale. Au reste, ces maisons ne sont que pour le bas peuple ; un homme tant soit peu jaloux de sa réputation, n'ose y entrer. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la police de ces maisons est spécialement confiée aux sacristains & aux trésoriers des églises.

^{p.413} Je demandai à M. de Bremend, si parmi tout ce monde que je voyais chez son ami, il y avait des avocats, des procureurs, des gens de plume. Rien de tout cela, me dit-il, n'est connu dans ce pays. Chacun plaide sa cause devant le magistrat, & l'affaire est jugée sur-le-champ : celui qui a tort, évite rarement la bastonnade. Le gouvernement chinois serait peut-être le plus beau de l'univers, sans cette affreuse coutume d'assujettir au bâton les ordres les plus respectables de l'État, comme la classe la plus vile des citoyens, & cela, pour des causes quelquefois très légères.

Dans ce moment, je vis entrer un homme pour lequel on parut avoir beaucoup de considération. C'était un lettré de la famille de Confucius, qui, comme je vous l'ai dit, Madame, a plus de deux mille ans de noblesse. L'empereur nomme toujours un docteur de cette race, pour être gouverneur de Kiou-Téou, l'illustre patrie de ce philosophe. Désirant fort d'avoir l'honneur de converser avec le plus ancien gentilhomme de l'univers, je m'approchai du nouveau venu, avec les égards dûs à son nom & à sa naissance. Je le ^{p.414} trouvai aussi honnête & aussi instruit, que devait l'être un descendant du législateur de la Chine. Ses questions roulèrent d'abord sur l'objet de mes voyages. Sans doute, me dit-il, que l'amour de la sagesse vous a

déterminé à quitter votre patrie, & à renoncer aux douceurs d'une vie tranquille. J'ambitionne votre sort ; mais je serais peut-être le premier Chinois qu'un pareil motif aurait attiré hors de son pays. En supposant même que nous en eussions le désir, nos lois s'y opposent ; & il est défendu à tout sujet de l'empire, de voyager chez les autres nations, pour quelque cause que ce puisse être, à moins d'une permission ou d'un ordre exprès du souverain ou du gouvernement. La plupart de nos compatriotes, qui se trouvent répandue en divers endroits des Indes, pour faire leur commerce, sont de la postérité de ceux qui aimèrent mieux abandonner la Chine, lorsque nos vainqueurs s'en rendirent maîtres, que de se laisser couper les cheveux. Un semblable motif ne m'engagera jamais à quitter ma patrie ; mais j'aimerais à m'instruire, en parcourant comme vous les diverses contrées de ^{p.415} l'univers. Je suis né, à la vérité, dans un royaume florissant ; mais je n'ai jamais cru, comme plusieurs de mes concitoyens, que les bornes de notre empire fussent celles de nos connaissances. J'ai lu plusieurs de vos écrits traduits en notre langue par vos missionnaires ; j'ai surtout fait une étude particulière de ceux que vous appelez vos livres sacrés : ils me donnent la plus grande idée de vos lois, de votre religion & de votre morale. Nous avons, comme vous, nos saintes écritures ; & nous regardons leurs auteurs comme des gens inspirés du ciel. Nous en distinguons de plusieurs classes, suivant le degré d'autorité que nous leur attribuons. Nous en comptons cinq du premier ordre, pour lesquels nous avons la même vénération, que vous pour votre Bible. J'ai même cru y trouver, pour le genre & la distribution des matières, quelques ressemblances avec les livres de Moïse & de vos autres écrivains sacrés. C'est un mélange de mystères, de préceptes religieux, d'ordonnances légales, de poésies allégoriques, & de faits curieux concernant l'histoire de notre nation. Le premier de ces livres que ^{p.416} nous attribuons à Fo-Hi, notre fondateur, n'est qu'une table de figures hiéroglyphiques, avec des explications & des commentaires tirés de divers auteurs, & principalement de Confucius, dont j'ai l'honneur de descendre. C'est le premier auteur qui ait débrouillé cet ouvrage mystérieux. Il en rapporta toute la doctrine, partie à la nature des

éléments, partie aux mœurs, & à la manière de gouverner les hommes. Le second livre contient l'histoire des trois premières dynasties, avec de beaux préceptes & d'excellentes maximes de conduite. Le troisième est un recueil de poésies, tantôt impies, tantôt dévotes ; tantôt libertines & tantôt morales. Le peuple, accoutumé à respecter tout ce qui porte un caractère sacré ne s'aperçoit point de l'irreligion & du libertinage de ces poésies. Le quatrième & le cinquième livre ont été compilés par Confucius, mon illustre aïeul. L'un est purement historique ; l'autre traite des rites, des usages, des cérémonies légales, & des devoirs de la société civile.

Nous fûmes interrompus, au milieu de notre entretien, par un médecin ^{p.417} qui nous parla beaucoup de la puissance de son art. Pourquoi lui dis-je, êtes-vous si contraires à la saignée, même dans les fièvres les plus violentes, tandis que nos médecins d'Europe la conseillent dans les maladies même les plus légères ? C'est, répondit le docteur chinois, qu'il en est de la fièvre, comme d'un pot qui bout ; nous aimons mieux diminuer le feu, que la liqueur qu'il contient, de peur qu'il ne bouille encore plus vite. Le discours tomba sur différents arbustes, qui entrent dans la composition des remèdes. Je saisis cette occasion de m'instruire au sujet d'une racine singulière par les vertus qu'on lui attribue. On prétend qu'elle a quelque ressemblance avec les parties viriles, & que c'est la raison qui la ait appeler *gin-seng*, ou représentation d'homme. Les propriétés de cette plante sont admirables ; & les Chinois y ont recours dans toutes leurs maladies, comme à la dernière ressource. Point de diarrhée, de faiblesse d'estomac, de dérangement d'intestins, d'engourdissements, de paralysie, de convulsions, qui ne cèdent au gin-seng. Il est merveilleux, selon eux, pour ^{p.418} rétablir d'une manière surprenante, les forces affaiblies, faciliter la respiration, purifier le sang, augmenter l'humide radical, ranimer les vieillards, les agonisants, retarder la mort, réparer dans un instant, la perte que procurent les plaisirs de l'amour, & les inspirer aussitôt. Notre médecin m'a raconté, à ce sujet, des choses incroyables. Cette dernière vertu rend ce remède infiniment précieux

aux Chinois & à tous nos voluptueux d'Europe. Aussi les Hollandais, qui l'achètent aux poids de l'or, en font-ils un commerce très lucratif. Un missionnaire épuisé par ses fatigues apostoliques, trouve dans cette racine une ardeur nouvelle qui le porte à de plus grands travaux. Des qualités si admirables l'ont fait appeler *le simple spiritueux, le pur esprit de la terre, la graisse de la mer, le véhicule de l'immortalité*. Elle croît principalement dans la province de Chan-Tong & dans la Tartarie chinoise. L'empereur envoie tous les ans un détachement de dix mille hommes pour cueillir cette plante, dont la récolte est interdite aux particuliers, sous peine de prison. Après que cette armée d'herboristes s'est ^{p.419} partagé le terrain sous divers étendards, chaque troupe, au nombre de deux cents, s'étend sur une même ligne jusqu'à un point marqué. Ils cherchent ensuite avec soin la plante en question & de cette manière ils parcourent pendant un certain nombre de jours, l'espace qui leur est assigné. Les lieux qui produisent le gin-seng, sont environnés d'une barrière, autour de laquelle des gardes rodent continuellement, pour empêcher les Chinois d'aller chercher cette racine. Mais quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain leur fait trouver le secret de se glisser dans ces déserts, & leur ferme les yeux sur le danger qu'ils encourent, La tige du gin-seng, hérissée d'une espèce de poil, est d'ailleurs fort unie, assez ronde, & d'un rouge foncé, excepté dans la partie basse, où elle blanchit un peu, à cause du voisinage de la terre. Elle s'élève à la hauteur d'environ dix-huit pouces : vers sa cime elle pousse des rameaux, d'où naissent des feuilles oblongues, menues, cotonneuses, & dentelées dans leur contour. Parmi les différentes manières de faire usage de cette racine, voici celle, que je crois la plus ^{p.420} usitée. Lorsqu'elle est sèche, on met de l'eau dans un vase, on la fait bouillir & l'on y jette le gin-seng qu'on a coupé en petits morceaux. On couvre bien le vase ; & quand l'eau qui était bouillante, est devenue tiède, on la boit, comme du thé, le matin avant que d'avoir mangé. On garde le gin-seng ; & le soir, on fait bouillir de l'eau encore une fois ; mais on n'en met qu'à la moitié du vase ; on y jette le même gin-seng ; on le couvre ; on le laisse infuser comme ci-dessus ; & on le boit de même. On fait ensuite sécher cette

même racine au soleil ; & si l'on veut, on peut encore la faire infuser dans du vin, & en user. Cette plante est si estimée, dit M. de Bremend, que l'empereur crut faire un grand présent au czar que de lui en envoyer deux livres. À l'égard des vertus extraordinaires qu'on lui attribue, je crois qu'il y a beaucoup d'exagérations, continua-t-il ; car je n'ai jamais pu les découvrir, quoique j'en aie fait usage dans toutes les occasions où on la dit si merveilleuse. Je n'ajoute pas plus de foi, continua-t-il encore, à ce qu'on raconte sur certain lézard qu'on appelle tantôt ^{p.421} *dragon de muraille*, parce qu'il se glisse le long des murs ; & tantôt *garde du palais*, ou *garde des dames*, parce qu'il sert, dit-on, à éprouver & à conserver la chasteté des femmes. On prétend que les empereurs de la Chine ont coutume de frotter le poignet de leurs concubines d'un onguent composé de la chair de cet animal ; & on suppose que cet onguent leur imprime une marque qui ne s'efface point, tant qu'elles sont chastes ; mais qui disparaît lorsqu'elles ont fait quelque brèche à leur honneur. Notre docteur, plus crédule qu'on ne l'est dans sa profession soutint que le fait était très véritable, & en cita plusieurs exemples.

Ces différentes conversations nous conduisirent à l'heure du dîner. La liberté de la campagne fit supprimer une partie des cérémonies ; & tous les convives furent très gais. J'étais à côté d'un marin, qui me parut de bonne humeur. Je fis tomber le discours sur la navigation des Chinois ; & il me parla de sa profession en homme instruit, & surtout en homme de bon sens. Notre marine, comme vous l'avez pu remarquer, est ^{p.422} très imparfaite, me dit-il, soit par la façon de construire les vaisseaux, soit par la manière de les gouverner. Nos gros navires ne sont proprement que des barques plates, avec un grand mâât, auquel on en ajoute quelquefois un fort petit. Vous avez encore pu voir, qu'au lieu de voiles de chanvre, nous ne nous servons communément que de nattes de cannes, très difficiles à manier. Nos ancres ne sont point de fer, comme les vôtres, mais de bois. Nos bâtiments sont lourds, & voguent lentement ; aussi ne faisons-nous jamais de voyages de long cours. Nous voyons tous les jours des vaisseaux européens ; nous en

admirons la construction ; celle des nôtres est mauvaise, dangereuse pour la navigation, peu commode pour les mariniers ; cependant nous ne quittons point notre ancienne manière de construire ; nous croyons que ce serait un crime d'y rien changer & que la majesté de l'empire en serait blessée ; comme si la grandeur d'un État dépendait de la conservation des vieilles erreurs.

Il est vrai, lui dis-je que notre marine est bien supérieure à la vôtre ; mais ^{p.423} si nous l'emportons sur vous par notre navigation sur la mer, il faut convenir que sur les rivières & sur les canaux, vous avez une adresse particulière qui nous manque. Avec très peu des matelots, vous conduisez des barques aussi grandes que nos vaisseaux ; & votre manière de naviguer sur les torrents, a quelque chose de surprenant & d'incroyable. Vous forcez la nature, & vous voyagez hardiment dans des endroits que nous n'oserions regarder sans frémir.

Parmi les différents mets qui furent servis sur notre table, il y avait de ces nids d'oiseaux, dont je vous ai parlé tant de fois. Ils sont admirables pour les sauces, & bons pour la santé quand on y mêle du gin-seng. On prend une poule, on la vide bien, & on la nettoie ; puis on a de ces nids qu'on amollit avec de l'eau, & qu'on déchire par petits filets. On coupe aussi du gin-seng par petits morceaux ; & l'on fait entrer le tout dans le corps de la poule dont on coupe le fondement. On la met ensuite dans une porcelaine couverte ; & on la fait bouillir au bain-marie dans une marmite pleine d'eau, jusqu'à ce ^{p.424} qu'elle soit cuite ; après quoi, on laisse la marmite sur des cendres chaudes pendant toute la nuit ; le matin, on mange poule, gin-seng & nids d'oiseaux sans sel ni vinaigre ; & les Chinois trouvent ce mets délicieux.

Après notre dîner qui finit d'assez bonne heure, parce que les Chinois se mettent à table avant midi, on nous proposa une partie de promenade dans quelques maisons de plaisance des environs. Tout ce que la vie champêtre a de beautés, de simplicité & d'agrémens, y est rassemblé & y paraît plutôt l'effet de la nature, que l'ouvrage de l'art. De petites rivières d'une belle eau, dont les bords sont ombragés par de grands arbres, coulent autour de ces maisons & en forment l'enceinte.

Il s'y trouve aussi des étangs, des bois, des pâturages, des potagers, des vergers délicieux, & des terres labourées. Quoique les Chinois aient des carrières de marbre en très grande quantité, je n'ai pas vu une seule statue dans les jardins des grands seigneurs, ni même dans ceux de l'empereur. De tous les arts, la sculpture est celui qu'ils connaissent le moins. Leurs peintres ^{p.425} s'attachent principalement au paysage ; & ils imitent parfaitement la nature. Le frère Attiret qui est ici le peintre de la cour, me dit plusieurs fois, qu'il lui avait fallu, pour ainsi dire, oublier tout ce qu'il avait appris en Europe. En effet, Madame, pour se conformer au goût de la nation & aux idées de l'empereur, il a été obligé de se faire une nouvelle manière de peindre ; c'est-à-dire, qu'on ne lui demande aucune composition pittoresque, mais seulement des arbres, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce, & rarement de la figure : encore faut-il que toutes ces bagatelles soient vues du monarque, dès le premier coup de crayon ; qu'il les critique, les fasse changer, réformer ; qu'il dirige la main, l'œil, les lumières d'un artiste condamné à ne pas marquer la moindre envie de contredire. Ne croyez-vous pas, Madame, que cette patience, que cet esclavage des talents entrent aussi dans le nombre de sacrifices que l'esprit de zèle, & les intérêts de la religion inspirent aux missionnaires ?

Nous reprîmes le chemin de Péking le long de la rivière, où nous vîmes ^{p.426} plusieurs grandes plantations de tabac, qui rapportent aux Chinois un profit considérable ; car indépendamment de la consommation qui s'en fait dans le pays, où les personnes de tout rang & de tout sexe fument, on en envoie une grande quantité chez les Tartares qui le préfèrent à tout autre. La fumée en est fort douce ; & il a un goût tout différent du nôtre. Les Chinois en connaissent l'usage depuis plusieurs siècles.

En entrant dans la ville, nous trouvâmes les rues embarrassées par la populace assemblée au passage des Coréens. Vous saurez, Madame, que les habitants de la péninsule de Corée, qui sont tributaires de la Chine, envoient tous les ans, au mois de mars & au mois d'août, quarante ou cinquante personnes, tant pour payer le tribut à

l'empereur, que pour faire leur commerce. Ils y apportent toutes sortes de marchandises de leur pays ; & quoiqu'il faille presque les considérer comme une même nation avec les Chinois & en quelque manière, comme leurs sujets, ils ne jouissent pas de la moindre liberté, pendant leur séjour à Pékin. ^{p.427} Toute communication leur est interdite, tant avec les étrangers, qu'avec les gens du pays, excepté pour ce qui regarde leur commerce. Dès qu'ils sont arrivés dans la capitale, on nomme deux mandarins qui se rendent à leur quartier, pour observer ceux qui y entrent & qui en sortent, & s'informer du sujet qui les y amène. On affiche au coin de toutes les rues voisines, un édit de la cour, portant défenses d'entrer chez eux, sans la connaissance des magistrats députés pour cet effet. On fait même poster des gardes autour de leurs maisons, pour empêcher toute correspondance avec eux. Lorsqu'ils sortent pour quelques affaires, les gardes les suivent avec de grands fouets, pour que personne ne leur parle ; & ils n'osent aller dans aucune maison sans leur permission. C'est une commission fort lucrative, que celle des mandarins qui veillent sur eux ; car, comme ils ne peuvent trafiquer qu'avec une certaine compagnie, ces magistrats tirent des sommes immenses des Coréens & de la compagnie même.

Le royaume de Corée, dont les habitants sont traités avec tant de ^{p.428} mépris à la Chine, était naturellement la route que je devais prendre pour me rendre au Japon ; mon dessein même était de profiter du retour des députés ; mais le père Gaubil, jésuite français, chargé d'une commission pour la province de Fo-Kien, vient de m'engager à l'accompagner dans ce voyage. Ce missionnaire célèbre, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, & membre de celle de Pétersbourg, demeure, depuis près de vingt ans, à Péking. Il y est chargé par la cour de toutes les traductions, soit du latin, ou de quelques autres langues européennes en tartare, soit du tartare en latin, en français, &c. Outre l'avantage de voyager avec un homme qui a la confiance du gouvernement, deux autres raisons me détermineront à le suivre. La première est le départ de M. Des Roches & de mon Anglais qui doivent retourner incessamment à Canton, & s'embarquer

avec le père Gaubil dans un vaisseau portugais, prêt à faire voile pour l'île de Formose. La seconde est la difficulté de pénétrer au Japon, sans le secours des Hollandais. On m'assure que ^{p.429} je trouverai à Canton un vaisseau de Batavia chargé pour Nangasaqui.

Voici donc, Madame, la dernière lettre que je vous écrirai de la Chine ; & je ne dissimulerai pas que c'est avec regret que je me vois au moment de quitter ce beau pays. Tout ce qui peut rendre une nation respectable, semble concourir à faire des Chinois le premier peuple de l'univers. On a vu finir les plus anciens empires ; la Chine seule, semblable à ces grands fleuves qui roulent constamment leurs eaux avec majesté, n'a rien perdu de son éclat & de sa splendeur. Si elle a été quelquefois troublée par des guerres intestines ; si la succession au trône a été interrompue par une domination étrangère, ces intervalles de trouble ont été courts ; & cette heureuse monarchie a trouvé dans la sagesse & l'excellence de ses lois une prompte ressource à ses malheurs. La dernière révolution arrivée en 1644, en soumettant la Chine aux Tartares, ne fit qu'accroître la puissance & l'étendue de cet empire, puisqu'elle ajouta à ses anciennes possessions une partie considérable de la grande Tartarie. Ainsi ce royaume s'est agrandi, ^{p.430} moins par la voie des conquêtes, que par la réputation de son gouvernement, & ses propres disgrâces. Il est aujourd'hui au plus haut point de grandeur où il se soit trouvé depuis sa fondation ; & sa domination plus vaste que jamais, s'est affermi par les plus solides fondements. Il jouit au-dedans d'une paix profonde, qui, depuis un siècle, n'a été troublée par aucune guerre intestine. Au-dehors, depuis sa réunion avec les Tartares, il n'a presque plus d'ennemis à combattre. Joignez à ces avantages politiques la situation la plus heureuse, & la plus nombreuse population. Presque toute la Chine est coupée de lacs, de rivières & de canaux qui, contribuant à la fertilité des campagnes, favorisent le transport & procurent la circulation des marchandises. Il y a de ces lacs qui ont jusqu'à quatre-vingt lieues de circuit, & de ces rivières qui traversent l'empire dans toute son étendue. Les uns & les autres sont, à proportion, aussi peuplés que la terre ferme ; car partout

Le Voyageur français
La Chine

où l'on a bâti une ville sur le bord d'un fleuve, d'un lac & d'un canal, on voit s'élever du milieu des eaux, une autre ville flottante, ^{p.431} formée d'une infinité de barques qui contiennent un peuple innombrable, gouverné par un même maître, régi par les mêmes lois. Ces lois respectables embrassent tout ce qui regarde les différents états : elles règlent les décisions des juges, les édits du prince, les démarches des courtisans, la conduite des gouverneurs, & la discipline des troupes. Elles rendent le souverain père de ses sujets, & l'empêchent d'en être le tyran. Cependant elles ne diminuent rien de sa gloire & de ses droits ; elles lui donnent en abondance des domestiques, des esclaves, des femmes, des richesses. Enfin elles lui accordent avec profusion tout ce qui convient à la majesté royale ; & ce qu'il y a de plus beau & de plus admirable, c'est que tous ces biens ne sont point acquis par le malheur des peuples.

Je suis, &c.

À Péking, ce 29 mars 1745.

@

LETTRE LXVI

Formose et îles voisines

@

p.432 Je ne vous parlerai, Madame, ni de notre embarquement, ni des détails de notre navigation jusqu'aux îles de Le-Kieou, où nous fûmes jetés par un coup de vent. Ces îles, placées entre la Corée, l'île Formose & le Japon, sont au nombre de trente-six, & soumises à un seul roi. Ce pays ne m'est point inconnu, dit le père Gaubil ; l'empereur Cang-Hi y envoya, en 1719, un ambassadeur qui fit imprimer à son retour la relation de son voyage. Il est le premier, ajouta le jésuite, qui ait donné de cet archipel, une connaissance juste & détaillée ; & il mérite, à cet égard d'autant plus de créance, qu'étant sur les lieux, il a examiné & rapporté avec soin ce qu'il a vu de curieux & d'intéressant. J'ai lu l'ouvrage, continua ce missionnaire ; & j'en ai tiré de quoi faire un mémoire qui se trouve précisément dans p.433 les papiers que je porte avec moi ; vous pourrez les lire, quand vous n'aurez rien de mieux à faire : je vous permets même de copier tout ce qui pourra vous convenir. Je profitai de l'offre ; & voici en abrégé ce que contient cet écrit.

L'île la plus considérable de cet archipel, celle où le monarque fait sa résidence, le nomme *Lieou-Kiéou* ; les autres ont chacune un nom particulier. L'origine fabuleuse des peuples de ce royaume est qu'anciennement un homme & une femme naquirent dans le grand vide. De ce mariage vinrent les habitants de l'île, où vingt-deux dynasties ont régné successivement ; & leur durée est de dix-huit mille ans. Telle est l'antiquité que ces peuples s'attribuent, & dont ils sont extrêmement jaloux. Mais ce ne fut qu'au commencement du septième siècle de l'ère chrétienne, que l'empereur, qui régnait alors à la Chine, envoya reconnaître la situation de ces îles, avec ordre au souverain de lui faire hommage. La proposition fut mal reçue ; & le monarque chinois fit embarquer dix mille hommes de troupes. Le roi de Lieou-Kiéou fut

tué dans un combat ; p.434 les vainqueurs pillèrent, brûlèrent la ville royale, firent plus de cinq mille esclaves, & reprirent la route de leur pays. Les autres empereurs abandonnèrent leurs prétentions sur ces insulaires ; & ce ne fut qu'à la fin du quatorzième siècle, que ces derniers se rendirent volontairement tributaires des Chinois. Depuis ce temps-là, leurs rois ont toujours reçu de l'empereur l'investiture de leurs États. Voici quel en est le cérémonial. Dès que le prince régnant a rendu les derniers soupirs, celui qui doit lui succéder en donne avis à l'empereur de la Chine. Les insulaires n'attendent pas sa réponse pour reconnaître leur souverain ; mais à la cour de Péking, ce n'est qu'après l'installation faite par ordre de l'empereur, qu'on lui accorde le titre de roi. Le tribunal des Rites présente au monarque chinois un sujet capable d'exercer avec dignité les fonctions d'ambassadeur. Le prince lui donne les instructions qu'il juge nécessaires, lui fait remettre les présents destinés au nouveau roi, & l'envoie avec un cortège de trois à quatre cents personnes. À la première nouvelle de l'arrivée de l'ambassadeur, les p.435 princes, les grands, les mandarins de l'île vont le recevoir en habit de cérémonie, & le conduisent avec grand appareil au palais qui lui est préparé. Tout est réglé pour son entretien & celui de sa suite. Après avoir pris quelque repos, il se rend à la grande salle du palais, & se place sur une magnifique estrade. Un mandarin donne le signal ; & à l'instant, tous les grands du royaume font les neuf prosternations pour saluer l'empereur de la Chine, représenté par son envoyé. Celui-ci est debout ; & après la cérémonie, il leur fait une profonde révérence. On vient ensuite, de la part du roi, le féliciter sur son heureuse arrivée ; & le reste du jour se passe en repas, en fêtes & en réjouissances publiques. Le lendemain, il se rend avec un grand cortège à la salle royale, où sont les tablettes des rois morts. Le prince s'y trouve, mais comme un simple particulier. L'ambassadeur fait au nom de son maître, les formalités chinoises, pour honorer le feu roi, prédécesseur du monarque régnant. Celui-ci recommence les neuf prosternations pour remercier l'empereur, & s'informer de l'état de sa santé. Il p.436 salue ensuite son envoyé, & mange avec lui familièrement. Quant tout est réglé pour l'installation, l'ambassadeur

avec toute sa suite, & un nombre infini de peuple, va au palais, où l'on a élevé une estrade pour le nouveau monarque, & fait lire à haute voix le diplôme, par lequel l'empereur son maître reconnaît pour roi de Lieou-Kiéou, le prince héréditaire. Cette déclaration est suivie d'une exhortation au nouveau roi, pour gouverner selon les lois ; & au peuple, pour être fidèle à son souverain. Après la lecture de ces lettres-patentes, elles sont présentées au monarque qui les remet à son ministre, pour être gardées dans les archives de la couronne ; ensuite le roi, les princes & les grands de l'État font de nouveau, & pour la troisième fois, les neuf prosternations. Alors le prince assis sur son trône, reçoit l'hommage de ses sujets ; & ce jour finit par un festin splendide que l'on donne à l'ambassadeur. Le lendemain, le monarque lui fait une visite. Son Excellence le reçoit avec respect à la porte de son hôtel, & le conduit à la grande salle. Là ce prince se met à genoux, pour saluer l'empereur ; ^{p.437} ensuite il fait à son envoyé l'honneur de lui offrir lui-même du vin & du thé. Celui-ci le refuse, présente la tasse au roi, en prend une autre, & ne boit qu'après le prince. Le roi s'en retourne dans son palais, & nomme un ambassadeur pour aller à la cour de Péking remercier Sa Majesté Impériale.

On rapporte d'un de ces princes, une action dont on trouve peu d'exemples. Il assembla les grands de son royaume, afin de prendre pour ministre celui qu'ils jugeraient le plus digne de cette place. Ils proposèrent le gouverneur d'une ville : le roi le fit venir, le mit à la tête de son conseil ; & connaissant ensuite par lui-même toute sa capacité, il le déclara roi, ne se réservant pour lui & pour ses enfants, qu'un médiocre apanage.

La plupart des autres règnes n'offrent rien de remarquable. L'article de la religion, des mœurs & des usages de ces insulaires est plus intéressant. Il y a environ neuf cents ans, que les bonzes de la secte de Foë passèrent de la Chine dans cet archipel, où ils introduisirent leur idolâtrie : c'est aujourd'hui la religion dominante à la cour, ^{p.438} parmi les grands, & dans le peuple. Quand ces insulaires font des promesses & des serments, ils brûlent des odeurs, préparent des fruits, se tiennent

debout avec respect devant une pierre, & profèrent quelques paroles qu'ils croient mystérieuses. Dans les places publiques, dans les rues, sur les montagnes, on voit quantité de pierres destinées pour les promesses & les serments de conséquence. Il y a des femmes consacrées au culte des esprits, sur lesquels elles s'attribuent une souveraine puissance ; elles visitent les malades, prescrivent des remèdes, & récitent des prières.

La pluralité des femmes est permise dans cette île ; mais on ne peut contracter de mariage dans la famille dont on porte le nom, quoiqu'à un degré fort éloigné. Les femmes & les filles sont très réservées : elles n'usent ni de fard, ni de boucles d'oreilles : elles ont de longues aiguilles d'or ou d'argent à leurs cheveux tressés au haut de la tête en forme de boule. Il y a peu d'adultères, de meurtriers, de voleurs & de mendiants dans ce pays.

Le respect pour les morts n'y est pas ^{p.439} moins grand qu'à la Chine ; le deuil y est aussi exactement gardé ; mais on n'y fait pas tant de dépense pour les enterrements & pour les sépultures. On brûle la chair du cadavre ; & l'on en conserve les ossements. On met quelques odeurs & quelques bougies devant les défunts ; & il est des temps où l'on va pleurer sur leurs tombeaux.

On compte ici neuf degrés de mandarins, comme à la Chine, également distingués par leurs habillements. Plusieurs de ces places sont héréditaires ; il y en a d'autres qui sont réservées au mérite. Les laboureurs, les pêcheurs, ceux qui cultivent les jardins, ont la moitié du revenu des terres ; & comme les propriétaires sont encore obligés de fournir à certains frais, ils ne perçoivent guère que le tiers du produit de leur bien.

Les mandarins, les grands, & même les princes ne peuvent avoir, pour leurs chaises, que deux porteurs ; le roi seul en a autant qu'il veut. Leurs équipages sont à la japonaise, aussi bien que leurs armes & leurs habits. En général, ils ont pris des Chinois & des Japonais leurs voisins, ce qu'ils ont jugé de plus ^{p.440} commode. Le roi a de grands

domaines ; les salines, le soufre, le cuivre, l'étain, & c'est sur ces revenus, qu'il paye les appointements des seigneurs & des mandarins.

Il y a peu de procès pour les biens & les marchandises ; presque point de douanes & d'impôts. Les femmes seules & les filles vont au marché ; nul homme n'y paraît. Bas, souliers, huile, œufs, coquillages, poissons, poules, poulets, sel, sucre, poivre, herbages, elles vendent & achètent tout cela, ou par échange, ou en deniers de cuivre de la Chine & du Japon. Il y a des foires, des boutiques & des magasins pour le bois, les étoffes, les grains, les drogues, les métaux, les meubles, les bestiaux, &c. Toutes ces îles ont des manufactures de soie, de toile, de papier, d'armes ; d'habiles ouvriers en or, argent, cuivre, fer, étain & autres métaux ; un grand nombre de barques & de vaisseaux, non seulement pour se rendre d'une île à l'autre, mais encore pour aller à la Chine, à Formose, au Japon, &c.

Il y a des tribunaux pour les affaires ecclésiastiques, civiles & criminelles, ^{p.441} les greniers publics, le commerce, les manufactures, la navigation, les édifices, la littérature, la guerre, &c. Les bonzes, répandus dans le royaume, ont des écoles pour montrer à lire aux enfants. Les lettres qu'on s'écrit, les comptes, les ordres du roi sont en langage du pays, & en caractères japonais. Les livres de morale, d'histoire, de médecine, d'astronomie, &c, sont en lettres chinoises. On y bâtit également dans le goût des deux nations ; & sur la plupart des édifices publics, on lit des inscriptions composées dans les deux langues.

Ces îles abondent en tout ce qui est nécessaire & même agréable à la vie. Elles ont toutes sortes de grains, de fruits, d'arbres, & d'animaux, excepté les loups, les tigres, les ours, les lièvres & les daims. Les habitants sont généralement affables pour les étrangers, adroits, laborieux, sobres, & propres dans leurs maisons ; ils aiment les jeux & les divertissements ; & il règne dans les familles une grande union, entretenue par de fréquents repas que l'on se donne réciproquement.

Tels sont, Madame, ces insulaires ^{p.442} que nous ne fîmes qu'entrevoir sur les côtes. Le vent nous ayant permis de nous remettre en mer, nous abordâmes à l'île de Tai-Wan. Les Portugais l'ont appelée *Hermosa*, c'est-à-dire, *Belle* ; d'où est venu le nom de *Formose*, qui lui donnent les Européens, comme plus doux à l'oreille, & plus propre à exprimer sa charmante situation. Les arbres y sont rangés dans un ordre si agréable, que toute la partie méridionale ressemble à un immense verger. La Chine a peu de villes comparables à Tai-Wan, sa capitale, pour la richesse & le nombre des habitants. Ses rues sont tirées au cordeau ; & plusieurs traversent la ville dans toute la longueur. Ses maisons, dont les toits sont de paille & les murs d'argile, ne laissent pas d'avoir une sorte d'agrément durant les grandes chaleurs ; parce qu'alors les rues sont couvertes de toiles qui cachent le haut des édifices, & ne laissent voir, dans le bas, que des boutiques ornées des plus riches marchandises. Des étoffes de soie, des vases de porcelaine, des ouvrages de vernis offrent un coup d'œil semblable à ce qui se voit à Paris aux ^{p.443} jours d'étrennes, dans la rue saint Honoré, ou au Palais.

La partie de l'île la plus habitée appartient aux Chinois, & est du district de la province de Fo-Kien, d'où l'on voit partir des vaisseaux qui vont & viennent continuellement. Il y a trois gouverneurs subordonnés à celui de la capitale, qui relève lui-même du vice-roi de Fo-Kien. Ces officiers sont chargés d'observer tout ce qui entre dans l'île & ce qui en sort. Il n'est pas permis aux Chinois même de s'y établir, sans passeport & sans caution. Ils sont persuadés que celui qui se rendrait maître de ce pays, le serait bientôt de tout l'empire. Aussi y entretiennent-ils une forte garnison dont les chefs n'ont que des commissions triennales, & souvent plus courtes, selon les circonstances.

Ce pays fournit à toutes les aisances & toutes les nécessités de la vie : les fruits y sont abondants & délicieux : ce sont des oranges, des ananas, des cocos & autres productions de l'Asie ; des pêches, des abricots, des figues, des raisins, & les plus excellents fruits de l'Europe. Mais ce qu'on y ^{p.444} trouve de plus exquis, ce sont des melons d'eau,

d'une forme oblongue, quelquefois ronds, dont la chair est rouge, & fait les délices des tables de la Chine. Ce qu'il y a de plus commun & de moins cher, est le sucre & le tabac & jamais on ne pourrait persuader aux habitants, qu'il y a dans un royaume de l'Europe, des hommes avides & voraces, qui vendent un écu, ce qui ne coûte ici que quelques deniers.

Toute espèce de volaille & de gibier abonde à Formose. On n'y voit ni loups, ni tigres, ni ours, ni léopards. Les bœufs y servent de monture, & ont des selles & des brides comme nos chevaux ; mais les selles, plus longues que les nôtres, peuvent contenir jusqu'à trois personnes. L'air y est pur, le ciel serein, l'eau excellente. Bien différente de ces métropoles, qui absorbent la subsistance des provinces, Formose en fournit aux autres îles de sa dépendance. Les Hollandais avaient fait bâtir un fort à l'extrémité de l'île ; je n'en ai vu aucune trace. Cependant son nom subsiste encore ; on l'appelle le *Fort des cheveux roux* ; c'est ainsi qu'à la Chine on nomme les ^{p.445} Hollandais, comme les historiens latins appellent nos ancêtres de *grands corps à cheveux blonds*.

Quoique Formose soit peu éloignée de cet empire, il ne paraît pas que les Chinois l'aient connue avant le quinzième siècle. Un mandarin, revenant de quelques provinces occidentales, y aborda & s'y arrêta quelque temps, pour y prendre des informations sur la nature du pays & des habitants. Leurs cabanes rustiques, leur mépris pour l'or, l'argent, les meubles, les vêtements, &c. en éloignèrent le mandarin, comme un Sybarite fuirait de Lacédémone ; & cette première descente n'eut aucune suite. Cent ans après, une escadre japonaise y entra sans résistance. Un vaisseau hollandais y fut jeté par la tempête ; le pays parut si beau & si commode au capitaine, qu'il sollicita des Japonais la permission de bâtir une maison à l'entrée du port ; & cette maison devint le fort dont je vous ai parlé. Les nouveaux venus chassèrent leurs bienfaiteurs, & se rendirent maîtres du pays sans aucun obstacle de la part des habitants, ennemis des armes, & amis de l'humanité. Un corsaire en expulsa les ^{p.446} Hollandais, & gouverna l'île avec le titre de

roi, qu'il transmet à ses successeurs. Ceux-ci se soumirent aux Chinois qui y envoyèrent une colonie, y bâtirent des villes, & y établirent le gouvernement, les lois & les usages de leur pays.

À l'égard des anciens insulaires, ils sont d'une taille riche, légère & dégagée, ont le teint olivâtre, & des cheveux plats qui leur tombent sur les épaules. Les femmes sont courtes, épaisses & robustes. L'habillement des hommes est une pièce d'étoffe qui leur entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; mais au nord de l'île, ils ont des habits de peau, en forme de casaque sans manches, comme les dalmatiques de nos églises. Ils vont nus dans une certaine saison de l'année, persuadés que sans cela leurs dieux ne leur enverraient point de pluie, & que la récolte serait mauvaise. Si, pendant ce temps-là, on a le corps couvert, les habits sont confisqués ; & le coupable est condamné à l'amende. Quelques-uns impriment sur leur chair des figures grotesques d'animaux, d'arbres, de fleurs ; & cette distinction, qui n'est accordée qu'à ceux qui excellent à la ^{p.447} chasse ou à la course, leur coûte cher. Elle les expose à des douleurs qui leur causeraient la mort, si toute l'opération se faisait à la fois : ils y emploient des années entières ; ce qui rend la douleur plus supportable. Les pendants d'oreilles, les bracelets, des couronnes composées de petits grains & de plumes de faisans, sont la parure ordinaire des deux sexes. Il est défendu aux hommes, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, de porter les cheveux longs. Ils se les coupent au-dessus des oreilles, & s'arrachent le poil avec des pincettes de fer. A dix-sept ans, ils laissent croître la barbe & les cheveux ; & quand ils sont de la longueur ordinaire, c'est alors qu'ils pensent au mariage. Les filles ne se font jamais couper les cheveux ; & on les marie lorsqu'elles sont nubiles. Ces mariages se font sans cérémonie, & avec une bonne foi qui n'a rien de barbare. Lorsqu'un jeune homme trouve une fille à son gré, il se rend, pendant plusieurs jours, à la porte, avec des instruments de musique. Si la fille approuve ses soins, elle se présente à lui ; & les conditions sont réglées entre eux. Les parents ^{p.448} font les préparatifs de la fête ; elle est célébrée dans la maison de la fille ; & le marié y

établit sa demeure ; ce que le beau-père regarde non comme une charge, mais comme une grande douceur pour sa famille. Aussi aime-t-on mieux avoir des filles que des garçons ; parce qu'elles procurent des gendres qui, dans la suite, sont le soutien & l'appui de la maison. Quoique les femmes se marient fort jeunes, il ne leur est permis d'accoucher qu'après trente-cinq ans. Quand elles sont grosses avant cet âge, on dit que leurs prêtresses les font avorter, en leur foulant le ventre avec les pieds. C'est non seulement une infamie, mais même un crime, de mettre un enfant au monde avant le temps prescrit ; il y en a qui sont enceintes pour la dixième fois, lorsqu'il leur est enfin permis de devenir mères.

Le riz est la nourriture ordinaire de ces insulaires ; & quand ils veulent se régaler, ils vont à la chasse ou à la pêche, & mangent la viande à demi-crue, servie, ainsi que tous les autres aliments, sur un planche ou sur des roseaux. Leurs désirs ne passent pas leurs besoins physiques ; & ces besoins sont ^{p.449} aisés à contenter. Cette vie simple & uniforme leur procure la santé & la vigueur du corps : il ne leur manque que la liberté.

Les Chinois qui les ont subjugués, leur ont cependant laissé quelques restes de leur ancien gouvernement. Chaque bourg se choisit pour juges trois ou quatre des plus anciens habitants, d'une intégrité reconnue, qui décident avec un pouvoir absolu de toutes sortes de différends. Celui qui refuserait de se soumettre serait chassé à l'instant, sans aucune espérance de revenir jamais ; il ne serait pas même reçu dans une autre habitation. Ces magistrats changent tous les deux ans ; & ceux qui sortent de charge, se font arracher le poil des sourcils & les cheveux de deux côtés de la tête, comme une marque de leur ancienne autorité. Dans les affaires d'importance, ces juges du peuple invitent tous les chefs de famille à s'assembler dans certains lieux qui leur sont assignés ; & ils confèrent entre eux sur le parti qu'ils doivent prendre. On vante fort l'éloquence naturelle de ces vieillards qui parlent, ^{p.450} dit-on, avec tant de facilité, que l'art des Européens n'approche point du talent naturel de ces montagnards qui ne savent ni lire ni écrire. Tandis

qu'un d'entre eux tient la parole, les autres observent le plus profond silence. Après que chaque chef a fini sa harangue, l'affaire se met en délibération, & se décide à la pluralité des voix.

Lorsque le riz commence à mûrir, il est défendu aux magistrats de manger du sucre, de boire du vin, & de mâcher du bétel. S'ils manquaient à l'un de ces trois articles, non seulement ils deviendraient l'objet du mépris des peuples ; mais on est persuadé que les dieux enverraient des cerfs & des sangliers dans les moissons, pour y faire du dégât. On croit, dans ce pays barbare, que c'est aux chefs de la nation à donner l'exemple des vertus.

La principale fonction de ces juges est de prescrire la réparation des offenses, non en faisant arrêter les coupables, en les mettant en prison, en les punissant de mort ou d'autres peines corporelles, mais en les condamnant à des amendes plus ou moins ^{p.451} considérables, suivant la nature du crime ; cela ne passe guère une certaine quantité de riz, quelques pots de vin, quelques aunes de toile.

Plein d'amour pour la justice & pour l'humanité, ce peuple ne connaît ni la fraude, ni le vol, ni les querelles, ni les procès.

« Nous jouissions d'un état de paix, de tranquillité & d'innocence, nous dit un de ces insulaires dont l'âge & la physionomie nous inspiraient du respect ; nous vivions paisibles sous cette forme de gouvernement, lorsque les Chinois vinrent visiter la partie de l'île qui est au bas des montagnes. On leur fit un accueil favorable, parce que nous sommes tous persuadés que l'hospitalité est une vertu. On ignorait leur dessein ; & l'on ne pensait point à le pénétrer, parce que nous ne sommes point défiants. Ils découvrirent des lingots, qui se trouvaient comme négligés dans quelques-unes de nos cabanes. C'était précisément ce qu'ils cherchaient, parce qu'on leur avait dit que dans la partie orientale, la nature a placé des mines d'or. Leur avarice s'enflamma à la vue de ^{p.452} ce métal, dont nous ne

connaissions point le prix. Ils feignirent de vouloir témoigner leur reconnaissance à de généreux bienfaiteurs, qui les avaient si bien reçus ; mais les ayant enivrés dans un grand festin, ils les égorgèrent, prirent leurs lingots, & se sauvèrent. Au bruit de cette nouvelle funeste, nous descendîmes de nos montagnes ; nous prîmes les armes ; nous mîmes à feu & à sang quelques habitations chinoises de la partie occidentale ; & nous n'épargnâmes ni les femmes ni les enfants. Depuis cet événement, nous avons juré de faire une guerre éternelle à la Chine. Si nos frères de la plaine, que nous aimons toujours, étaient moins amollis & qu'ils se joignissent à nous, il serait aisé de chasser nos tyrans, & de recouvrer notre liberté. Ils nous appellent lorsqu'on les opprime, ou ils se réfugient auprès de nous. Nous leur disons : Notre gouvernement est doux ; rassemblons-nous ; unifions nos forces ; repoussons notre ennemi commun. Ils nous écoutent ; mais dès qu'on leur promet de les traiter avec plus de douceur, ils regagnent la ^{p.453} plaine, & vont reprendre leurs fers.

Il y a parmi ces insulaires une si grande égalité de conditions, que les noms de maître & de valet n'y sont point connus. Ils n'en ont pas moins de déférence les uns pour les autres. Les vieillards y sont tellement considérés, qu'un jeune homme est obligé de s'écarter du chemin, pour leur faire place, & de leur tourner le dos par respect, jusqu'à ce qu'ils soient passés ; & il demeure toujours en cet état, quand même ils s'arrêteraient pour lui parler. Il est inutile de vous dire que ce sont les vieillards qui tiennent les premiers rangs & sont les premiers servis dans les festins.

Ces montagnards placés au milieu des mines d'or & d'argent, n'en font aucun cas. Quoique sans cesse en guerre avec les Chinois, ils sont les plus doux de tous les hommes. Plus chastes & plus charitables que ceux de la plaine, ils ne connaissent aucun des vices qui déparent la société ; ils manquent de mot & d'idée pour exprimer l'adultère. Il y a des cantons où l'on prétend que les maris ne demeurent point avec

leurs femmes ; ils vont les voir de nuit, ^{p.454} se lèvent de grand matin, & ne retournent point chez elles, pendant tout le jour, à moins qu'elles ne les envoient chercher, ou que les voyant passer, elles ne les appellent.

Le long séjour que les Hollandais ont fait dans l'île de Formose, y a répandu quelques notions du vrai Dieu, de la distinction des trois personnes, de la création & du baptême. Ces bonnes gens qui ont à peine des cabanes, n'ont point de temples ; mais ils offrent des sacrifices. Les femmes sont comme les prêtresses de la nation. Elles entrent dans une espèce d'extase accompagnée de convulsions. Elles se dépouillent de leurs vêtements, font mille contorsions indécentes, & finissent par s'enivrer à l'honneur de leurs dieux.

Quand un de ces montagnards vient à mourir, c'est pour tout le village un jour de réjouissance. On place le défunt sur un échafaud ; on assemble le peuple au son du tambour ; les femmes y apportent du vin de riz ; & après qu'elles ont bien bu à la mémoire du mort, elles se mettent à danser sur une grande caisse vide, & tournée de manière que leurs mouvements font ^{p.455} un bruit sourd & lugubre. Elles sont huit ou dix sur cette caisse, en deux rangs, qui se tournent le dos. Lorsqu'elles commencent à se lasser, elles cèdent la place à d'autres ; & cet exercice dure plusieurs heures. Le lendemain, on allume un grand feu autour du corps, pour le faire sécher ; & cette pratique se renouvelle neuf jours de suite, pendant lesquels on se régale de chair de porc, qui est la nourriture la plus estimée du pays. On prend ensuite le cadavre ; on l'enveloppe dans une natte ; on le laisse pendant trois ans dans un lieu écarté ; & on l'enterre dans la maison avec les mêmes cérémonies de festins & de danses.

Lorsqu'un malade souffre de grandes douleurs, ses camarades savent l'en débarrasser promptement, en achevant de le faire mourir. Ils sont bien éloignés de regarder comme un acte d'inhumanité ce qui procure à la fois la délivrance de leur ami, & une fête à tout le village.

Les Formosans croient qu'après cette vie, les âmes passent sur un

pont fort étroit, sous lequel coule un canal rempli d'immondices ; que les méchants ^{p.456} y tombent & y languissent éternellement. Les bons, au contraire, entrent dans un séjour délicieux, dont ces insulaires parlent, à peu près, comme les poètes de leurs Champs Elysées. Les péchés qui damnent les habitants de Formose ne sont ni le vol, ni le meurtre, ni la fornication ; ce dernier crime n'est regardé que comme un simple badinage. Mais ce qui passe pour une faute irrémissible & digne des éternelles immondices, c'est d'avoir porté des habits de soie, dans un temps où il fallait n'en avoir que de coton ; d'avoir mis au monde des enfants avant l'âge de trente-cinq ans ; de ne les avoir point fait avorter ; & surtout d'avoir couvert, durant une certaine saison, ce qu'on ne découvrirait pas sans pécher, dans les autres pays.

Je suis, &c.

À Formose, ce 17 juin 1746.

P. S. Il est arrivé ici, depuis quelques jours, un vaisseau de Batavia allant à Nangasaqui. L'officier qui le commande, est un Hollandais que j'ai ^{p.457} connu à Ceylan. Cette heureuse rencontre me dispense d'aller jusqu'à Canton, & me procure une occasion favorable pour mon voyage du Japon. Sur le même navire est un autre Hollandais, avec lequel j'étais lié d'amitié à Surate. La compagnie de Batavia vient de le nommer directeur de son commerce à Nangasaqui. C'est une charge importante & lucrative ; mais l'officier qui en est pourvu ne reste en place qu'une année : après ce terme, il est obligé de s'en retourner sur le même vaisseau qui amène son successeur. Une de ses principales fonctions est d'aller tous les ans à Jedo, avec une suite nombreuse, pour saluer l'empereur du Japon, le remercier de ses bienfaits, & lui offrir les présents accoutumés. C'est le seul temps qu'un voyageur puisse choisir, pour visiter un royaume, qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés naturelles de sa situation, que par la rigueur des lois. J'ai la parole du nouveau directeur de l'accompagner dans cette ambassade. Le hasard me favorise au-delà de mes espérances : car au moment où j'allais me séparer de mes amis, ^{p.458} j'en retrouve d'autres

Le Voyageur français
La Chine

qui, relativement à mes vues, me procureront toutes sortes d'avantages & de facilités. Notre embarquement doit le faire le 30 de ce mois ; & je compte vous donner de mes nouvelles peu de jours après notre arrivée à Nangasaqui, la seule ville du Japon où il soit permis aux étrangers d'aborder. Cette permission même ne s'accorde qu'aux Chinois & aux Hollandais : encore y sont-ils traités plutôt en prisonniers qu'en personnes libres, qui devraient jouir du droit des gens, & de celui de l'hospitalité.

@